



Alfred Assollant

Le Tigre

**BnF collection
ebooks**



À propos de *BnF collection ebooks*

BnF collection ebooks est éditée par BnF-Partenariats, filiale de la Bibliothèque nationale de France.

Fruit d'une sélection fine réalisée au sein des prestigieux fonds de la BnF par un comité éditorial composé de ses plus grands experts et d'éditeurs, *BnF collection ebooks* a pour vocation de faire découvrir des textes classiques essentiels dans leur édition la plus remarquable, des perles méconnues de la littérature ou des auteurs souvent injustement oubliés.

Morceaux choisis de la littérature, y compris romans policiers, romans noirs mais aussi livres d'histoire, récits de voyage, portraits et mémoires ou sélections pour la jeunesse, tous les genres y sont représentés.

Éditée dans la meilleure qualité possible eu égard au caractère patrimonial de ces fonds, conservés depuis de nombreuses années par la BnF, les ebooks de BnF collection sont proposés dans le format ePub, un format ouvert standardisé, pour rendre les livres accessibles au plus grand nombre sur tous les supports de lecture.

OceanofPDF.com

Alfred Assollant

Le Tigre

I

Ce jour-là, 28 mai 1822, c'était au Palais-Royal la fête de Proserpine.

Tout Paris connaît Proserpine ou devrait la connaître. C'est la demoiselle de comptoir de ce brillant café Lemblin, qui sert de rendez-vous à tous les braves en demi-solde de l'armée du grand Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération helvétique, plus grand par ses victoires qu'Alexandre, César et Pompée, plus illustre que Charlemagne par ses codes et ses institutions, et qui mourut l'an dernier à Sainte-Hélène, martyr d'Hudson Lowe et de la perfide Albion.

Des cheveux noirs, presque bleus, des yeux bruns et brillants qui portent tantôt la vie, tantôt la mort dans les cœurs, suivant qu'ils s'adoucissent comme ceux des gazelles, ou qu'ils s'irritent comme ceux des panthères ; un joli nez grec droit comme un I, et à demi retroussé comme le jupon de dentelles d'une jeune marquise qui traverse le trottoir en temps de pluie ; un menton à fossette (ah ! quelle fossette !) ; une bouche aimable et délicate quand elle sourit et reçoit des compliments, mais impérieuse et ferme quand elle commande : « *Garçon ! voyez à l'as !* » des épaules admirables, plus blanches que de l'albâtre, plus solides que le bronze et modelées comme celles de Vénus Anadyomène, que sais-je encore ? La statue tout entière est digne de ce buste merveilleux.

Mais c'est surtout la démarche qu'il faut voir, pleine de grâce, de majesté, de noblesse, d'éclat, de splendeur, une démarche semblable à celle de Junon sur les nuées, et telle que jamais ni duchesse, ni reine, ni impératrice, n'en eut de pareille pour se montrer à son peuple, et que j'ai vu des colonels, des maréchaux, qui avaient bravé le feu de l'artillerie dans cent batailles, se troubler à son aspect. Le plus terrible de ces fameux survivants de la Convention qui coupèrent la tête à Louis XVI aussi aisément qu'un enfant cueille une noisette sur un noisetier, s'agenouilla devant elle comme un païen devant les idoles.

Il est vrai, car je ne dois rien cacher, que cela se passa dans un couloir obscur, et que le farouche régicide ne croyait être vu de personne, si ce n'est de la déesse ; mais un des garçons, qui sans doute admirait Proserpine pour

son propre compte, l'aperçut et m'appela comme le plus vieil habitué du café Lemblin, pour être témoin de ce spectacle nouveau.

Ah ! l'empire de la beauté ! quel empire ! et qui n'est pas son sujet sur cette terre ? Et qui sera jamais plus digne que cette adorable femme d'en porter la couronne resplendissante ?...

Je dis bien : adorable, car Proserpine l'était de tous points, et sa beauté pouvait passer pour le moindre de ses mérites. Elle était bonne comme le pain de pur froment d'Emmaüs, dont se nourrissait autrefois le roi Salomon. Elle était généreuse comme saint Martin, qui, n'ayant qu'une chemise, la coupa par le milieu pour en donner la moitié à un pauvre. De l'esprit, elle en avait à revendre, et de la coquetterie, à rendre jalouse la reine Cléopâtre. Quant à la vertu, pas une demoiselle de comptoir dans tout le Palais-Royal n'aurait pu *piger* avec elle, suivant la belle expression du lieutenant Brossard, du 15^e de ligne, aujourd'hui en garnison à Besançon, et pour preuve, il ajoutait : « On n'a jamais entendu parler d'elle qu'avec le colonel Crabanac, des cuirassiers de la garde impériale, présentement en demi-solde. »

C'était vrai, et quoiqu'on n'eût parlé que de Crabanac, je n'étais pas plus satisfait, moi qui vous fais ce récit, que s'il avait été question d'un millier d'autres braves : car vous devinez bien, au portrait que je viens d'en faire, que j'étais, comme tout le monde, follement amoureux de la belle Proserpine.

C'est ici le moment de parler de moi-même.

Je suis né, il y a cinquante-huit ans, le 15 avril 1764, au quatrième étage de la maison 24 de la rue Richelieu, à quelques pas du Palais-Royal, et je fus baptisé à Saint-Roch du nom de Pierre-Georges Denisot. Mon père travaillait dans les bureaux de M. le duc de la Vrillière, qui était en ce temps-là le plus puissant seigneur de France, plus puissant que le roi Louis XV lui-même, car c'est lui qui signait les lettres de cachet.

Je reçus, – sans me vanter, – la meilleure éducation du monde. J'appris de bonne heure à copier, récoler, confronter, rédiger toutes sortes de rapports et de mémoires secrets ou publics qu'on enfouissait dans des multitudes de cartons pour qu'ils devinssent la proie des rats et des vers. De temps en temps Son Excellence en faisait jeter au feu les trois quarts sans

les lire. C'est ce qu'elle appelait mettre les affaires au courant, et ce que le public bonasse appelait et appelle encore aujourd'hui administrer.

Cela dura jusqu'en 1789, où l'Assemblée constituante donna un si furieux coup de balai dans la fourmilière que tout l'édifice administratif en fut réduit en poussière, et qu'on craignit un moment de ne pouvoir jamais le reconstruire. Sous la Convention surtout, ce fut un tapage à ne plus pouvoir s'entendre.

Lorsque le grand Napoléon rétablit l'ordre au 18 brumaire, je criai plus fort que tous les autres : Vive le premier consul ! et plus tard : Vive l'empereur ! On m'en a su gré après Marengo, et l'on m'a donné de l'avancement. Franchement je l'avais bien mérité, car mes cris portaient d'un cœur sincère. C'est comme si j'avais dit : Vive ce grand homme qui va nous donner des loisirs, qui nous payera bien, qui nous décorera, qui nous engraissera, qui... Ah ! certes, oui, je l'ai aimé, et je l'aime encore, ce grand Napoléon !

Et cependant, il avait gardé quelque chose, lui aussi, de la fièvre révolutionnaire ; par moments il se démenait comme un diable dans un bénitier, et nous faisait travailler comme des nègres sous le fouet. Il avait toujours à la bouche ce mot terrible : « J'organise ! organisons ! organisez ! » Si l'on avait voulu le croire, il aurait de ses lois, de ses décrets, de ses ordonnances, rempli trente bibliothèques. Heureusement ses ministres étaient de braves gens, des hommes d'ordre, de paix et de tranquillité, qui n'avaient pas comme lui la fureur de tout changer, de tout légiférer, et de courir à cheval d'un bout de l'Europe à l'autre, en semant partout des obus, de la mitraille, des règlements et des codes. Ils rédigeaient et signaient des circulaires de temps en temps, parce qu'il faut bien rédiger et signer pour vivre, quand on est dans notre État ; mais au fond, ils ne nous pressaient pas et se pressaient encore moins. Plusieurs même, depuis que les Bourbons sont revenus, se vantent de n'avoir rien fait que préparer, sous l'usurpateur, le retour de la monarchie légitime.

Et, ma foi, c'est bien possible.

Quant à moi, j'ai toujours joué franc-jeu, et l'on ne me reprochera pas d'avoir trahi mon serment.

J'aimais Napoléon, et je l'aime encore. Il est bien vrai qu'en 1814 je l'aurais lâché, comme ils disent, pour les Bourbons, s'ils avaient voulu me

maintenir dans mon emploi.

Mais au moment où j'allais proclamer de bon cœur le gouvernement de nos rois légitimes, M. l'abbé de Montesquiou, ministre de Louis XVIII, me révoqua net et m'offrit pour tout potage deux mille francs de pension, qui, joints à six mille livres de rente que mon père m'avait léguées, ont fait de moi un rentier très présentable. Dès lors, à quoi bon travailler davantage, compulser des dossiers, entasser des écritures ? N'étais-je pas assez riche pour vivre seul, moi qui ne dépense jamais par an plus de mille écus, et qui n'ai que deux passions au monde : – un amour heureux pour les dominos et un amour malheureux pour la belle Proserpine ?

J'avais bien pensé quelquefois à me marier comme tout le monde et à faire souche de petits Denisot. Mais Véturie n'a jamais voulu.

(Véturie, c'est ma vieille servante.)

Voici son raisonnement :

– À quoi pensez-vous, monsieur ? À prendre femme ?... À votre âge, êtes-vous fou ? Vous avez soixante ans passés...

– Cinquante-huit, Véturie ! Cinquante-huit !

– Cinquante-huit ! Soixante-huit ! Qu'est-ce que ça fait ? Quelle différence y a-t-il ? Nous n'allons pas nous chamailler pour ça ! Vous avez donc soixante ans, et vous les portez bien, je vous assure ! On vous en donnerait plutôt cinq ou six par-dessus le marché quand vous n'avez pas fait votre barbe, qui est grise comme si vous l'aviez traînée toute la nuit dans les cendres... Et vos cheveux, sont-ils assez jolis, les pauvres chérubins, quand vous les avez ramassés tous les six pour les faire bouffer sur votre front !

– Véturie !

– Ah ! monsieur, ce n'est pas la peine de vous fâcher. Après trente ans de service, Seigneur Dieu, on a bien le droit de vous dire vos vérités !... Autrement, ça serait pire ici que chez les Cafres. Et avec ça, vous croyez avoir le nez bien fait. Certainement, il est bien fait, si les plus beaux nez sont faits sur le modèle des vitelottes !... Et rouge comme un homard cuit, encore !...

– Véturie ! Véturie ! Je vais me fâcher tout de bon !

– Fâchez-vous, monsieur, tant que vous voudrez, j’ai des choses de bon sens à dire, moi, et je les dirai quand même vous feriez vos gros yeux !

... Monsieur, quand on est petit, gros, laid et vieux comme vous l’êtes, on ferait mieux de se tenir tranquille que de songer au mariage.

– Véturie, je vous chasse !

Cette fois, j’étais vraiment en colère.

– Ah ! vous me chassez ! dit-elle. Eh bien ! tant mieux. Voici mon tablier : je vous le rends...

En effet, elle le jeta à mes pieds, et continua :

... C’est vous qui ferez votre pot-au-feu dorénavant. Nous verrons comment vous vous en tirerez. C’est vous qui raccommodez vos habits, qui repriserez vos bas, qui recoudrez vos boutons, qui descendrez à la cave deux fois par jour pour avoir du vin frais, car vous êtes un peu porté sur votre bouche, mon bon monsieur, vous aimez le poisson quand il est frais, le vin quand il est bon, et la volaille quand elle est grasse, sans compter les primeurs au printemps... Et qui vous les choisira mieux que moi ?

À ce souvenir, je sentis mon cœur se troubler.

– Voyons, Véturie, un peu de bon sens, au nom du ciel, un peu de bon sens, si c’est possible !

– Mais, monsieur, c’est ce que je me tue de vous crier depuis un quart d’heure ! Un peu de bon sens ! Apprenez à vous connaître et à ne pas vous prendre, vieux et cassé comme vous êtes, pour ce que vous n’êtes pas, pour un amoureux de vingt ans et pour un débrideur de filles !...

... Allons, bon, voilà que vous allez vous fâcher encore et me dire des injures ! Qui est-ce qui vous a fourré ces idées de mariage dans la tête ? C’est la Proserpine, sans doute ? Après qu’elle a fini de bien faire, elle ne serait pas fâchée de s’appeler madame Denisot, n’est-ce pas ?

Je fis signe de la tête que ce n’était pas Proserpine, quoique, au fond, je n’eusse pas d’autre pensée, car on devine bien qu’un ancien chef de bureau du ministère de l’intérieur, chevalier de la Légion d’honneur et riche, jouissant à Paris des avantages et des honneurs que comporte le célibat, n’allait pas se marier avec la première venue, simplement pour faire pièce à des héritiers éloignés, et qu’il devait avoir en vue une personne

particulière... Or, cette personne, l'insupportable Véturie ne l'avait que trop bien deviné, c'était ma chère, mon incomparable Proserpine.

Malheureusement, la vieille femme ne se laissait pas prendre à mes dénégations. Éclairée par ce terrible instinct de conservation qui est pour les êtres inférieurs de la création un guide plus sûr que le raisonnement pour nous, elle devinait son ennemi sans le connaître et le frappait à coups redoublés.

Mais ce qui est pire, c'est que chaque coup, avant d'atteindre Proserpine, me perçait le cœur.

– Tenez, monsieur, reprit-elle, ne mentons pas ; aussi bien la fille n'en vaut pas la peine. Ce que je vous dis là, vous croyez que c'est par intérêt, parce que je veux garder les clefs de la maison que j'ai depuis vingt ans, et que votre pauvre sainte mère dont l'âme est au ciel me mit dans les mains avant de mourir ! (Pauvre chère femme du bon Dieu ! qu'est-ce qu'elle dirait si elle voyait celle que vous voulez mettre à sa place ?) Eh bien, vous vous trompez, monsieur ; vous n'y connaissez rien, je n'ai pas besoin de vous pour vivre, monsieur Denisot ! Je suis riche, moi !

– Ah !

– Ne faites pas « ah ! » comme si vous aviez avalé de la bouillie trop chaude. Ce n'est pas de votre argent que je suis riche, Dieu merci !

– Je vous crois, Véturie, je vous crois !

– Et personne ne dira, monsieur Denisot, qu'on peut s'enrichir au service d'un vieux garçon, en faisant des économies sur quatre-vingts francs par an... (Votre sainte mère me donnait au moins ses vieilles robes ; mais vous, qu'est-ce que je ferais de vos culottes reprises et de vos chapeaux retapés ?) Non, monsieur, si je suis riche, c'est d'un héritage que mon frère m'a laissé.

– Quel frère ?

– Mon frère Savinien qui était cantinier à la grande armée en 1806, et qui fit de bonnes affaires en Prusse après Iéna, oui, de bonnes affaires, je vous en répons ; à preuve qu'il prit sa retraite l'année suivante, qu'il acheta un cabaret près d'Issoudun, et qu'il m'a laissé après sa mort six mille francs. Pauvre Savinien !...

Ici elle ramassa son tablier pour essuyer une larme en l'honneur de ce frère bien-aimé. Puis elle poussa un profond soupir et reprit :

– ... Pauvre Savinien ! C'est lui qui ne m'aurait pas laissé insulter s'il vous avait entendu dire, comme tout à l'heure : « Véturie, je vous chasse ! » Il avait un sabre, monsieur Denisot, un sabre et des pistolets, – et il savait s'en servir !

– Mais, Véturie, je ne vous insulte pas ; au contraire, je ne demande qu'à vivre en paix.

– Ah ! oui, je sais bien, vivre en paix et mener mademoiselle Proserpine devant M. le maire, n'est-ce pas ?... La connaissez-vous seulement, cette demoiselle adorée ? Savez-vous d'où elle sort ?

Je levai les épaules.

– Qu'est-ce que cela me fait, puisque je ne l'épouse pas ?

Au fond, je ne m'y intéressais que trop, et Véturie s'en aperçut aisément au son adouci de ma voix.

– Eh bien, je le sais, moi... Ça vous étonne ?

En effet, j'étais très étonné, et j'essayais en vain de dissimuler.

– Oui, reprit Véturie, je le sais. J'ai pris des renseignements, monsieur Denisot, quand j'ai vu que vous alliez faire cette bêtise. Votre pauvre défunte mère me l'avait bien recommandé à son lit de mort. Elle m'avait dit : « Véturie, si mon fils veut jamais se marier, c'est à toi de veiller au grain. Pierre n'est pas capable de se garantir lui-même. Le premier cotillon venu lui tournera la tête. » Elle avait bien raison, la chère femme ! Mais je fis serment de vous avertir, et je le tiendrai ; oui, je le tiendrai, quand je devrais ne plus remettre les pieds dans cette maison où j'avais compté finir mes jours !

Elle fit une pause et reprit :

– D'abord, elle ne s'appelle pas plus Proserpine que vous et moi.

– Je le sais.

– Elle s'appelle Céline Alavoine, fille naturelle de Marie Alavoine, qui a fait parler d'elle, sous le Directoire, à l'armée d'Italie. Sa mère était une pas grand-chose qui vivait matin et soir sans travailler de ses dix doigts, et son père était un rien du tout, peut-être un général, peut-être un maréchal des

logis chef... Tant y a qu'elle revint en France après avoir fait le tour de l'Italie, de l'Égypte et des îles, et qu'elle en rapporta l'enfant.

Je voulus l'interrompre.

– Eh bien ! oui, et la mère est morte en 1814 ; et la fille, qu'on élevait chez des religieuses, ne pouvant plus payer sa pension, a été renvoyée à l'âge de seize ans. Puis, comme elle était brune et belle, les autres petites filles, ses camarades, l'appelèrent Proserpine ; et comme elle vit que le nom de sa mère ne lui ferait pas grand honneur dans le monde, elle garda celui-là qu'elle s'était laissé donner par plaisanterie, et elle entra comme demoiselle de comptoir au café Lemblin, à l'âge de dix-sept ans, en 1815.

– Eh ! mon Dieu ! elle m'a dit tout cela.

– Ah ! vous voyez donc bien que vous l'aimez, s'écria Véturie triomphante.

– Que je l'aime ou que je ne l'aime pas, ça ne regarde personne, et si vous voulez rester ici, Véturie, vous ne m'en parlerez plus jamais, et vous reprendrez votre tablier.

– C'est bien, monsieur. On s'y conformera, puisque c'est l'ordre. On obtempérera, comme disait le roi Murat quand l'empereur lui commanda de prendre la grande redoute de la Moskowa.

Et en effet, elle obtempérait depuis six mois quand arriva le jour de la fête de Proserpine, mais tout en obtempérant elle grognait, signe certain qu'elle ne renonçait pas à son idée.

OceanofPDF.com

II

J'allai donc ce jour-là, suivant mon habitude, prendre ma place au café Lemblin, car je suis un homme réglé en tout, dans mes mœurs, dans mes occupations, dans mes promenades, et je fais tous les jours la même chose à la même heure. C'est le moyen de ne pas se fatiguer à prendre continuellement des résolutions nouvelles et par conséquent de sentir moins la pesanteur de la vie. Au reste, voulez-vous savoir à quoi je passe mon temps ?

Je me lève à huit heures, je fais ma barbe, je tisonne en hiver et je me promène en été jusqu'au déjeuner, c'est-à-dire jusqu'à dix heures.

Comme la divine Providence, j'émiette du pain pour les petits oiseaux dans le jardin des Tuileries, je rentre chez moi, je déjeune, je bois deux carafons de vin, – jamais davantage – et je discute avec Véturie ses propres affaires, les miennes et celles du voisinage ; je fais quatre ou cinq tours de promenade au Palais-Royal, dans les galeries quand il pleut, dans le jardin quand il fait beau ; je cause avec les marchandes ; elles m'accueillent toujours bien à cause de ma redingote boutonnée jusqu'au collet et de mon ruban rouge qui me donne l'air d'un vieux brave ; je tiens ma canne la pointe en avant, comme si j'avais contracté depuis longtemps l'habitude de charger les Autrichiens et les Prussiens, et je siffle de temps en temps l'air d'une chanson de Béranger, ce qui me fait suivre avec respect par les gamins (hier encore, l'un d'eux disait à ses camarades qu'il m'avait reconnu, que j'étais le fameux général Chose, et je ne l'ai pas contredit ; après tout, le général Chose n'a peut-être pas meilleure mine que moi) ; ensuite j'entre au café, pour lire les journaux, – le *Constitutionnel* d'abord, qui est mon favori, et après le *Constitutionnel* tout ce qui se trouve sous ma main.

Comme je suis un habitué, et surtout comme, par politique, je ne ménage pas les pourboires, on me garde ma place dans le coin de la fenêtre du rez-de-chaussée à gauche du comptoir de Proserpine, et l'on me sert ma demitasse sans attendre que je la demande.

De ce poste rapproché, commode et sûr, et d'où l'on me délogerait plus difficilement que les Anglais de Gibraltar, je vois en un clin d'œil tout ce

qui se passe dans la salle, et j'observe les manœuvres des amoureux de Proserpine. L'un s'avance d'un air timide, guette un coup d'œil et attrape un sourire à la volée, destiné peut-être à son voisin. Voilà du bonheur pour toute la journée.

Un autre, plus hardi, pour attirer l'attention, frappe à grand bruit sur la table, appelle les garçons, jure et sacre, commande un déjeuner pour quatre et lève la tête avec fierté en regardant le comptoir.

Un troisième s'avance en se dandinant d'un air vainqueur... Que sais-je ? Chacun a sa manière de se faire remarquer ; mais le seul qu'elle remarque, je ne le sais que trop, le vainqueur des vainqueurs, c'est mon propre neveu, je veux dire le mari de ma nièce ; c'est le brillant colonel du 3^e cuirassiers de Waterloo, le terrible Crabanac. Celui-là n'a plus rien à désirer. Je le vois. Les garçons du café le disent tout haut. Le patron le sait, et tout le Palais-Royal aussi, et tout le monde envie son bonheur ; mais personne n'ose le regarder de travers, de peur d'être sabré.

À trois heures je quitte ma place et je vais me promener jusqu'à six heures. Je dîne sous le regard de Véturie, je reviens au café, je fais une partie de dominos avec le premier venu, lieutenant, capitaine ou colonel à demi-solde. Je gagne ma demi-tasse trois fois sur cinq pendant qu'autour de moi les politiques discutent avec chaleur la révolution espagnole ou napolitaine, qu'on vante les discours du général Foy, de Manuel ou de Benjamin Constant, qu'on maudit les Bourbons, les jésuites, les traîtres et les calotins, qu'on raconte tout bas, de bouche à oreille, – que Napoléon n'est pas mort, que sir Hudson Lowe n'a fait enterrer qu'un mannequin de paille, que l'empereur s'est échappé, qu'il est aux États-Unis, qu'il va revenir, qu'on l'attend d'un instant à l'autre à Rochefort...

Quand j'ai entendu tous ces récits et toutes ces confidences pour la millièame fois, je dis bonsoir à Proserpine qui me sourit gracieusement, et je vais me coucher.

Voilà une journée bien employée, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est ainsi qu'elles le sont toutes.

Je dis toutes. Il faut pourtant en excepter une, et c'est justement celle où commença l'histoire qu'on va lire :

Il était huit heures du soir, et je venais de prendre ma place accoutumée à trois pas du comptoir de Proserpine.

Le café Lemblin tout entier était en fête. Comme on n’y voyait guère que des officiers à demi-solde ou en retrait d’emploi, – tous frères d’armes malgré la différence des grades, – et trois ou quatre bourgeois bonapartistes, mais aussi paisibles que moi, la fête de Proserpine devait être célébrée en famille par un punch gigantesque auquel tous les habitués avaient souscrit de bon cœur. Il était convenu sans qu’on l’eût dit, de peur de blesser l’amour-propre de ceux dont la bourse était vide, que les riches payeraient pour leurs camarades moins heureux, et chacun, en entrant, déposait dans un tronc son offrande, qui vingt francs, qui vingt centimes, suivant ses moyens.

De tous côtés des fleurs rares. Les murs en étaient tapissés, les corniches en étaient surchargées, le comptoir en était couvert et ressemblait à un autel qui n’attendait plus que sa déesse.

Tous les officiers étaient en grand uniforme comme aux jours de parade. Quelques-uns de ces uniformes, autrefois si brillants et si hardiment portés dans la bataille, dataient de 1814. Tel venait de Montmirail, tel de Brienne ou de Laon. Les plus neufs et les mieux conservés avaient paru à Waterloo. Mais tous étaient soigneusement brossés et astiqués comme si l’on avait dû entrer en campagne sur-le-champ.

Les fenêtres et les portes du café étaient ouvertes à cause de la saison, et deux ou trois mille Parisiens, hommes, femmes et enfants, rangés en demi-cercle, regardaient avec étonnement un orchestre composé de cent musiciens qui avaient tous appartenu aux régiments de l’ancienne armée et de la garde impériale, et qui, en grand uniforme comme leurs officiers, n’attendaient dans la galerie qu’un signal pour commencer la sérénade.

Car c’était bien une sérénade qu’on avait voulu donner à la belle Proserpine pour sa fête. L’idée venait du colonel Crabanac, mais tout le monde l’avait adoptée avec enthousiasme. Il ne s’agissait pas seulement de rendre, comme disait Rossignol, ancien capitaine du 6^e léger, l’hommage que Mars dut toujours à Vénus, le dieu de la guerre à la déesse des amours ; on voulait aussi, grâce au punch, se compter entre amis et peut-être ébaucher quelque conspiration contre les Bourbons... Je le dis, mais je n’en suis pas sûr ; on ne confiait pas des secrets pareils à des *pékings*

Cependant l’heure avançait, et le colonel Crabanac, plus communément appelé le Tigre, directeur officiel de la fête, tardait à se montrer. On

commençait à former des groupes et à murmurer.

Je me penchai vers mon voisin de gauche, un grand Corse, noir et maigre, ancien lieutenant au 6^e dragons, et qui passait pour le confident et le meilleur ami de Crabanac, et je demandai à demi-voix :

– Où donc est le Tigre ? Est-ce qu’il oublie maintenant les rendez-vous qu’il donne ?

Le *Tigre*, c’était le nom d’amitié qu’on donnait à Crabanac dans le café Lemblin, et si l’on songe qu’il avait percé, sabré, espadonné ou tué en duel à coups de pistolet une douzaine d’officiers des gardes du corps et de la garde suisse ou de bourgeois royalistes, qu’il était si impétueux, qu’au premier mot il prenait feu, qu’au second il saisissait son interlocuteur à la cravate, qu’il l’étranglait presque au troisième, qu’il offrait de lui couper la gorge au quatrième, et qu’il la coupait effectivement presque toujours, ce surnom ne paraîtra pas trop déplacé.

Angeli répondit :

– Le Tigre n’oublie rien.

– Mais alors ?...

– Eh bien, alors, il a des affaires ; voilà tout. Est-ce qu’on ne peut plus avoir des affaires, à cette heure ?

Il me fit cette question d’un air si terrible ou, pour mieux dire, si parfaitement sinistre que je n’osai répliquer. On aurait dit le sifflement d’une vipère dont on a par malheur écrasé la queue. Ce Corse avait toujours l’air de vouloir égorger ou empoisonner quelqu’un. On racontait de lui, quand il avait le dos tourné, des histoires de Peau-Rouge égaré dans un maquis de la Corse. On disait qu’il avait tué, quinze ans auparavant, à deux lieues de Sartène, le père de sa maîtresse, puis trois mois après sa maîtresse elle-même, qui, se voyant enceinte, voulait se faire épouser ; puis le maire de la commune qui avait essayé de l’arrêter, et deux ou trois bourgeois notables qui voulaient arrêter ce carnage.

Tous ces coups de fusil, malgré le retentissement de ceux d’Iéna et de Friedland, firent tant de bruit en Corse que le grand Napoléon, qui cherchait partout des hommes de main et d’exécution, et qui n’était pas difficile sur le choix, lui fit offrir, soit pour en délivrer la Corse, soit pour l’attacher à sa personne, sa grâce complète, mille écus et le grade de maréchal des logis

dans les dragons de la garde. Le préfet ajouta tout bas qu'Angeli aurait un avancement rapide et des gratifications, pourvu qu'il voulût rendre compte à qui de droit de tout ce qui se disait parmi ses nouveaux camarades contre la personne de l'empereur et son auguste dynastie.

Angeli accepta et fut employé à diverses missions secrètes. On crut même qu'il avait trempé dans la mort mystérieuse du colonel républicain Oudet, le célèbre chef des Philadelphes. Mais tout cela ne fut connu que plus tard.

En 1822, le Corse passait pour un soldat intrépide, – et il l'était en effet, l'ayant montré en plusieurs occasions, – et pour un bonapartiste irréconciliable, car il avait conspiré quatre ou cinq fois contre les Bourbons ; mais par un bonheur étrange qu'on ne remarqua pas d'abord, et que je m'explique trop facilement aujourd'hui, quoique toujours prompt à s'élancer au premier rang, il échappa toujours à la police de Louis XVIII. Un jour même, quelqu'un de ses anciens camarades l'en félicita tout haut d'un air assez équivoque, à quoi le Corse répondit avec indifférence qu'il était cousin par sa mère de plusieurs chefs de l'armée royale, et que ses parents étaient intervenus en sa faveur. L'autre le crut ou feignit de le croire ; mais un mois plus tard on le repêcha au fond de la Seine, frappé de cinq coups de poignard et noyé.

La réputation d'Angeli n'en devint pas meilleure, mais on se garda d'en médire, et les plus circonspects se bornèrent à parler le moins possible de lui et devant lui. Un seul, parmi ces braves officiers, lui témoignait une confiance et une amitié sans bornes. C'était le colonel Cabranac. Mais il faut avouer que le Tigre, toute opinion politique à part, et pourvu qu'on ne parlât ni de sa femme qu'il aimait tendrement, ni de sa maîtresse qu'il adorait follement, ni de Napoléon qui était Dieu, ni des Prussiens qu'il méprisait, ni des Anglais qu'il détestait, ni d'Hudson Lowe qu'il traitait de bourreau, ni de Marmont qu'il appelait traître, ni de vingt autres personnages connus qu'il coiffait des noms les plus différents : héros, gredins, canailles, sauveurs de la France, emplâtres et rossards ; le Tigre, dis-je, était l'homme du monde le plus paisible, le plus doux, le plus franc, le plus affectueux, le plus cordial, le plus confiant, le meilleur camarade qui fût jamais... Seulement, il ne fallait pas toucher à ses dieux, ou sinon... au bout de l'épaule était un bras, au bout du bras une main, au bout de la main un sabre, au bout du sabre la mort ! D'un revers il vous aurait fait voler la

tête, ne vous laissant que le temps de vous mettre en garde, de riposter et de filer droit.

Un peu vif, si vous voulez, mais respecté de tous les hommes et adoré de toutes les femmes. C'est l'essentiel, n'est-ce pas ?

Le Tigre, ainsi fait, avait donc pour ami intime et particulier cet Angeli.

Cette amitié s'expliquait de plusieurs façons. D'abord le Tigre, qui aurait tué trente mille hommes à coups de sabre plutôt que de commettre une seule action basse ou vile, était incapable de soupçonner dans le cœur d'autrui des sentiments qui ne seraient jamais entrés dans le sien.

Ensuite, le lieutenant Angeli protestait de son amitié pour le colonel avec tant de chaleur, soutenait ses intérêts avec une ardeur si grande, et même en son absence aurait si facilement dégainé en l'honneur de son chef et de son ami, que personne ne pouvait douter de son dévouement absolu.

Enfin, il avait reçu de tels services du Tigre qu'il aurait été le dernier des hommes s'il avait pu les oublier un instant. Le premier de tous était que le colonel Crabanac, dans l'une des fameuses charges qui furent faites à la Moskowa, le voyant blessé et engagé sous son cheval mort, quand l'escadron à moitié détruit se retirait sous la mitraille des Russes, l'avait enlevé lui-même et transporté dans nos rangs, ce qui lui sauva la vie. Le second était que Crabanac, fils d'un vieil Auvergnat qui avait fait fortune dans les fers et les chaudrons, plus riche par conséquent que la plupart de ses camarades, avait ouvert sa bourse au Corse, sans compter, comme si tous les biens de la terre étaient communs à tous les hommes ; et pour dire la vérité, ce service-là valait deux fois plus que le précédent, car, suivant une belle pensée du sage Confucius :

Mourir vaut mieux que vivre misérable.

Voilà, certes, de bien fortes raisons, qui devraient attacher le lieutenant Angeli au colonel Crabanac ; mais je n'ai pas dit la meilleure de toutes, celle qu'il n'avouait pas.

Lorsque le colonel Crabanac (Martin) épousa, en 1820, Sylvie Denisot, ma nièce, fille de ma belle-sœur Eulalie, Angeli fut choisi pour témoin, et parut si frappé de la beauté de la jeune mariée (peut-être l'était-il aussi de la dot) que j'en conçus dès ce jour-là un désagréable augure. Il est bien vrai que ni le marié ni la mariée ne firent la moindre attention à lui, et que ni par

la beauté, ni par la force, ni par la réputation, ni par la fortune, ni par le grade, ni même par l'âge, il ne pouvait être l'égal du brillant colonel. Mais le soleil ne voit pas tous les pucerons, et tous les pucerons voient le soleil.

De sorte que, sous divers prétextes, comme ami, comme compagnon d'armes, comme subordonné, comme intendant, Angeli s'insinua dans la maison, porta aux nues Crabanac, admira silencieusement la jeune dame, flatta madame Eulalie Denisot, la belle-mère, la trouva belle, gracieuse, intéressante, touchante, ravissante, lui fit raconter ses succès d'autrefois, écouta la description des robes qu'elle portait lors du couronnement de l'impératrice Joséphine, le compliment un peu cavalier (mais qui la chatouillait doucement) du général Lasalle, tué à Wagram avec la réputation du premier des hussards de l'Europe, et lui fit croire qu'elle était belle encore, ce qui ne fut pas difficile, car la bonne dame était crédule en tout, et particulièrement sur le chapitre de sa beauté !

D'où il résulta qu'Angeli devint bientôt nécessaire à toute la famille, excepté à moi, qui ne mis plus que rarement les pieds chez madame Denisot, rue de Vaugirard, 35, quoique je fusse son plus proche parent et le subrogé tuteur de sa fille. Mais j'avais eu l'imprudence de blâmer une robe rose que ma belle-sœur Eulalie venait d'adopter.

La dame me regarda d'un air pincé et dit :

– Mon ami, vous n'y connaissez rien. M. Angeli la trouve charmante et tout à fait assortie à mon teint.

À quoi je répliquai :

– Angeli est un intrigant qui vous flatte.

– Pourquoi me flatterait-il, s'il vous plaît, beau-frère ?

– Est-ce que je sais, moi ?

– Si vous ne savez pas, il ne faut point parler. Il n'y a qu'un sot qui...

Sur ce mot, de peur de répondre avec trop de vivacité, je pris ma canne et mon chapeau, et j'allai faire un tour de promenade, laissant la place au lieutenant Angeli, qui sonnait à la porte, juste comme j'allais sortir. – Lui, du reste, me salua profondément, comme si j'avais été son ami le plus cher.

Voilà quel était le Corse auquel je venais de demander des nouvelles du colonel Crabanac, et de qui j'avais reçu la réponse si peu polie qu'on a lue

plus haut.

Je ne me décourageai pourtant pas, et je demandai encore :

– Quelles affaires ? Un duel, peut-être.

Angeli alluma sa pipe, en tira deux ou trois bouffées, et répondit gravement :

– Probable !

– Avec qui ?

Au même instant, cinq ou six officiers s'approchèrent de nous et demandèrent aussi :

– Oui, avec qui ?

Angeli tira une quatrième bouffée de sa pipe, et répondit plus gravement encore que la première fois :

– C'est son secret.

– Mais, mille tonnerres ! reprit un des assistants, il s'est battu vingt fois sans manquer l'heure de la demi-tasse.

Le Corse prit alors son parti :

– Vous voulez le savoir ?

– Nous le voulons.

– Vous ne le répéterez pas !

– Pour qui nous prends-tu ? demanda l'autre.

– Pour des amis ; voyez-vous, si le Tigre venait à savoir que j'ai parlé de ses affaires en plein café, il ne me le pardonnerait jamais.

– On se taira. Parle.

– Voici.

Et Angeli se pencha vers ceux qui l'écoutaient, comme pour leur recommander la discrétion... C'est à cause de sa femme que le Tigre s'est battu ce matin.

On l'interrompit de tous côtés.

– Ah bah !

– Pas possible !

– C’est la première fois.

– Et ce sera la dernière, je pense, dit le Corse ; car je ne crois pas que quelqu’un ait jamais envie de l’agacer là-dessus.

– Comment ! c’est pour cette petite femme si gentille, si gracieuse et si modeste qu’on lui donnerait le bon Dieu sans confession, qu’il s’est battu ce matin ?... À qui se fier, Seigneur, à qui se fier maintenant ?

Angeli reprit d’un air sombre :

– Ce n’est pas la faute de madame Crabanac, et le premier qui voudrait dire quelque chose contre elle...

– C’est bon, c’est bon ; ne tire pas ton sabre ; nous sommes ici entre amis. Dis-nous seulement ce qui s’est passé.

– Eh bien, nous étions hier soir, le colonel, madame Crabanac, sa mère madame Eulalie et moi, dans une loge du théâtre des Variétés. On jouait une pièce d’un nommé Scribe, un pékin qui a bien de l’esprit et qui nous faisait tantôt rire comme des bienheureux, tantôt pleurer comme des infortunés. La jeune dame surtout pleurait comme une Madeleine. Quant au Tigre, vous le connaissez ; sur le champ de bataille, il verrait tuer dix mille hommes sans broncher ; mais au spectacle, si une petite fille se met à crier tout à coup : Ô ma mère ! et à tomber dans les bras d’une vieille dame qu’elle n’a pas vue depuis cinquante ans, v’lan, voilà que ça l’attrape et qu’on voit des larmes couler sur sa moustache. Ça, c’est une particularité de son tempérament. On ne peut pas se refaire, n’est-ce pas ?

– C’est vrai, dit l’autre ; d’autant mieux que le Tigre ne s’est pas fait lui-même.

– Voilà donc que ça durait depuis plus d’une heure et qu’on était au second acte, lorsque le Tigre, en regardant dans la salle, s’aperçoit qu’un jeune pékin à moustaches lorgnait sa femme, oh ! mais la lorgnait solidement, je vous en réponds.

– Ah ! c’est qu’elle est jolie, la colonelle ! interrompit un officier d’un air de connaisseur. Jolis yeux, belles dents, sourire gracieux, ma foi, tout y est.

Angeli fronça le sourcil.

– Oui, tout y est ; mais le Tigre n’aime pas ça, et le pékin aurait mieux fait de mettre la lorgnette dans son étui et l’étui dans sa poche. Après ça, il y a des imbéciles partout, et il y en avait un fameux dans la chemise de ce pékin-là, c’est moi qui vous le garantis. Le Tigre avait beau le regarder bien en face, faisant ses yeux terribles comme pour l’avertir de se tourner vers la scène et les acteurs, et non vers sa femme, l’autre ne bougeait pas plus qu’un terme et lorgnait de toutes ses forces.

Moi, voyant ça, je me dis : Il y aura du grabuge avant un quart d’heure, et, pour l’empêcher, je veux sortir et prendre les devants ; le Tigre, qui me devine, me saisit le bras et me souffle tout bas :

– Si tu passes avant moi, Angeli, nous sommes brouillés à mort !

– Qu’est-ce que vous auriez fait à ma place ? Il est mon ami, il est mon colonel, il m’a sauvé la vie à la Moskova, il est le mari de madame Crabanac ; ma foi, il a tous les droits possibles de prendre l’affaire en main. Je reste donc en place, mais je pense à part moi : Toi, pékin, tu passeras demain un mauvais quart d’heure !

– Et dans l’entracte, demanda l’un des officiers, le Tigre est allé souffleter le pékin ?

– Pas du tout, répondit Angeli. C’est bien autre chose. Vous allez voir.

Le colonel, quand on a baissé la toile, dit à sa femme :

– Tu dois avoir chaud, ma chérie ?

– Moi, pas du tout, qu’elle lui réplique.

– Si, si, tu as chaud, je le vois bien. Tu veux te rafraîchir. Je vais chercher des oranges.

Et il ouvre lentement la porte, puis la referme avec soin comme s’il avait peur des courants d’air pour sa petite femme chérie. Mais, à peine dans le corridor, je le vois descendre comme une tempête dans l’escalier, bousculant tout le monde à droite et à gauche. Je me doute qu’il allait attendre son homme à la porte de l’orchestre, et je dis à la colonelle :

– Madame, si vous n’avez pas besoin de moi, je vais chercher le journal du soir.

Elle me laisse aller. Je cours après le colonel, et j’arrive juste à temps pour voir la plus drôle de chose... Vous ne devineriez jamais !

Le pékin, moins pressé que nous, d'ailleurs gêné par ses voisins de l'orchestre qui sortaient à petits pas de leurs places, arrivait juste à l'entrée du corridor, lorsqu'un jeune homme qui le suivait lui donne exprès un grand coup de coude dans la poitrine et lui crie :

– Faites donc attention, animal !

Le pékin se retourne et veut lui envoyer une gifle. L'autre lui saisit le bras et le retient en lui disant :

– Voici ma carte. Nous nous expliquerons demain matin à Vincennes.

Le pékin, un peu étourdi de l'aventure, mais faisant bonne contenance, allait la prendre, lorsque voilà mon colonel qui s'avance et qui crie :

– Ce n'est pas tout ça, pékin ! c'est à moi que tu auras affaire, et non pas à monsieur.

– Pardonnez-moi, interrompt le jeune homme. Je ne sais pas si vous avez affaire ensemble, mais c'est moi qui dois passer le premier.

Vous voyez d'ici la figure du Tigre :

– Monsieur, dit-il, je vous défends de toucher à la peau de ce pékin. Elle m'appartient. Elle est à moi. Je la veux !

– Et de quel droit ? demanda l'autre.

– Oui, de quel droit ? demanda aussi le pékin, qui commençait à rire et qui est d'ailleurs un joli garçon, habillé comme un prince... Au reste, vous le verrez un jour ou l'autre si l'on parvient à le retrouver.

– Comment ! demanda l'un des assistants. Il est donc perdu, maintenant ?

– Si bien perdu que le Tigre le cherche depuis vingt-quatre heures... Mais vous allez voir la suite.

Mon colonel, comprenant qu'on lui dispute le droit de couper la gorge au pékin, s'écrie d'une voix terrible, vous savez, sa voix de commandement :

– Monsieur, je suis le mari de cette dame que ce pékin a lorgnée tout à l'heure.

– Le mari ! reprend le jeune homme. Comment ! vous êtes le mari de ma tante Eulalie ! Dans ce cas, vous êtes mon oncle ! Ma foi je ne savais pas qu'elle était remariée.

Vous connaissez le Tigre. Il crut que l'autre voulait se moquer de lui.

– Ah çà ! dit-il, est-ce que vous me prenez pour un bisaïeul, vous ?... Est-ce que je ne suis pas bon pour les nièces ?... Est-ce que vous allez me mettre votre tante sur le dos ?... Est-ce que ce n'est pas assez qu'elle soit ma belle-mère ?... Est-ce que vous vous *moquez* du monde, vous, mon neveu, que je ne connais pas, et qui seriez tout au plus mon cousin par alliance ?... Mais d'abord et avant tout, neveu, cousin, père ou grand-père, comment vous appelez-vous, jeune homme ?

L'autre, qui pâlisait en l'écoutant, mais j'avais bien vu que ce n'était pas de crainte, lui répondit en poussant un soupir :

– Mon nom est Charles Fortin.

– Le cousin de ma femme, alors ? dit le Tigre en lui tendant la main. Touchez là, mon cousin, car c'est votre cousine que j'ai épousée, et non pas votre tante, Dieu merci ! quoiqu'elle ait encore de beaux restes, demandez plutôt à Angeli qui les contemple la moitié du jour avec admiration, comme faisait le consul Marius pour les ruines de Carthage...

(Vous savez, c'est la plaisanterie favorite du colonel de dire que je suis amoureux de sa belle-mère, et je le laisse dire parce que ça ne fait de mal à personne et qu'il faut bien supporter quelque chose de ses amis.)

Puis il ajouta :

– Je vous connais maintenant ; c'est vous Charles Fortin, celui qui est parti en 1818, il y a quatre ans, pour l'île de France, et qui s'est noyé sur la côte de Madagascar ou de Coromandel.

– De Madagascar, dit le jeune homme. C'est moi, le noyé, et j'aurais bien mieux fait de me noyer, en effet, que de revenir si mal à propos à Paris.

– Pourquoi mal à propos ?

– Pour rien.

– Est-ce que vous n'avez pas fait fortune aux îles ?... Dans ce cas, soyez tranquille, votre cousine et moi nous vous trouverons quelque chose.

– Au contraire, répliqua le noyé, je rapporte un million.

– De Madagascar ?

– Oh ! non. De Madagascar, je n'ai rapporté que des coups, trois blessures de flèches et le souvenir d'une fièvre de marais où j'ai failli rester. Mais le million me vient d'un oncle que j'avais à l'île de France, et qui est

mort l'année dernière, trois mois après mon arrivée. J'ai vendu sa plantation, et je reviens.

Toute cette conversation se tenait dans le corridor, comme je vous l'ai dit, en face du pékin qui écoutait d'un air aimable et sans remuer ni pied ni patte.

– Voyons, messieurs, dit-il enfin, toutes ces histoires de famille m'intéressent, mais j'ai affaire ailleurs. Avec qui vais-je croiser le fer demain matin ?

Le Tigre lui répliqua :

– Avec moi, s'il vous plaît, mon petit monsieur. Voici ma carte.

L'autre la prit assez négligemment et lut tout haut :

« Le colonel Martin Crabanac. »

– Ah ! ah ! dit-il. C'est à monsieur le colonel...

– Crabanac, oui, monsieur.

–... que j'ai l'honneur de parler...

– Oui, monsieur, et qui aura demain l'honneur de vous couper la gorge.

– Nous verrons bien, reprit le pékin d'un ton assez crâne, quoiqu'il connût le Tigre de réputation.

– Et vous, monsieur ? demanda le Tigre.

– Moi, colonel, oh ! je ne suis pas aussi célèbre que vous, mais enfin j'espère soutenir comme il faut l'honneur de mon uniforme. Je suis le marquis Armand de Vilpatour, sous-lieutenant aux gardes du corps. Au revoir, colonel.

– Au revoir, marquis.

– Où, colonel ?

– Demain matin à dix heures, à la porte Saint-Mandé.

Là-dessus on se sépara. Le colonel voulut présenter Charles Fortin à sa cousine, mais l'autre s'excusa, disant qu'il était arrivé le matin même de l'île de France, qu'il était fatigué d'une si longue course, et surtout qu'il était trop mal vêtu pour se présenter devant les dames.

En revanche, il offrit comme parent et ami, intéressé à l'honneur de la famille, de servir de témoin au colonel, ce qui fut accepté sur-le-champ.

– Et tu ne les as pas revus ce matin ? demanda un officier.

– Ni l'un ni l'autre, répondit Angeli. Quand je suis allé chez le Tigre, il était déjà sorti, et le jeune homme n'était pas venu.

OceanofPDF.com

III

Après ce récit, tout le monde fit ses réflexions, les uns tout haut, les autres à demi-voix, et moi en silence.

Je connaissais mieux que personne tous ceux dont le Corse avait parlé, et en particulier Charles Fortin, le nouveau venu, qui était mon propre neveu, fils de ma sœur aînée. C'était, en 1815, un jeune et joli garçon de dix-neuf ans à peine, frais comme une rose, doux comme un petit agneau, intrépide pourtant, et qui, l'année précédente, le jour de la bataille de Paris, avait fait vaillamment le coup de feu contre les armées alliées dans la plaine Saint-Denis et sur les hauteurs de Montmartre. Sa mère, ma chère sœur, qui vivait encore en ce temps-là, voulait en faire un surnuméraire, puis un employé, un chef de bureau, un chef de division, que sais-je ? peut-être un ministre, et comptait sur moi pour l'appuyer. Malheureusement, comme je l'ai déjà dit, Napoléon s'en alla à l'île d'Elbe, puis revint, puis fut mis à Sainte-Hélène, et ma protection, qui peut-être ne valait pas grand-chose auparavant, ne valut bientôt après rien du tout. J'en fus fâché, car j'aimais beaucoup ce garçon, et je comptais en faire mon héritier, – vingt ou vingt-cinq ans plus tard, bien entendu.

Par précaution, et pour ne pas lui fournir l'occasion de se consoler trop vite de ma mort, je l'avais averti, lui et tout le reste de la famille, que tout mon bien était en viager, de sorte que tout le monde avait intérêt à me voir vivant et bien portant, car sur mes économies je faisais de temps en temps quelque présent, à celui-ci cent francs, à celle-là une robe de soie, ou une loge au théâtre, ou une partie de campagne.

De cette façon, j'étais pour tout le monde le frère chéri, l'oncle adoré, et j'offre ma méthode à qui voudra s'en servir pour être heureux, choyé, respecté et, ce qui est plus difficile, regretté. Je l'offre, mais je sais qu'on n'en usera pas, mes contemporains des deux sexes n'ayant pas d'autre joie que d'amasser pour eux-mêmes ce que, après tout, ils ne pourront jamais emporter dans la tombe.

Après mon neveu, et peut-être avant, ce que j'aimais le mieux sur la terre, c'était ma nièce Sylvie, sa cousine. Mon rêve était de les marier tous deux, ce qui aurait fait leur bonheur et le mien. Je dis : leur bonheur, et je ne

me trompe pas. Le jeune garçon avait quatre ans de plus que sa cousine, et l'aimait dès l'enfance. Quant à Sylvie, c'était la plus jolie fille que j'eusse jamais vue. Imaginez ce que vous connaissez de mieux en ce genre ; c'est elle. Elle était mince, brune de cheveux, blanche et rose de teint, svelte comme un peuplier, et gracieuse à faire envie à toutes les Parisiennes. Et avec cela une gaieté divine, le meilleur caractère et un esprit charmant. Ma foi, elle faisait honneur à la famille.

Naturellement, le cousin l'aima, elle l'aima aussi, ils s'aimèrent d'abord comme deux enfants, puis davantage ; puis ils pensèrent à se marier et m'en firent la confidence, et me prièrent d'en parler aux deux mères, veuves toutes deux. Malheureusement, ces mères étaient deux belles-sœurs, et non deux sœurs. Or, vous savez qu'entre belles-sœurs, il y a rarement de la tendresse perdue, aussi bien qu'entre belle-mère et bru. De plus, l'une des deux, la mère de Sylvie, madame Eulalie, était riche, possédant de son chef cinq mille francs de rente qui reposaient sur une ferme en Beauce. L'autre, au contraire, la mère de Charles, veuve d'un capitaine de la Grande Armée, vivait modestement d'une pension de douze cents francs et de sept cents francs de rente que j'avais placés prudemment sur le cinq pour cent, qui valait en ce temps-là cinquante francs. J'ajoutais de temps en temps quelque chose à ce revenu modique.

Vous jugez bien qu'au premier mot de mariage ma belle-sœur, madame Eulalie, se récria.

Les enfants étaient trop jeunes, Charles n'avait rien. Douze cents francs d'appointments dans un ministère, qu'est-ce que c'est pour entrer en ménage ?... Mais Sylvie sera riche !... Raison de plus pour lui faire faire un bon mariage, et non pour la donner à un mendiant... Oui, un mendiant, je sais bien ce que je dis... Il compte peut-être sur ma fortune... Votre servante, beau-frère... Je ne suis pas femme à me déshabiller si longtemps avant d'aller au lit... Qu'est-ce que vous dites ?... qu'ils s'aiment... La belle raison ! J'ai aimé, moi qui vous parle, trois ou quatre messieurs avant de me marier, et ça ne m'a pas empêchée d'épouser votre frère Denisot et d'être d'abord une honnête fille et ensuite une honnête femme.

Que répondre à ces raisons ? Rien, car tout le monde les aurait données à sa place. J'engageai donc les amoureux à prendre patience, ce qui m'était plus facile qu'à eux.

Tout à coup, vers 1817, je reçus une lettre de l'île de France. C'est mon plus jeune frère, un assez mauvais sujet, parti de France depuis trente ans et qui jusque-là n'avait pas donné de ses nouvelles. Il m'écrivait à tout hasard ce qu'on va lire :

« Cher frère,

Comme, suivant l'ordre de la nature, nos parents doivent avoir quitté ce monde, c'est à toi que je m'adresse, ou si tu es mort, à ta femme et à tes enfants, ou si tu n'en as pas, à notre sœur bien-aimée dont j'ai oublié le nom, ou si elle-même est absente par congé dans l'éternité, à notre frère cadet. Il n'est pas possible qu'aucun de vous trois n'ait laissé aucune postérité. Mais si, par malheur, cela était, je ne m'en consolerais pas, car ma fortune reviendrait aux Anglais en droite ligne, et vraiment ce serait dommage. Avoir travaillé trente ans et amassé un million pour enrichir les descendants de Pitt et Cobourg, ce serait à s'en arracher les cheveux six par six, depuis un jusqu'à trois cent mille !

Mais ce malheur n'arrivera pas, j'espère, et voici comment :

L'aîné des garçons (si vous en avez plusieurs) partira pour Londres huit jours après la réception de cette lettre, et de Londres par le premier vaisseau qui prendra la route de l'Inde et qui fera escale à Maurice (c'est le nom que ces chiens d'Anglais ont donné à notre belle île de France).

Sur le port, il demandera au premier venu où demeure M. Denisot, le *Corsaire*. C'est le nom qu'on me donne, parce que, sous la République et quelque temps sous l'Empire, j'ai fait de bonnes affaires en guettant les marchands anglais vers la pointe de Ceylan. Mais après Trafalgar, le métier ne valait plus rien. Je me suis donc retiré, et je me suis mis à planter du sucre et du café. C'est plus lent et plus sûr.

Comme je suis aussi connu dans l'île que le loup blanc dans les bois, on conduira le jeune homme tout droit à mon habitation. Là, nous nous expliquerons. Je l'embrasserai pour vous tous et toutes, et je lui mettrai en main la direction de mes affaires. S'il veut continuer, il continuera. Nous ferons du sucre ensemble, si ça l'amuse ; il me tiendra compagnie et fera tout ce que font les créoles. Il fera des armes. Il tirera le pistolet. Il montera à cheval, et, si le cœur lui en dit, il pourra se marier avec une des jolies filles du pays, où elles sont toutes jolies, même les filles de couleur.

Sous ce pli je mets deux traites, l'une de dix mille francs, payable chez Hope et Baring, à Londres, et l'autre de dix mille, payable chez Laffitte, à Paris. La première est pour mon neveu et pour les frais du voyage. La seconde est pour le reste de la famille, et je te charge d'en faire un partage équitable. Quant à l'héritage, il est, après ma mort, à celui qui sera venu le chercher.

Au revoir dans l'autre monde, cher ami, mais le plus tard possible, car je ne suis pas pressé d'y entrer.

Ni toi non plus, je suppose.

DENISOT jeune. »

Aussitôt ma lettre lue, j'assemblai un conseil de famille, et il fut décidé sur-le-champ que Charles partirait. Sylvie pleura et me dit qu'on les séparait

comme Paul et Virginie. En effet, c'était la même chose, excepté que c'était tout le contraire. Charles fut plus ferme. Mais d'abord son courage et les dangers qu'il allait courir ne pouvaient pas manquer de le rendre intéressant. Ensuite il se voyait pleuré par les deux plus beaux yeux de la rue de Vaugirard. Enfin il allait voir des pays nouveaux, ce qui plaît toujours à la jeunesse.

Avant de partir, il fit jurer à Sylvie qu'elle n'aimerait et n'épouserait jamais que lui. Elle jura de tout son cœur ; mais comme j'étais présent et comme il fallait tout prévoir, je fis ajouter que ce serment ne serait valable que durant la vie de Charles, – ce qui me fit accuser de dureté, quoique la précaution, après tout, ne fût pas mauvaise.

Le vaisseau de Charles fit naufrage près de Madagascar. Cinq ou six matelots seulement échappèrent, se réfugièrent dans l'île et moururent de la fièvre. Charles, plus heureux, fut emmené dans l'intérieur par les sauvages Hovas ; il y demeura quatre ans sans pouvoir ni regagner la mer, ni donner de ses nouvelles à personne.

On le crut mort, le vaisseau ayant péri corps et biens. Madame Eulalie pressa sa fille de se marier. Sylvie résista longtemps, oui, très longtemps, j'en suis témoin. Mais enfin, sa mère ayant déclaré qu'elle mourrait de chagrin si elle ne consentait pas à prendre un mari :

– Eh bien ! donne-moi celui que tu voudras, dit la belle Sylvie en détournant la tête ; puisque j'ai perdu celui que j'ai aimé et que j'aime encore au-delà du tombeau, n'importe qui peut bien prendre sa place.

Mais madame Eulalie et moi, nous ne fûmes pas assez cruels pour prendre n'importe qui. Au contraire, ayant rencontré par hasard le fier, robuste et vaillant colonel Crabanac, à qui la languissante et touchante Sylvie avait tourné la tête, et, de plus, ayant appris que ce guerrier, depuis longtemps fameux, quoique jeune encore, avait à la fois trente ans et trente mille livres de rente bien nettes et bien liquides, nous pressâmes le mariage de telle façon (tout en paraissant nous laisser presser nous-mêmes par l'amoureux Crabanac) qu'au bout de six semaines le contrat était signé, et que ma chère Sylvie se présenta devant M. le maire, non seulement sans déplaisir, mais encore avec une véritable fierté.

Et pour dire la vérité, Crabanac avait presque toutes les qualités qu'une jolie fille demande à son futur mari. Cinq pieds huit pouces, une belle tête

hardie et intrépide, un bras vaillant et presque invincible au sabre et à l'épée, un coup d'œil toujours sûr au pistolet, une belle fortune, l'estime et le respect de ses amis, une main toujours ouverte et une réputation de duelliste telle qu'il avait à peine des égaux parmi les plus célèbres.

Une seule chose lui manquait : c'est la fidélité en amour, ou plutôt il était fidèle si l'on veut, mais de plusieurs côtés à la fois. C'est ainsi qu'il aima Sylvie et l'épousa, croyant renoncer à Proserpine ; mais celle-ci le rattrapa bientôt, et trois mois après, le Tigre, sans abandonner sa femme, redevint l'amant heureux de la demoiselle. Je fus le premier à l'apprendre, n'ayant que trop d'intérêt à le savoir, et pour ma nièce et pour moi-même.

Sylvie ne l'ignora pas longtemps. Qui l'en instruisit ? Je ne sais. Angeli, sans doute, que j'ai toujours, dès les premiers temps du mariage, soupçonné de trahir son ami. Dès qu'elle le sut, elle fit des scènes tragiques, comme toute femme doit faire quand elle aime son mari et même quand elle ne l'aime pas. Crabanac demanda pardon, l'obtint, et retourna dès le lendemain à son vomissement, comme dit l'apôtre saint Paul.

– C'est une punition du ciel, me disait Sylvie. Si je n'avais pas oublié ce que je devais à la mémoire de Charles, tout cela ne me serait pas arrivé.

Et elle s'enfonça de plus en plus dans le cher et douloureux souvenir de Charles. Elle eut une petite fille et l'appela Charlotte. Elle fit des neuvaines pour tous les anniversaires qui lui rappelaient quelque promenade faite avec Charles au Luxembourg ou dans les bois d'Aulnay. Après la mort de ma sœur, elle se fit donner les reliques de Charles, le fusil de Charles, les livres de Charles, l'encrier de Charles, le verre de Charles.

Je laissais faire, croyant ce jeu-là fort innocent, puisque Charles était mort et ne pouvait plus revenir. Le bon Crabanac, qui n'avait jamais vu Charles ni connu ces innocentes amours, s'en souciait encore moins. Il était d'ailleurs tout occupé de Proserpine, dont la coquetterie lui donnait des inquiétudes. – Quant à madame Eulalie, la belle-mère, qui n'avait de sa vie aimé son neveu quand il était vivant, elle se prit d'une belle passion pour lui après sa mort ; elle en fit un héros et presque un demi-dieu. Il avait toutes les vertus, toutes les grâces, tous les talents, et surtout ! oh ! surtout, qu'il était supérieur à son gendre !

À ce trait, vous reconnaîtrez une belle-mère.

On devine maintenant quelles réflexions me fit faire la nouvelle du retour de Charles et de sa rencontre imprévue avec le mari de Sylvie. Quoique tout se fût bien passé d'abord, grâce à la confiance et à la cordialité du colonel Crabanac, la moindre imprudence pouvait lui faire connaître le passé, le rendre défiant, jaloux, faire le malheur de Sylvie et peut-être faire verser le sang.

OceanofPDF.com

IV

Tout à coup, pendant que je rêvais à ce désagréable avenir, un grand mouvement se fit dans le café Lembin. Neuf heures sonnèrent ; la belle Proserpine apparut, décolletée jusqu'au milieu du dos, coiffée comme une déesse avec une grâce mêlée de majesté, souriante et charmante comme une vraie Parisienne, triomphante comme une reine qui rentre dans sa capitale après un long voyage.

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, au dehors du café comme au-dedans, car elle était populaire par sa beauté dans tout le Palais-Royal et presque dans tout Paris. L'orchestre, qui n'attendait que ce signal, entonna l'air fameux de la *Reine Hortense* :

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois...

Les officiers à demi-solde l'accompagnèrent d'abord en sourdine, puis avec des voix retentissantes comme des trompettes, et les trois mille Parisiens des deux sexes qui écoutaient dans le jardin du Palais-Royal applaudirent à leur tour sans s'inquiéter des paroles ou de la musique, mais pour le plaisir de faire du bruit et de contrarier le gouvernement.

Après les couplets de la *Reine Hortense* on allait commencer :

Veillons au salut de l'empire...

lorsqu'un cri s'éleva dans la foule :

– Le voilà ! le voilà !

Je regardai du côté de la porte-fenêtre, et je vis entrer le colonel Crabanac en grand uniforme, chamarré comme un maréchal de France, et qui s'avancait lentement, recevant à droite et à gauche les compliments et les poignées de main. Derrière lui venait un jeune homme habillé en bourgeois, frais rasé, cravaté de blanc, avec des moustaches noires et un teint bistré que j'eus d'abord quelque peine à reconnaître. C'était mon neveu Charles, bruni par le soleil des tropiques, mais d'une beauté virile et hardie.

Il me reconnut sur-le-champ, ayant appris, il est vrai, du colonel qu'il me rencontrerait là, et se jeta dans mes bras tout d'abord.

– Ah ! mon oncle, mon oncle, quel malheur ! me dit-il.

Comme je ne savais pas de quel malheur il voulait parler, je lui fis signe de se taire et d'écouter ce qu'on allait dire.

Le Tigre s'avança, tenant un bouquet immense et magnifique au milieu duquel, par je ne sais quel arrangement ingénieux des fleurs de couleurs variées, on pouvait lire le nom de PROSERPINE. En même temps il dit qu'il était chargé, au nom de ses camarades, de présenter à la dame deux poètes inconnus qui désiraient, l'un au nom de l'infanterie, l'autre au nom de la cavalerie, lui présenter l'hommage poétique de la grande armée. Proserpine s'inclina gracieusement et déclara que rien ne pouvait lui faire plus de plaisir que d'entendre des vers composés en son honneur par des braves.

Cette réponse fut applaudie comme elle méritait de l'être. Alors le poète de l'infanterie s'avança d'un air modeste et lut :

Délicieuse Proserpine,
Céleste rose sans épine,
Daignez accepter ces fleurs ;
C'est notre cœur qui vous les offre :
Mettez-les dans votre coffre,
Ça fera notre bonheur !

Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme que montra l'infanterie en voyant ses sentiments intimes exprimés avec tant de poésie et de chaleur.

Le trait de la fin surtout :

Ça fera notre bonheur !

parut aussi simple qu'ingénieux et réunit tous les suffrages.

Le succès fut si grand que la cavalerie en devint jalouse. Heureusement son poète, qui n'attendait qu'un signal pour lire ses vers ou, comme disait un camarade, pour lâcher son venin, fit signe de la main qu'il allait prendre la parole et récita de mémoire le quatrain suivant :

Déesse des enfers, épouse de Pluton,
Si vous trompez jamais cet illustre monarque,

Que ce soit pour moi seul ! Et je défie la Parque
De m'effrayer jamais, nom de nom ! nom de nom !

Cette fois la cavalerie était vengée. L'infanterie elle-même était forcée d'avouer qu'il y avait dans le dernier vers une énergie terrible et qui rappelait le bruit lointain de la canonnade.

– Sans compter, ajouta un fantassin, que l'idée première est assez gaillarde. Eh ! eh !

Si vous trompez jamais cet illustre monarque...

– On peut donc tromper un monarque ? demanda son voisin.

– Parbleu ! la belle Hélène a bien trompé le bon roi Ménélas ; pourquoi la belle Proserpine...

Ici l'autre lui fit signe de se taire. Le Tigre approchait.

Cependant chacun allait présenter ses félicitations à Proserpine, qui recevait tous ces braves d'un air gracieux. À la fin elle se leva comme inspirée, voyant le Tigre passer près d'elle, et s'écria :

– Messieurs, je ne sais comment vous remercier de toutes vos bontés. Je ne puis vous embrasser tous. Que j'embrasse au moins votre orateur !

Et il fut fait comme elle l'avait dit. Le Tigre l'embrassa sur les deux joues à la vue de trois mille personnes qui, hors du café Lemblin, éclataient en rires et en applaudissements. Mais ceci n'était que le prélude de la fête. On n'avait pas encore allumé le punch ; et, sans punch, il faut avouer que l'apothéose de Proserpine aurait été froide. Le Tigre s'en aperçut et cria de sa belle voix de commandement :

– Apportez le punch !

– Boumm ! répondit comme un écho le chef des garçons.

Alors on éteignit à demi les quinquets, et la salle fut plongée dans l'obscurité, comme il arrive au théâtre lorsqu'on prépare un changement de décor. Je vis dans l'ombre les garçons se précipiter les uns sur les autres, munis de divers objets dont il était difficile de deviner la forme, les contours et la pesanteur. Çà et là quelques coups de marteau clouaient des planches ; puis on apporta une sorte de buste qu'on revêtit d'attributs variés. Je crus que c'était celui de Proserpine.

En attendant qu'on pût y voir clair, j'échangeai quelques mots avec le Tigre et son nouvel ami.

– Pourquoi donc, demandai-je au colonel, êtes-vous venu si tard ?

– C'est, répondit Charles, que le colonel et moi nous avons cherché Vilpatour toute la journée, et que personne n'a pu dire où il se cachait. Rue de Varennes d'abord, où il demeure ; mais il n'était pas rentré la nuit dernière. Ensuite, à la caserne des gardes du corps. On ne l'avait pas vu. Cependant un de ses camarades a dit qu'il le croyait de service à Saint-Cloud auprès de Sa Majesté.

– Morbleu ! interrompit le Tigre en rongant sa moustache, le service le plus pressé est d'aller sur le terrain. Mais je le retrouverai, ce godelureau de malheur, et je lui couperai les oreilles, ou le diable m'emporte !

J'essayai d'excuser le garde du corps en disant qu'il était trop connu lui-même (et c'était vrai) par deux ou trois affaires dont il s'était tiré avec honneur pour qu'on pût croire qu'il voulait fuir.

– Sabre et mitraille ! répliqua le Tigre, il m'a fait attendre vingt-quatre heures, il me le payera !

Et, vu le caractère connu de Crabanac et sa haine pour les gardes du corps, la menace n'était pas vaine.

Mais nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage. Une flamme bleuâtre, immense, s'alluma tout à coup au milieu du café, s'éleva d'un bol aussi vaste que trois marmites, et éclaira toute la salle comme un incendie. C'était le punch.

À côté du bol on avait préparé une sorte de reposoir, et sur la dernière marche le buste de Napoléon I^{er}, ci-devant empereur des Français. Un peu au-dessous et en arrière, la belle Proserpine, tenant de la main droite une couronne de laurier, la posa sur le front de l'héritier de Charlemagne. Aussitôt les applaudissements éclatèrent, et tout le monde à l'intérieur du café Lemblin cria trois fois :

– Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !

– Quel empereur ? demanda mon neveu Charles. Le premier est mort à Sainte-Hélène.

– Eh bien, répliqua le Tigre, vive le second ! Vive Napoléon II !

Au-dehors, la musique commença la *Chanson de Roland* :

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?...
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre ;
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantez Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons, en combattant,
Ces mots sacrés : Gloire et patrie !

Et tous les officiers reprirent en chœur les derniers vers du dernier couplet :

Soldats français, chantez Roland.
Son destin est digne d'envie ;
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie !

Après quoi l'on versa le punch, et les musiciens ne furent pas oubliés.

Pendant quelques moments, on n'entendit plus que le bruit des verres et des toasts portés à Proserpine, à Napoléon I^{er}, le martyr de Sainte-Hélène, à la mort des perfides Anglais, à Napoléon II, à l'expulsion des jésuites, à la grandeur de la France.

Enfin Proserpine profita de la lassitude des chanteurs pour faire signe de la main et imposer un demi-silence. Aussitôt on souffla de tous côtés :

– Chut ! chut ! Proserpine va chanter.

Cette heureuse nouvelle transporta tout le monde d'enthousiasme.

– Oui, oui, qu'elle chante ! Vivat ! Proserpine !

Elle, de son côté, sûre des sympathies ardentes de l'auditoire, commença d'une voix émue et attendrie :

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois, dans la plaine,
Tu détournas un sabre de mon sein ?

– Ah ! fichtre ! interrompit le poète de la cavalerie, c’est moi qui aurais voulu être là pour détourner le sabre du sein de Proserpine ! Le porteur du sabre en aurait vu de grises

– Chut ! chut ! cria la foule.

Proserpine reprit :

Sous les drapeaux d’une mère chérie,
Tous deux, jadis, nous avons combattu,
Je m’en souviens, car je te dois la vie ;
Mais toi, soldat, dis-moi, t’en souviens-tu ?

– Si je m’en souviens, dit à son tour le Corse Angeli, si je m’en souviens ! Le voilà, celui qui m’a sauvé la vie à la Moskowa.

Et de la main il montrait le Tigre, qui fut salué par des applaudissements.

Proserpine continua :

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et Fonde,
On vit flotter, après l’avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t’en souviens-tu ?

Ah ! certes, on s’en souvenait, et le chœur tout entier répéta les deux derniers vers.

Tous les autres couplets de la célèbre chanson de Debraux furent bissés l’un après l’autre avec un enthousiasme toujours croissant ; mais quand vint le dernier :

Te souviens-tu... ; mais ici ma voix tremble,
Car je n’ai plus de noble souvenir ;
Viens-t’en, l’ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m’est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : Soldat, t’en souviens-tu ?

des larmes coulèrent des yeux les plus intrépides. Oui, je vis pleurer alors de ces vieux soldats éprouvés par cent batailles et qui ne regrettaient que de ne pouvoir plus se faire tuer pour la patrie. Proserpine fut saisie et portée en triomphe autour de la salle, et tous les assistants poussèrent un dernier cri :

– Vive Proserpine ! Vive l'Empereur ! Vive la France !

– Messieurs, dit le patron du café Lemblin, on va fermer.

Tout le monde sortit alors, et moi avec les autres. Je donnais le bras au Tigre et à mon neveu Charles. Mais à peine avions-nous fait vingt pas dans le Palais-Royal quand nous fûmes abordés par trois gardes du corps, dont l'un s'adressant au Tigre lui dit en le saluant poliment :

– Monsieur le colonel, on vient de me dire que vous m'avez cherché aujourd'hui. Je suis à vos ordres, monsieur.

– Un peu tard, monsieur de Vilpatour, répliqua le Tigre.

– J'étais de garde à Saint-Cloud, reprit l'autre.

– Enfin, il n'est jamais trop tard pour faire son devoir. Avez-vous des épées ?

– Nous en avons, mes amis et moi.

– C'est bien, marquis, allons sous le réverbère.

Un des témoins de M. de Vilpatour essaya de faire quelques objections.

– Monsieur le colonel, dit-il, minuit vient de sonner. Toutes les boutiques sont fermées. On ne voit pas plus clair ici que dans un four. Peut-être ferions-nous bien de remettre l'affaire à demain matin ?

Le Tigre répliqua :

– Monsieur, vous parlez comme un sage ; mais je suis l'offensé, moi, et je suis plus pressé d'en finir que messieurs des gardes du corps.

Le témoin indigné reprit :

– Colonel, si mon ami de Vilpatour ne vous met pas hors de combat, c'est à moi que vous aurez affaire.

– Bien volontiers, mon brave. Et, à propos, votre nom, s'il vous plaît ?

– Baron de Montsurmont, répondit le garde du corps.

– Enchanté de faire votre connaissance, mon garçon. Et votre camarade... (il désignait des yeux le second témoin.)... n'aurait pas envie, par hasard, de mettre aussi flamberge au vent ? Pendant que j'y suis, il n'en coûte pas plus pour trois que pour un ou deux.

Alors le second témoin s'avança et dit :

– Colonel, après mes deux amis, il me restera bien peu de chose à faire, s'il reste quelque chose ; mais enfin comptez sur moi ! Je suis le vicomte de Renaudière.

Le Tigre se mit à rire.

– Fils du comte Crottin, ancien conseiller d'État et sénateur de l'empire, n'est-ce pas ? présentement pair de France, qui, s'appelant Crottin du nom de son père, obtint de Napoléon la permission d'ajouter la Renaudière à Crottin. Belle besogne qu'il fit là, le grand Napoléon ! Rien que pour cela, il méritait d'aller à Sainte-Hélène ! Mais les blancs seront toujours les blancs, et les la Renaudière seront toujours Crottin.

– Colonel ! s'écria l'autre d'un air menaçant.

– Allez, allez, vicomte, et prenez votre numéro à la suite, comme dans les bureaux d'omnibus. Votre tour va venir.

Alors mon neveu Charles Fortin prit la parole.

– Mon colonel, vous avez tort, permettez-moi de vous le dire.

Le Tigre se retourna étonné, presque indigné.

– Comment, j'ai tort !

Et l'on eût dit qu'il allait joindre Charles à ses trois autres adversaires, mais Charles ne broncha pas.

– Vous avez tort, mon colonel, et vous allez voir comment. Nous sommes cousins, n'est-ce pas ? Vous avez une querelle à propos de ma cousine. Vous voulez tuer M. de Vilpatour. C'est ce que je ferais à votre place. Mais MM. de Montsurmont et Crottin de la Renaudière, que l'affaire ne regardait en rien, veulent s'en mêler...

– Qu'ils s'en mêlent, sabre et mitraille ! interrompit le Tigre. Qu'ils s'en mêlent, et je les enverrai tous les trois chez Pluton !

M. de Vilpatour se mit à rire.

– Eh ! eh ! dit-il, si nous allions y trouver la belle Proserpine ?

Et il fit claquer sa langue comme un connaisseur.

Malheureusement, le Tigre n'était pas en humeur de plaisanter. Au contraire !

– Toi ! dit-il entre ses dents, je vais te faire danser tout à l'heure.

Puis se retournant vers Charles :

– Enfin, qu'est-ce que vous proposez ?

– Mon colonel, rien que de juste. Vous avez trois adversaires, cédez-m'en un.

– Jamais !

– Celui qu'il vous plaira, dit Charles d'un ton suppliant, qui m'aurait bien amusé s'il s'était agi d'un autre que du fils de ma sœur.

Je le tirai par le bras et lui demandai tout bas :

– À quoi penses-tu, Charles ? Es-tu fou ?

– Je ne suis pas fou ; je suis désespéré.

– Pourquoi ?

– Sylvie est mariée !

– Est-ce que tu voulais qu'elle restât fille éternellement ?

Il poussa un profond soupir. Je ne sais ce qu'il aurait répondu. Le Tigre reprit après réflexion :

– C'est convenu. Prenez celui qu'il vous plaira. Pourvu que je garde M. de Vilpatour, tout le reste m'est égal.

Les gardes du corps écoutaient cette conversation en riant.

– Merci de la préférence, colonel, dit Vilpatour.

– Trois contre trois, ce sera le combat des Horaces contre les Curiaces.

À ce mot de : trois contre trois, je me sentis frémir.

Est-ce que ces gens-là s'imaginaient que j'allais me battre en duel à mon âge, moi, Denisot, qui n'avais de ma vie touché une épée ?... Est-ce que c'est le métier d'un ancien chef de bureau, respectable et respecté, chevalier

de la Légion d'honneur, sexagénaire ou à peu près, de se couper la gorge avec des bretteurs qui passent leur vie dans des salles d'armes ?

Je déclarai donc nettement que je n'en étais pas.

Là-dessus le Tigre se mit à rire.

– Oncle Denisot, dit-il, vous avez passé l'âge ; tranquillisez-vous. Votre neveu et moi nous suffirons parfaitement. Vous, restez ici seulement pour avertir ma femme si par hasard il arrivait quelque accident.

J'essayai quelques conseils pacifiques... Est-ce que vraiment il était offensé au point de risquer sa vie ?

– Si offensé, dit le Tigre, que vous pouvez d'avance tenir M. de Vilpatour pour un homme mort...

Et s'adressant aux gardes du corps :

– Allons, messieurs, en place pour la contredanse !... Ne vous impatientez pas, Montsurmont, votre tour va venir dans un instant, aussitôt que j'en aurai fini avec votre ami. Quant à vous, vicomte de la Renaudière, je vous offre à mon cousin Charles Fortin.

– Et moi, j'accepte le présent, ajouta Charles d'un air tranquille et modeste, mais sûr de son fait.

De leur côté, les gardes du corps, qui, sans avoir bu comme nous le punch de Proserpine, paraissaient aussi fort animés, commencèrent à déplier un grand linge de lustrine verte qu'ils tirèrent d'un fiacre arrêté à quelques pas de là et dans lequel ils avaient enveloppé six épées de combat.

– Six épées ! Vous êtes prévoyant, monsieur de Vilpatour, dit le Tigre en riant.

– Comme vous voyez, colonel, répliqua l'autre. J'ai prié mes amis Montsurmont et la Renaudière de me servir de témoins. Montsurmont, qui vient de Picardie et qui n'est à Paris que depuis trois jours, n'a pas plutôt entendu votre nom qu'il a voulu croiser le fer avec vous.

– Ah ! vraiment ! fit le Tigre en regardant le Picard avec intérêt. Et qu'est-ce qui me vaut, cher monsieur, l'honneur que vous voulez bien me faire ? Avons-nous eu, sans que je le sache, quelque querelle ensemble ?

– Aucune, monsieur le colonel, répondit Montsurmont d'un air sombre et irrité.

– Mais alors, reprit le Tigre, c’est mon nez qui vous déplaît... *Nasus displicuit tuus*, comme dit le poète latin.

M. de Vilpatour reprit :

– Ce n’est pas votre nez, colonel, c’est votre réputation. Mon honorable ami était, il y a quinze jours, dans la légion de Picardie, le bourreau des crânes de la garnison d’Amiens. Il avait en moins d’un an coupé le bras droit d’un ancien officier de Bonaparte, percé le flanc à un autre et couché roide mort le troisième lorsqu’il entendit pour la première fois parler de vous, et des beaux coups que vous faisiez ici... Vous devinez que son premier désir a été de vous surpasser. Par le moyen de M. le ministre de la guerre, son oncle, il s’est fait nommer sous-lieutenant aux gardes du corps et n’attendait plus qu’une occasion pour vous provoquer lorsqu’il a su que nous avions affaire ensemble. Alors il m’a si terriblement supplié de lui céder ma place...

– Que vous l’avez cédée, interrompit le Tigre.

– Je ne la céderais pas pour un empire, répliqua Vilpatour. Pensez donc, colonel, si j’ai le bonheur que j’espère de vous couper la gorge, ma réputation est faite auprès des dames. On dira partout : « Voilà le vainqueur du colonel Crabanac, le cuirassier de Warterloo ! Le colonel avait sabré dix fois les Anglais et les Prussiens ; M. de Vilpatour, lui, ne l’a sabré qu’une fois ; mais c’était définitif et sans remède. On l’a porté ce jour-là dans le tombeau de ses pères... » Et vous croyez que j’irais céder mon tour à qui que ce soit ! Ah ! colonel, vous me connaissez bien mal ! Quand on a l’honneur de vous tenir au bout de son épée, on ne vous quitterait pas, fût-ce pour un premier rendez-vous d’amour.

– Bien parlé, répliqua le Tigre. À vous donc d’abord, et ensuite à M. le baron de Montsurmont !

Vilpatour et Crabanac prirent au hasard deux épées, toutes étant de même longueur. Charles Fortin et la Renaudière suivirent leur exemple. M. de Montsurmont et moi, nous restâmes seuls sans emploi. Encore le garde du corps eut-il la politesse de me présenter une épée.

– Si le cœur vous en dit, monsieur Denisot ?

Mais le cœur ne m’en disait pas. À quoi bon se battre pour les querelles d’autrui ? C’est bien assez de celles qu’on ne peut pas éviter pour soi-

même. Je lui répondis donc en souriant :

– Mille grâces, monsieur. Je n'en use pas.

Comme s'il m'avait offert une prise de tabac.

– Pour lors, reprit Crabanac, en garde, messieurs les gardes du corps !

Et les épées se croisèrent.

OceanofPDF.com

V

M. de Vilpatour n'était pas le premier venu. Il avait eu déjà, comme je l'ai su depuis, plusieurs duels, et surtout il était renommé dans les salles d'armes pour son adresse et son agilité. C'était donc un adversaire redoutable.

Mais le colonel Crabanac, moins habile peut-être, car il avait moins étudié l'escrime, avait tant de vigueur, de sang-froid et d'habitude des armes, que jusqu'à ce jour il n'avait pas rencontré son égal.

Le garde du corps se précipita sur lui avec tant d'ardeur et l'attaqua si furieusement, le tâtant de tous les côtés, accumulant les feintes et favorisé d'ailleurs par l'obscurité (car c'est à peine si l'on s'entrevoyait dans l'ombre), que je craignais un instant pour Crabanac.

Quant à lui, planté sur le trottoir comme un chêne de cent ans dans un bois, solide, inébranlable, tranquille, ne quittant jamais l'épée de M. de Vilpatour qu'il semblait toucher de la sienne avec les doigts, à le voir, à l'entendre, on l'eût pris pour un maître d'armes qui donnait une leçon à son élève.

– Trop vite, disait-il, vous vous fatiguerez, mon garçon... Un peu de patience et de sang-froid... Si j'avais voulu étendre le bras tout à l'heure, je vous embrochais net d'un coup droit...

... Que dites-vous ? qu'il fallait le faire ? Eh ! mon ami, si cela m'amuse de vous fatiguer... Vous vous mettez en colère ? Vous avez tort. La colère est mauvaise conseillère comme la faim, c'est ce que me disait mon professeur de rhétorique, M. Luce de Lancival, un homme bien aimable et bien recommandable, je vous assure, *malesuada fames, malesuada ira*... En voulez-vous une preuve ? Attention ! je vais vous piquer au bras... Y êtes-vous ? Une, deux, trois... Voilà... Vous avez senti la piqure, je suppose ?

Il recula de deux pas en abaissant vers la terre la pointe de son épée. En effet, M. de Vilpatour était blessé ; mais soit qu'il ne l'eût pas senti, soit que la blessure lui parût trop légère il répliqua :

– Monsieur le colonel, en garde ! Nous ne sommes pas ici pour faire des pantalonnades.

Ce mot irrita Crabanac, qui jusque-là paraissait prendre ce duel en plaisanterie.

– Pantalonnades ! dit-il. Ah ! parbleu ! marquis, je vais te faire voir... Tiens, voici le coup dont j'ai mis en terre le capitaine Buchner, des Suisses, l'an dernier, au mois de novembre... Pantalonnades !... Tu vas me payer ce mot-là, fils d'émigré !

En même temps il prit l'offensive à son tour, et pendant une demi-minute je ne vis et n'entendis rien qu'un choc d'épées rapidement froissées ; puis le garde du corps tomba en arrière. Il avait reçu l'épée du Tigre dans la poitrine. M. de Montsurmont, son témoin, se précipita pour le relever, pendant que le Tigre essuyait tranquillement son épée avec son mouchoir de poche.

Pendant ce temps, mon neveu Charles et le vicomte Crottin de la Renaudière s'escrimaient comme deux braves.

Le vicomte était un grand garçon long et fluët, avec des épaules hautes, un long nez busqué, un air de gentilhomme (quoique l'auteur de ses jours fût né clerc d'huissier avant de passer sénateur et pair de France) ; en province il aurait passé pour un homme *distingué*. Son bras, d'une longueur démesurée et qui touchait presque au genou, allongeait encore son épée et lui servait à écarter celle de son adversaire de la ligne du corps. Rien qu'en l'étendant il pouvait embrocher Fortin et se tenir lui-même à une bonne distance. De plus, il avait, – c'est Fortin qui me l'a dit, – une grande connaissance des armes et un sang-froid remarquable.

Dès qu'ils se furent tâtés réciproquement, Charles s'en aperçut et sentit le danger. Heureusement, si l'autre avait le bras long, Charles avait le poignet robuste et prompt.

– Eh ! dit-il en essayant de détourner l'attention du vicomte, ce n'est pas une épée que vous avez là, monsieur de la Renaudière, c'est une hallebarde. S'il y avait une rivière entre nous, votre épée pourrait servir de pont.

L'autre répondit avec gravité :

– Monsieur, il est trop tard pour en mesurer la longueur.

Et comptant d'une voix lente :

– Une... deux... trois... quatre... Prenez garde au réverbère qui est derrière vous !

Il se fendit tout à coup dans l'espérance de clouer Charles comme un papillon contre un mur. Était-ce pour le troubler en l'avertissant de l'obstacle qui se trouvait derrière lui ? Était-ce pure chevalerie ? Je ne sais ; mais mon neveu, qui suivait tous ses mouvements, se rejeta un peu à droite en détournant l'épée de la Renaudière. La pointe poussée avec force heurta le réverbère, et l'arme se brisa près de la poignée.

Le vicomte était à la merci de son ennemi. Il recula d'un pas.

– Monsieur, dit Charles avec politesse, si vous voulez chercher une autre épée...

Mais au même instant le marquis de Vilpatour venait de tomber. La Renaudière répondit :

– Monsieur, je le voudrais ; mais je crois qu'il vaut mieux aller au secours de mon ami, qui peut-être est frappé à mort.

Charles répondit :

– Si quelque jour vous voulez prendre votre revanche, je serai toujours prêt.

Alors nous allâmes tous relever Vilpatour, qui paraissait en grand danger.

Je demandai :

– Où faut-il le transporter ?

– À l'hôtel de Vilpatour, rue de Varennes, répondit le blessé, d'une voix affaiblie. Vous avertirez ma tante, madame la duchesse de R * * *

Puis, se tournant avec peine vers le Tigre :

– Colonel, dit-il, le coup est bon. J'espère pourtant en guérir. Dans tous les cas, je vous prie de faire agréer mes excuses à madame Crabanac. Ce n'est pas elle que j'ai lorgnée hier au théâtre des Variétés.

– Ah ! ah ! répliqua le Tigre. C'est donc ma belle-mère, madame Eulalie. En ce cas, mon cher marquis, il n'y a pas d'offense. Ma belle-mère est veuve et libre de ses actions. Je lui ferai part de vos explications, et si vos intentions sont pures, comme je me plais à le croire, eh bien ! quand vous serez guéri, je serai heureux de vous présenter à elle. Qui diable m'aurait dit qu'elle pouvait devenir marquise à son âge ?

– Ah ! morbleu ! répliqua le blessé, laissons là votre belle-mère, colonel, si c'est de la vieille femme qui vous accompagnait que vous voulez parler... C'est vous que j'ai lorgné, Crabanac, c'est vous que je voulais rencontrer l'épée à la main, et que je retrouverai peut-être un jour.

– Quand il vous plaira, marquis.

Et comme Vilpatour, affaibli par la perte de son sang, répétait :

– Ramenez-moi rue de Varennes, la Renaudière.

Je m'offris avec Charles Fortin et le vicomte pour le transporter dans le premier fiacre qui se présenterait. À mon grand étonnement, M. de Montsurmont ne bougea pas.

– Vous ne le suivez pas ? demanda le Tigre.

– Monsieur, répondit le Picard, vous oubliez que mon tour est venu...

– C'est juste, dit le Tigre. Votre tour est venu, comme vous dites. Mais commençons par mettre votre ami dans le fiacre. Vous, mon cher Fortin, venez dîner chez moi demain soir. Je dirai tout à l'heure à votre cousine ce que vous venez de faire pour l'honneur de la famille.

– Et maintenant, reprit-il, Denisot, mon vieil ami, restez avec moi. M. Fortin et M. de la Renaudière n'ont pas besoin de nous pour reconduire M. de Vilpatour.

Comme j'hésitais, il ajouta tout bas :

– Quand j'aurai expédié celui-ci...

(Il montrait de la main Montsurmont.)

... J'aurai besoin de vous pour rentrer chez moi et justifier mon absence. Vous connaissez la vieille Eulalie. Elle a dû bâtir cinquante histoires sur mon compte en ne me voyant pas rentrer à l'heure accoutumée. Sylvie n'en aura cru que la moitié, mais c'est déjà trop. Je vais être forcé de livrer bataille. Quand deux femmes, dont l'une qu'il aime de tout son cœur, se mettent à poignarder un homme, le diable lui-même n'en viendrait pas à bout.

Je sentis la force de ce raisonnement, et je laissai partir le fiacre.

Aussitôt que la voiture eut tourné le coin de la rue, le Tigre dit à Montsurmont :

– Monsieur, je suis à vos ordres. En garde, s’il vous plaît.

Le Picard, sans répliquer un mot, croisa le fer.

Cette fois, Crabanac était sur ses gardes. Il sentait qu’il avait un adversaire digne de lui. Tous deux étaient dans la force de l’âge. Tous deux avaient une grande réputation de duellistes. Tous deux se haïssaient sans se connaître, par esprit de corps, aveuglement, ce qui est la plus sotte et quelquefois la plus dangereuse des haines.

Le combat dura cinq minutes en deux reprises. Le Tigre fut blessé le premier à l’épaule, et je commençais à craindre pour lui ; mais il prit bientôt sa revanche, et d’un coup terrible il frappa le Picard au cœur.

Montsurmont tomba. J’essayai vainement de le relever et de le ranimer. Il était mort. Le Tigre le regarda pendant une minute ou deux, et me dit avec un sang-froid terrible :

– Un de moins ! Allons, mon vieux Denisot, ce n’est pas le moment de nous lamenter. Il faut rentrer chez nous... je veux dire chez moi. Dieu sait ce que la vieille Vinaigriska aura dit de moi en mon absence.

Vinaigriska, c’était sa belle-mère.

– Qui va prendre soin de ce malheureux ?

– Ceux qui sont morts sont morts, répliqua le Tigre. C’est à Dieu et à la police d’en prendre soin... Justement voici deux sergents de ville qui s’avancent et s’effacent le long des maisons pour nous surprendre. Avez-vous envie d’être arrêté et accusé d’assassinat ?

Non, certes, je n’en avais pas envie. Nous tournâmes le coin de la rue de l’Arbre-Sec, où ses grandes bottes retentissaient dans le silence de la nuit ; nous traversâmes le pont Neuf, craignant toujours d’être poursuivis, et nous arrivâmes enfin chez lui, rue de Vaugirard.

– Attention ! dit le Tigre, la bataille va commencer. Denisot, soyez ferme. Si vous tenez la vieille Eulalie en échec, cela suffit. Je viendrai bien à bout de ma pauvre Sylvie, qui est plus douce qu’un petit agneau de six mois, quand sa mère ne lui a pas monté la tête... Et si vous faites vaillamment votre devoir, je vous réserve une récompense... Après-demain je vous ferai souper chez une dame qui sera heureuse de vous voir.

– Quelle dame ?

– Ne faites donc pas l’innocent, oncle Denisot !... Ne connaissez-vous pas Proserpine ? Eh bien, c’est elle, cher ami, qui va demain quitter le café Lemblin et planter la crémaillère chez elle à Saint-Mandé, après-demain.

Je demeurai comme étourdi de cette nouvelle ; mais avant que j’eusse le temps de demander une explication, il avait tiré le cordon, et la porte de la maison s’ouvrit.

OceanofPDF.com

VI

En même temps qu'elle s'ouvrait, parut sur le seuil la figure d'homme la plus sauvage qu'on pût trouver dans tout Paris.

Imaginez une tête grosse et plate, des cheveux crépus, un nez camard, un teint presque jaune, des yeux fendus à la manière des Chinois et toujours étincelants, – que leur propriétaire fût en colère ou qu'il voulût exprimer les sentiments les plus doux, – une grande bouche fendue jusqu'aux oreilles qui se relevaient elles-mêmes en forme de contrevents à demi ouverts, un menton relevé, un front bas, un air étonné, féroce et bon tout ensemble. Tel était le portier de la maison qui n'avait d'ailleurs qu'un seul locataire, n'étant habitée que par le colonel Crabanac, sa belle-mère, sa femme et le lieutenant Angeli qui faisait à peu près partie de la famille.

En voyant le Tigre, le portier écarta les lèvres et montra ses dents blanches, ce qui pour un Parisien ordinaire eût semblé une envie de mordre ; mais, pour celui-là, c'était un sourire et une manière de souhaiter la bienvenue au colonel.

Crabanac lui tendit la main que l'autre baisa d'un air de piété profonde.

– Eh bien, Mangou, tu ne dors pas encore ?

L'autre prit l'attitude d'un soldat au port d'armes et répondit :

– Grand malheur, mon colonel ! Grand malheur !

À ce nom tartare de Mangou, on devine que le brave homme n'avait pas vu le jour sur le bord de la Seine. Loin de là, grands dieux ! Il était né sur la mer Caspienne, dans cette grande plaine large de huit cents lieues et plus longue encore, où le fameux Gengis-Khan commença la conquête de l'Asie. En deux mots, c'était un pur Tartare.

En 1812, quand Napoléon eut la folle idée de marcher sur Moscou et sur Pétersbourg, et d'acculer le czar de toutes les Russies au pôle Nord, Alexandre proclama la guerre sainte dans tout l'empire et fit des levées d'hommes jusque chez les Baskirs. Pour encourager ces braves gens à se faire tuer, on leur promit de les conduire jusqu'au bout de l'Occident où le

soleil se couche, et de leur donner à discrétion du pain, du vin, de l'eau-de-vie, du suif, du lard et des femmes.

À cette nouvelle, tout ce qui restait de la Grande Horde prit les armes, et Mangou partit au premier rang, armé d'un arc, d'un cimeterre et de flèches qui lui servaient à chasser le tigre dans les steppes. On le conduisit à Sinolensk, où il rencontra pour la première fois l'armée française et vit l'effet de la mitraille. Avant qu'il eût tiré trois flèches, il tomba sous son cheval qu'un biscaïen venait de frapper à mort ; il reçut lui-même deux balles et fut fait prisonnier.

Jamais malheur ne fut plus heureux. Mangou, qui s'attendait à être exterminé, fut relevé, pansé, guéri en moins de huit jours. Crabanac, alors chef d'escadron, que la vue de ce Tartare qui grinçait des dents et voulait poignarder le chirurgien fit rire aux larmes, s'intéressa tout de suite à lui et le prit sous sa protection. Il demanda :

– Que sais-tu faire ?

– Rien, répondit Mangou qui croyait qu'on voulait le faire travailler et qui haïssait le travail comme tous les petits-fils et les petits-neveux de Gengis-Khan.

– Au moins tu panseras bien mon cheval, je suppose.

– Ça, dit Mangou en riant à la façon des tigres, ce n'est pas un travail, c'est un plaisir.

En effet, Mangou n'avait jamais aimé que son chevalet envié que le cheval de son voisin. Pour lui, le paradis était une grande plaine verte où l'on galopait matin et soir ; après quoi l'on s'arrêtait pour manger du suif et boire du lait de jument ou de l'eau-de-vie. La plaine était remplie de petits chevaux au poil long, à la crinière sauvage, de cerfs, de tigres et de gibier de toute espèce.

Le second jour, Crabanac demanda :

– Mangou, veux-tu t'engager dans mon escadron ?

L'autre fit signe, car il s'expliquait par gestes plutôt qu'autrement, qu'il voulait savoir ce qu'on lui donnerait en récompense.

– Un cheval, répondit le colonel.

– Un cheval à moi ! s’écria Mangou qui étouffait de joie. Un cheval pour moi seul ?

– Oui.

Alors il s’engagea et se battit aussi bravement pour Napoléon qu’il s’était battu pour le czar Alexandre. Au fond, Mangou n’avait pas de préjugés.

C’est ainsi qu’il termina au service de la France la campagne de 1812 qu’il avait commencée au service de la Russie, qu’il revint en Allemagne, qu’il prit part comme le colonel aux batailles de Dresde, de Leipsick, de Hanau, de Montmirail, de Waterloo, et qu’enfin, congédié comme Crabanac et ne voulant pas le quitter, il le suivit après son mariage dans la rue de Vaugirard et devint amoureux de la grosse Aménaïde.

Mais je parlerai bientôt d’Aménaïde et de la passion du farouche Mangou. Il faut revenir à l’étonnement du Tigre lorsque, en ouvrant la porte, il apprit qu’un malheur était arrivé dans la maison.

– Mangou, quel malheur veux-tu dire ? demanda-t-il. Ma femme est-elle malade ?

– Pas malade, répondit le Tartare.

– Allons, tant mieux, répondit le colonel. Si ma femme va bien, tout va bien.

Le Tartare secoua la tête.

– Pas malade, la colonelle, mais en colère comme un petit coq.

– Ah ! dit Crabanac en se tournant vers moi, voilà ce que je craignais !

– Est-elle couchée ?

– Non, reprit Mangou. Pas couchée. Debout, attend mon colonel au salon.

– Toute seule ?

– Avec le *vieux gendarme*.

Ce surnom impoli avait été donné par le Tigre à sa belle-mère, et Mangou, naturellement, qui épousait toutes les opinions et toutes les querelles de son colonel, n’avait eu garde d’appeler d’un autre nom madame Eulalie.

– Angeli est-il rentré ?

– Rentré, dit Mangou. A monté le premier étage sans bruit, a rencontré le vieux gendarme sur l’escalier, a dit trois mots, est monté au troisième dans sa chambre. Dors à présent. Lumière éteinte.

Et, du fond de la cour, il montra de la main la fenêtre d’Angeli.

– Tant pis, soupira le Tigre. S’il avait été là, il nous aurait donné un coup de main, oncle Denisot. Quand il s’agit d’amadouer par des flatteries le vieux gendarme, c’est sa partie. Il y a la main.

Puis s’adressant au Tartare :

– Va te coucher, Mangou. À propos, comment vont tes amours avec Aménaïde ?

– Oh ! très bien, mon colonel, Aménaïde très bonne. M’a donné deux soufflets aujourd’hui, parce que Mangou voulait l’embrasser pendant qu’elle tenait la queue de la poêle. La friture est dans les cendres. Ensuite m’a donné un petit pot de graisse. Moi consolé. Recommencerais demain.

– Il est heureux, ce Mangou, me dit le Tigre en montant l’escalier. La cuisinière lui donne de la graisse et des soufflets, marque qu’elle le prendra un jour pour mari. Et il n’aura pas de belle-mère, lui !

Sur ce mot, il ouvrit la porte de son appartement où j’entrai avec lui ; mais le bruit de la clef qui grinçait dans la serrure éveilla l’attention des dames, et madame Eulalie parut, vêtue d’un peignoir de cachemire, sur le seuil du salon. Elle tenait à la main une bougie allumée et s’écria d’une voix émue :

– Ah ! mon cher colonel, quel bonheur de vous revoir. Si vous saviez dans quelle inquiétude nous étions, Sylvie et moi !...

– Je vous suis bien obligé, belle-maman.

Et se tournant vers moi, il ajouta à voix basse :

– Vipère, va ! La voilà qui commence à mordre.

Mais, reprit-il, nous étions tous deux en très bonne santé, mon oncle Denisot et moi... À propos, belle-maman, j’ai eu le plaisir de passer la soirée avec mon oncle, et comme il n’avait pas eu depuis longtemps celui de vous voir, il a consenti à venir ce soir avec moi.

– En effet, répliqua madame Eulalie en pinçant les lèvres, il y a longtemps, bien longtemps...

Alors, comme si j'avais reçu le plus beau et le plus affectueux compliment du monde, je m'avançai d'un air aimable, je donnai à la vieille dame un baiser sur le front, mais un baiser plus léger quoique moins caressant que le souffle du zéphyr, et j'embrassai franchement sur les deux joues Sylvie qui vint à ma rencontre sans regarder son mari.

J'ai déjà dit ce que je pensais de ma nièce. C'était la plus jolie petite femme, la meilleure, la mieux faite, la plus douce, la plus affectueuse et la plus tendre que j'eusse connue, et vraiment un chef-d'œuvre de la nature. Mais enfin le plus beau ciel a ses nuages, et cette nuit-là (car il était déjà une heure du matin) le nuage était noir et presque menaçant.

Elle avait ses raisons, c'est vrai. Elle connaissait ou soupçonnait les infidélités de son mari. Lui-même, quoiqu'il l'aimât tendrement (car il était de cette heureuse espèce d'hommes dont le cœur s'ouvre en même temps à tous les amours légitimes ou illégitimes), il prenait peu de soin de cacher ses aventures et continuait sans scrupule dans le mariage la vie du soldat en campagne. Il blessait sans le vouloir et presque sans le savoir ce tendre petit cœur. Comme il ne lui refusait rien, comme il lui donnait beaucoup d'argent, de belles robes, un beau coupé, et la conduisait deux fois par semaine au spectacle ; comme il était prêt en tout temps à se faire tuer pour elle et surtout à tuer le premier qui aurait eu le malheur de la lorgner en public ainsi, qu'il était arrivé au malheureux Vilpatour ; comme enfin il l'accablait des noms les plus doux et des caresses les plus tendres et les plus sincères (car en sa présence il n'aimait qu'elle et ne songeait qu'à elle), il croyait vraiment avoir rempli tous les devoirs que la nature et la société imposent à un mari exemplaire.

Malheureusement Sylvie était plus exigeante. Elle ne voulait point seulement être aimée ; elle voulait l'être seule. C'est ce que le pauvre colonel ne pouvait pas accorder. De là les nuages dont j'ai parlé.

Ne croyez pas pourtant qu'il y eût querelle entre eux. Non, mais des silences, des soupirs, des yeux levés au ciel, des distractions volontaires ou involontaires.

– Qu'as-tu, ma bonne amie, ma petite chérie, mon ange adoré ? demandait le pauvre Crabanac tout bourrelé de remords et craignant de s'entendre reprocher son crime.

– Moi, je n'ai rien, répondit la jeune dame.

Mais, comme dit la chanson, rien, c'est parfois quelque chose, et dans ces occasions c'était tout pour Sylvie. Alors le Tigre se mettait à genoux, attestait par mille serments son innocence.

– Je ne t'accuse pas, répliquait-elle.

Puis elle poussait de nouveaux soupirs.

Alors il protestait de l'amour le plus tendre, le plus vif, le plus passionné, le plus éternel ; il baisait les pieds et les mains, il adorait, il se relevait, il s'emportait ; voyant qu'on ne le croyait pas, il s'agenouillait de nouveau, il faisait mille autres serments ; enfin elle abaissait sur lui des yeux (les plus beaux de Paris) pleins de douceur et de langueur ; il allait remporter la victoire lorsque madame Eulalie, souvent témoin de ces scènes de ménage et heureuse d'attiser le feu quand il était à demi allumé ou de l'allumer quand il ne l'était pas encore, terminait habituellement la bataille par ces mots pleins d'une perfide générosité :

– Allons, ma Sylvie, il faut lui pardonner. Relevez-vous, colonel, elle consent à oublier tout.

Ce qui faisait enrager le malheureux Tigre et lui faisait invoquer en une minute tous les saints du paradis et donner tout haut sa belle-mère au diable.

– Tu vois, ma pauvre Sylvie, disait alors cette belle-mère angélique, tu vois comme il me traite ; mais il faut bien souffrir quelque chose pour son enfant.

Et se tournant vers Crabanac consterné de sa propre fureur et d'avoir donné prise à son ennemie :

– Ah ! mon pauvre colonel, si vous saviez ce que c'est que le dévouement d'une mère pour sa fille ! Si vous saviez quels affronts, quelles injures je suis toujours prête à subir pour veiller sur le bonheur de ma pauvre Sylvie ! Ménagez-la, Crabanac ; elle est si tendre, si délicate, si frêle ! La moindre émotion pourrait lui donner le coup de la mort.

Et fuyant après avoir lancé ce trait du Parthe, elle se réfugiait dans sa chambre voisine de celle des deux époux, et prêtait l'oreille à travers le mur pour savoir si la réconciliation était sincère et complète.

On peut juger maintenant si l'inquiétude du pauvre colonel rentrant chez lui était assez justifiée et s'il avait besoin de mon secours pour engager ou accepter la bataille.

Aussitôt que j'eus salué les deux dames et embrassé Sylvie, je la poussai un peu malgré elle dans les bras de son mari. Elle se laissa faire pourtant et reçut ses caresses, mais d'un air si indifférent que je crus nécessaire de commencer moi-même la conversation.

– Savez-vous d'où nous venons, Crabanac et moi ? dis-je avec une gaieté apparente.

Madame Eulalie prit la parole et dit :

– Ma foi, Denisot, nous serions bien aises de l'apprendre. Ce n'est pas du sermon, je suppose.

– Non, ma chère sœur.

– Mais du bal, peut-être ?

– Pas davantage. Nous venons de tuer un garde du corps en duel et d'en estropier un autre.

Cette nouvelle fit sortir Sylvie de son indifférence affectée. Elle regarda son mari d'un air de reproche et dit :

– Encore, mon ami ! Vous m'aviez tant promis de ne plus vous battre !

Je sentis que la partie était à moitié gagnée. Mais madame Eulalie, qui s'en aperçut aussi, reprit à son tour :

– Toujours des duels, des massacres ! Et pour qui, s'il vous plaît ?

– À coup sûr, interrompit le Tigre irrité, ce n'était pas pour vous, belle-maman.

Madame Eulalie se leva brusquement, remplie d'indignation, et répliqua :

– Mon gendre, s'il vous plaît de m'insulter, que ce ne soit pas du moins devant ma fille... Ah ! ma pauvre enfant, si j'avais su ! Si j'avais pu deviner !...

Le Tigre leva les épaules, et je continuai :

– C'est pour toi, ma petite Sylvie, pour toi seule, que ton mari a tiré l'épée ce soir.

Et alors, je rappelai ce qui s'était passé au théâtre des Variétés l'avant-veille ; je racontai la querelle des gardes du corps et l'accident tragique qui avait terminé le duel.

Alors Sylvie se jeta dans les bras de son mari en s'écriant :

– Comment ! c'était pour moi ! Pauvre ami ! C'est pour moi que tu as risqué deux fois ta vie, et j'osais te soupçonner ! Oh ! pardonne-moi !

Et elle le couvrait de larmes et de baisers.

Le pauvre Tigre était si touché de la tendresse de sa bonne petite femme qu'il l'enleva dans ses bras, puis se mit à genoux devant elle, riant et criant :

– J'en ai tué ou blessé deux à cause de toi. Je voudrais qu'ils fussent un mille, et je les sabrerais tous l'un après l'autre ou dix par dix, si tu voulais me promettre de m'aimer toujours comme ce soir.

– Je te le jure ! s'écria Sylvie.

– Paraissez, Navarrais, Maures et Castellans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants,

dit alors Crabanac avec un geste digne de Talma.

Cette fois, la bataille était gagnée sans appel. Madame Eulalie, n'ayant aucun espoir de recommencer la querelle, se retira modestement dans sa chambre. Moi-même, ne voyant plus rien à faire, je pris congé.

Le Tigre m'accompagna jusqu'à la porte de l'antichambre et me remercia cordialement. Il me le devait bien, car j'avais escamoté fort heureusement le récit du punch de Proserpine, qui certes n'aurait pas fait le bonheur de Sylvie. En me quittant, il renouvela son invitation à dîner pour le lendemain.

Et plus bas, voyant que sa femme ne l'avait pas suivi dans l'antichambre :

– Proserpine compte sur vous pour planter la crémaillère mercredi prochain. Attention, mon vieux Denisot, elle compte que vous chanterez au dessert. Préparez votre *ut* de poitrine.

Je ne répondis rien. Ce n'était pas l'heure de faire de la morale. Je pensai seulement qu'il fallait être bien fou, possédant en pleine et légitime propriété la plus jolie petite femme de Paris, la plus tendre et la meilleure, pour la quitter en faveur de Proserpine... Oui, sans doute ; mais que n'aurais-je pas quitté moi-même pour cette enchanteresse ? Adorer

Proserpine à mon âge ! Est-il Dieu permis ! comme disait ma vieille Véturie.

Comme je méditais sur ce texte, je demandai à Mangou de m'ouvrir la porte extérieure de la maison, et je m'excusai de le réveiller si tard.

– Oh ! dit le Tartare, j'attendais le lieutenant, qui est sorti il y a un quart d'heure sans faire de bruit, et qui ne rentrera qu'à trois heures. Pas bête, le lieutenant. Fait ses coups en cachette, ajouta Mangou d'un air rusé. À connaissance en ville, blanchisseuse dans la rue du Vieux-Colombier.

Mangou se trompait. Angeli courait, en effet, les aventures, mais non les aventures galantes, ainsi qu'on le verra plus tard.

Quant à moi, sans m'en occuper davantage, je rentrai chez moi, où Véturie, ma vieille servante, m'attendait sous les armes, c'est-à-dire une bougie à la main, et me demanda gracieusement chez quelle gourgandine j'avais passé les trois quarts de la nuit.

Pour toute réponse, je lui fermai ma porte au nez, et j'abaissai soigneusement mon bonnet sur mes oreilles.

OceanofPDF.com

VII

Depuis longtemps déjà l'Aurore aux doigts de rose avait entrouvert les portes de l'Orient ; – en d'autres termes, il était environ neuf heures du matin, lorsque mon neveu Charles Fortin vint sonner à ma porte et me tira d'un doux sommeil.

Ce n'est pas la sonnette qui m'éveilla, ni Charles, mais la voix perçante de Véturie qui criait à voix basse (vous connaissez cette manière mystérieuse de crier au moyen de laquelle on fait entendre à un malheureux tout ce qu'on paraît vouloir lui cacher. Le malheureux, en cette occasion, c'était moi, dont elle feignait de vouloir respecter le sommeil) :

– Comment, c'est vous, monsieur Charles ! Pas possible ! On vous croyait mort depuis quatre ans ! Votre pauvre défunte mère en a eu bien du chagrin. C'est de ça qu'on l'a enterrée, la pauvre chère sainte femme.

(Pour Véturie, toutes les vieilles femmes de ma famille étaient de chères saintes, à condition qu'elles eussent rendu l'âme à Dieu ; car, de leur vivant, elle les traitait de vieilles diablesses.)

Puis, tout à coup, la voix de Véturie résonna dans le corridor comme un appel du clairon.

– Qu'est-ce que vous dites, monsieur Charles ?... Que vous avez peur de l'éveiller ? Ah ! Dieu merci, à neuf heures du matin, il doit avoir fini de se cailler les côtes. Est-ce qu'un homme de cet âge-là, monsieur Charles, un homme qui a servi dans ses bureaux. Sa Majesté l'empereur et roi, un homme décoré, un homme très bien, devrait passer son temps à faire du lard dans son lit ?... Vous me direz qu'il est âgé. Raison de plus. Je suis bien âgée, moi aussi ; eh bien, est-ce que je fais du lard, moi ? Est-ce que je me caille les côtes, moi ?

En effet, elle était aigre comme une bouteille de verjus et maigre comme un clou.

Charles fit sans mine doute de sortir ; mais Véturie le retint :

– Restez, dit-elle, je vais frapper à la porte.

Et, en effet, elle frappa du poing avec tant de force que je tressauta dans mon lit, et ne pouvant plus feindre le sommeil, je criai à mon tour d'une voix terrible :

– Encore vous, Véturie ! Que le diable vous emporte ! Qu'est-ce que vous voulez ?

Puis, comme à part moi, mais encore plus haut :

– Ah ! l'insupportable femelle !

Si vous me blâmez d'avoir parlé avec trop peu de respect d'une personne appartenant à un sexe qui fit toujours notre joie, comme dit le bon la Fontaine, je vous répondrai qu'après trente ans de patience, on se lasse d'être la pelote où une vieille femme s'amuse à piquer ses épingles.

Au reste, Véturie répliqua en s'adressant, comme moi, à la cantonade :

– Si vous saviez, monsieur Charles, comme il est décati, le pauvre vieux ! Faut pas faire attention s'il est de mauvaise humeur ! Les gourgandines elles-mêmes n'en veulent plus.

Pour arrêter les confidences de Véturie, j'ouvris la porte et m'écriai :

– C'est toi, Charles ! entre donc ! Je t'attendais pour déjeuner ce matin.

Un beau garçon, mon neveu Charles.

Assez grand, bien proportionné, fines moustaches noires, le teint bruni par le soleil de l'équateur, un air doux, poli, tranquille et hardi, suffisamment joyeux, des yeux vifs, la mine enfin d'un jeune homme qui possède cinquante mille livres de rente, beaucoup d'esprit et un excellent caractère.

Vous vous doutez bien que je tombai dans ses bras avec autant de plaisir qu'il tomba dans les miens.

Après quelques questions et réponses sur la famille et quelques ordres donnés à Véturie pour préparer un déjeuner digne de mon neveu, il me dit :

– Mon oncle, avez-vous lu le journal de ce matin ?

Cette question m'étonna.

– Je ne l'ai pas lu, mais je vais le lire. Est-ce qu'on a fait quelque révolution pendant la nuit ? Est-ce que Louis XVIII est mort ? Est-ce qu'on a proclamé Napoléon II ? Car dans cet heureux pays on sait bien qu'on doit

payer l'impôt, mais on n'est jamais sûr de le payer deux matins de suite à la même dynastie.

Il répondit :

– Mon oncle, le roi régnant aujourd'hui comme hier, c'est Louis XVIII.

– Est-ce que la rente a baissé ? (Je m'en inquiétais, ayant six mille francs de rente placés sur le cinq pour cent.)

Charles secoua la tête.

– Pis que tout ça, mon oncle. Lisez plutôt.

Et il me tendit un journal du matin qu'il venait de tirer de sa poche.

« Au moment de mettre sous presse, nous venons de recevoir une terrible nouvelle qui remplira d'horreur et de consternation tous les fidèles sujets du roi... Trois gardes du corps, trois gentilshommes, MM. le marquis Armand de Vilpatour, baron de Montsurmont, vicomte de la Renaudière, appartenant aux plus nobles familles du royaume et les plus signalées par leur dévouement à l'auguste maison de Bourbon, ont été attaqués vers minuit dans le Palais-Royal par une nombreuse bande de coupe-jarrets qui beuglaient de toutes leurs forces des airs bonapartistes.

Les bandits, profitant de la supériorité du nombre et des ombres de la nuit, se sont jetés, armés d'épées et de poignards, sur les gardes du corps, qui se défendaient avec une intrépidité sans égale. Malheureusement l'un d'eux, M. le baron de Montsurmont, l'un des plus vaillants champions de la bonne cause, frappé par derrière d'un coup de poignard, avant de savoir même qu'il était menacé, a été tué, non sans avoir étendu à ses pieds deux de ses lâches ennemis.

M. le marquis Armand de Vilpatour, attaqué par derrière comme son malheureux ami, mais moins grièvement blessé, et vigoureusement secouru par M. le vicomte de la Renaudière, a mis en fuite cette infâme canaille en la chargeant l'épée à la main, comme il convient à un gentilhomme. M. de la Renaudière seul est sorti sans blessure de cet infâme guet-apens, mais après avoir brisé son épée dans le dos des fuyards, l'un desquels est tombé roide mort au pied d'un réverbère. Ses complices ont emporté le cadavre et l'ont, à ce qu'on croit, jeté dans la Seine.

La police fait des recherches et les retrouvera tôt ou tard.

Certes, messieurs les gardes du corps sont de force à se défendre, et dans cette occasion, comme dans mille autres, ils ont montré ce que savent faire d'intrépides et loyaux gentilshommes poursuivis par une troupe de vils assassins. »

J'allais rendre le journal à Charles Fortin, mais il le repoussa de la main en disant :

– Lisez encore.

À la colonne suivante on voyait :

« Au dernier moment, on nous assure que trois des principaux assassins du Palais-Royal ont été reconnus... »

Charles se mit à rire et dit :

– Vous voyez, mon oncle. Trois des principaux assassins, c'est-à-dire Crabanac, vous et moi.

Je continuai :

« L'un des trois est un individu depuis longtemps fameux par la violence de ses opinions bonapartistes et par deux ou trois coups d'épée trop heureux qui ressemblaient à des coups de poignard. C'est le colonel Crabanac, surnommé le Tigre, que la clémence du roi épargne depuis trop longtemps. Cette fois, tous les honnêtes gens espèrent que prompte et bonne justice sera faite.

On le doit à deux nobles familles désolées du malheur épouvantable qui les frappe. On le doit à la noblesse de France dont tous les membres pourraient être frappés dans l'ombre par de vils coquins, à la famille royale dont les plus braves défenseurs disparaîtraient l'un après l'autre, laissant le trône à découvert et l'auguste maison des Bourbons à la merci des assassins. »

Ici, j'interrompis ma lecture.

– Je vois bien Crabanac, mon cher ami ; mais toi et moi, non.

Charles se mit à rire et répliqua :

– Mon oncle, passez deux colonnes de l'article où il n'est question que des devoirs de la police et de la magistrature... Vous y êtes. C'est bien. Lisez encore.

En effet, je lus avec frémissement ce qui suit :

« ... Le second assassin est un ancien chef de bureau bonapartiste qui a servi trente ans l'usurpateur, et que les rapports de police signalent depuis longtemps comme l'un des agents les plus dissimulés... »

Je m'écriai :

– Oh ! oui, dissimulés, car je défie bien qui que ce soit de prouver jamais...

– Continuez, mon oncle.

« ... les plus dissimulés, mais les plus actifs de ce parti odieux à qui la France attribue si justement tous ses malheurs. Cet homme, qui doit à la générosité de nos rois une pension de deux mille francs, mais à qui, dans des temps plus heureux, l'illustre Mathieu Molé, premier président du parlement de Paris, aurait fait mettre la corde au cou, – ce vil intrigant qui servait, dit-on, dans la police de Bonaparte, ce misérable, dont on retrouverait la main dans tous les complots des dernières années, ce vil suppôt de la police de Fouché, qui compte ses jours par ses trahisons, s'appelle, dit-on, Denisot ou *Denis-Sot*, et, trop lâche pour frapper lui-même, se borne à désigner les victimes au poignard des assassins. »

À ces mots, je m'écriai :

– Canaille !

Un peu après, car je passe quelques autres injures abominables dont le journal me couvrait, il était dit, comme pour le Tigre, que la police était sur mes traces, qu'on était venu à une heure du matin dans ma maison, mais qu'on ne m'avait pas rencontré, que j'avais sans doute pris la fuite, et que l'ordre était donné à toutes les frontières et dans tous les ports de mer de mettre la main sur moi.

À cette nouvelle, je sentis mes jambes plier. Certes, mon innocence était flagrante ; mais je connaissais depuis longtemps la maxime de la police des Bourbons, à peine inférieure en cela à celle du grand Napoléon :

« Empoignez ! empoignez toujours ! On verra plus tard ! S'il faut relâcher, on relâchera. Rien ne presse. »

Charles me regardait en riant.

– Eh bien, mon oncle, que pensez-vous de ça ?

– Je pense, mon garçon, que tu as bien fait de m’avertir. Je ne froidirai pas ici.

En même temps, j’ouvris précipitamment mon secrétaire, j’y pris une cinquantaine de louis d’or que je gardais toujours en réserve pour les cas pressés, je me hâtai de les envelopper dans du papier, je les fourrai dans ma poche et j’appelai Véturie.

– Pourquoi faire ? demanda Charles.

– Pour aller chercher une voiture de poste, attelée de quatre chevaux fringants, et gagner la Belgique avant vingt-quatre heures. Crois-tu que j’aie envie de passer six mois à la Conciergerie jusqu’à ce qu’il plaise à un juge d’instruction de m’interroger et de reconnaître mon innocence !

– Mon oncle, reprit Charles, qui gardait tout son sang-froid, ne partez pas encore, car d’abord, comme vous voyez, la police est à vos trousses. Le télégraphe a dû avertir tous les gendarmes de la frontière, et si vous fuyez, vous serez pris. Bien plus, votre fuite dénoncera votre complicité... Soyez tranquille. J’ai tout prévu, tout préparé, et quand vous m’aurez écouté, s’il vous plaît de gagner la frontière, nous partirons ensemble.

Son calme me rendit le mien. Il paraissait si sûr de son affaire que je consentis à l’écouter. D’ailleurs, Véturie était sortie pour faire les provisions du déjeuner, et comme elle aimait tendrement Charles, son absence devait durer longtemps, car elle n’aurait pas voulu le recevoir à la façon de ces parents pauvres qu’on croit trop heureux de partager avec vous une paire de côtelettes ou une paire de saucisses, – ce qui, du reste, aurait été peu convenable, puisqu’il avait un million dans ses poches.

Je me rassis donc, non pourtant sans quelque inquiétude.

– Mon oncle, continua Charles, vous ne savez pas encore la fin de l’histoire. Lisez, je vous prie, l’entrefilet suivant :

« Le troisième de ces misérables assassins...

– C’est de moi qu’il s’agit.

... paraît être un agent venu de l’étranger pour attiser en France le feu de la guerre civile. Est-ce un des Corses qui ont suivi l’usurpateur à Sainte-Hélène et que leur attachement à la famille des Bonaparte dispose d’avance à tous les crimes ?... On croit qu’il a trempé dans l’assassinat du brave baron de Montsurmont, et qu’il arrive de Londres. »

Là-dessus, nouvelles injures, nouvelles menaces, suivies d'un appel nouveau et plus terrible encore à la police et aux magistrats.

Je dis avec étonnement :

– C'est cela qui te rassure, mon garçon ?

– Cela et autre chose, mon oncle. Ayez, je vous prie, la patience de m'écouter.

Cette nuit, comme vous le savez, je vous ai quitté, vous et le colonel Cabranac, pour accompagner, avec M. de la Renaudière, M. de Vilpatour qui venait de recevoir un terrible coup d'épée, car c'est une justice à rendre au Tigre qu'il n'y va pas de main morte, et que chaque coup de sa main fait un trou mortel ou à peu près dans la peau de son prochain.

Par bonheur, Vilpatour en sera quitte, à ce que dit le chirurgien, pour la chambre et le lit pendant six semaines. Je serais fâché, du reste, qu'il n'y eût pas de remède, car Vilpatour est un charmant garçon que j'ai connu autrefois au collège et qui n'avait d'autre tort que de lorgner ma cousine pour chercher querelle au colonel. C'est ce que je lui ai fait comprendre après l'avoir couché dans son lit.

J'interrompis Charles :

– Mais toi, comment t'es-tu trouvé mêlé dans cette affaire ? car tu n'y avais pas le moindre intérêt...

– Vous croyez, mon oncle ? Vous avez tort. Personne n'avait plus envie que moi de massacrer Vilpatour avant qu'il m'eût donné cette explication... Avant-hier, aux Variétés, où j'étais venu par hasard, – arrivé trois heures auparavant de Londres et de l'île Maurice, – et ne croyant pas me trouver si tôt en pays de connaissance, je vis ce garde du corps qui lorgnait Sylvie que je ne savais pas mariée... (Ah ! l'ingrate, la perfide ! Elle m'avait tant juré d'attendre mon retour !...) Je reconnus ma tante, Eulalie, que son turban, orné d'une aigrette, comme en l'année 1800, signalait à tous les regards ; je vis le colonel Crabanac que je croyais être ou mon oncle par alliance ou peut-être un ami de la maison, et je venais de bousculer Vilpatour dans le corridor et de lui chercher querelle, trop heureux de faire voir à Sylvie qu'en tout temps j'étais prêt à donner ma vie pour elle, lorsque Crabanac vint à son tour, défia Vilpatour et m'apprit la triste vérité... Ah ! mon oncle ! quand je pense que c'est vous qui avez fait cet affreux mariage... !

Je me justifiai de mon mieux... On l'avait cru mort... Fallait-il que Sylvie demeurât vieille fille ?... N'était-ce pas mon devoir d'oncle, etc. ?

Ensuite j'entamai le chapitre des consolations. N'y avait-il qu'une seule jolie fille dans l'univers ?

– Ah ! mon oncle, aucune ne peut lui être comparée !

– Bah ! c'est ce qu'on dit toujours. Je t'en chercherai une autre.

– Gardez-vous-en bien. Je ne vous le pardonnerais pas.

– Cet amour se changera en amitié avec le temps.

– En amitié ?... Plutôt mourir !

– Enfin qu'espères-tu ?

– Rien.

– Sylvie est une honnête femme qui aime son mari.

– Je le sais bien. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il en est indigne, lui !

– Comment le sais-tu ?

– Eh ! mon oncle, n'avez-vous pas vu Proserpine ?

Faut-il tout dire ? Quand je songeais que Crabanac était à la fois le mari de Sylvie et l'amant de Proserpine, si ce n'avait été la crainte de troubler le ménage de ma chère et charmante petite nièce, j'aurais vu avec plaisir qu'un honnête homme se chargeât de faire sentir au Tigre les tourments de la jalousie dont j'étais dévoré moi-même... Ah ! tu m'as pris Proserpine ! eh bien ! un autre te prendra Sylvie !...

Pour changer de conversation et aussi parce que je craignais toujours que la police et la magistrature, excitées par l'appel du journal royaliste, ne se missent à ma poursuite, je demandai à Charles ce qui faisait sa sûreté et la mienne.

– Eh bien, voici : J'ai deviné sans peine que le colonel Crabanac, qui a cherché ou rencontré trente querelles dans sa vie, et qui d'ailleurs a donné vingt-cinq coups d'épée heureux ou malheureux, devait avoir beaucoup d'ennemis et des plus dangereux, entre autres, le ministre de la guerre dont il vient de tuer le neveu, M. de Montsurmont.

On n'est pas sévère aujourd'hui sur les duels ; et comme toutes les semaines il y a trois ou quatre hommes tués en France, tantôt d'un parti, tantôt de l'autre, on ne peut guère poursuivre ses adversaires sans être forcé de poursuivre ses amis. Dans l'incertitude, on ne poursuit ni les uns ni les autres. Mais le colonel Crabanac n'est pas le premier venu. Outre qu'il a eu plusieurs duels sanglants, il brave toutes les autorités civiles et militaires, il parle tout haut de Napoléon II, il insulte les Bourbons et leurs ministres en plein café ; en un mot, il passe pour un homme dangereux qu'il faut surveiller.

J'ai donc prévu que le duel d'hier ferait grand bruit dans Paris, et que quelqu'un, pour se venger du Tigre, l'accuserait de deux ou trois crimes dans lesquels vous et moi, ses témoins, nous pourrions être enveloppés. Par précaution, quand Vilpatour a été pansé, j'ai prié M. de la Renaudière de rédiger un compte rendu aussi impartial que possible du combat qui venait d'avoir lieu. Il l'a écrit de sa main et signé aussi bien que Vilpatour. Donc, de ce côté-là, nous sommes en sûreté vous et moi, car il se trouve, par un bonheur assez rare dans les querelles du Tigre, qu'il n'est pas l'offenseur, mais l'offensé.

– Oui, mais lui ?

– Le Tigre aussi, répondit Charles, est justifié de tout, excepté de la mort de Montsurmont, parce que Montsurmont n'était pas le premier venu. C'était le neveu du ministre, et l'oncle poursuivra sans doute sa vengeance.

– Dans tous les cas, il n'y a ni complot ni assassinat, je suppose ?

– Pour nous deux, mon oncle, rien de pareil. Quant au Tigre, il est à peu près en sûreté s'il ne conspire pas. Je l'espère du moins.

– Alors, déjeunons en paix.

OceanofPDF.com

VIII

Il était temps. Véturie venait d'entrer, chargée de toutes les viandes chaudes et froides qu'on peut préparer pour deux hommes seuls, et de toutes les primeurs que comporte la fin de mai.

Quant au vin, je n'en ai jamais remis le soin à personne, et j'ose dire que, pour un Parisien, j'ai toujours été bien servi.

Tout le monde sait que les Parisiens, grâce à l'octroi et à l'horrible industrie des empoisonneurs qui se disent marchands de vin, sont les gens les plus mal désaltérés de l'univers. Suivant le mot d'un connaisseur, il entre de tout dans leurs barriques, oui, de tout ! et même du jus de raisin.

Eh bien, moi, Denisot aîné, Parisien de naissance et vocation, qu'on accuse de n'avoir jamais vu dans la campagne d'autres vignobles que ceux d'Argenteuil, j'ai trouvé le moyen de meubler ma cave de dix ou douze mille bouteilles de vin excellent, et j'offre ma recette à qui voudra en profiter.

Voici.

Avez-vous remarqué que depuis 1789 jusqu'à 1822, c'est-à-dire pendant un espace de trente-trois années, la France a changé huit fois de gouvernement. Je vais les énumérer dans l'ordre chronologique :

Louis XVI, 1792.

Robespierre, 1794

Barras, 1799.

Napoléon (qui de premier consul devint empereur), 1804.

Le même Napoléon, 1814.

Louis XVIII, 1815.

Napoléon deux fois nommé, deux fois couronné, 1815.

Louis XVIII, couronné pour la seconde fois et présentement régnant, 1822.

Or, pour parler comme dans la rue Saint-Honoré, toutes les fois qu'un roi ou un épicier ferme boutique et fait faillite ou dépose la couronne, ce qui, malgré la différence des métiers, est à peu près la même chose, l'usage est de vendre les meubles, soit pour faire de l'argent et fuir à l'étranger, soit pour donner un à-compte à ses créanciers (généralement, c'est plutôt pour fuir).

De là vient qu'on a vendu à l'encan sous mes yeux les meubles et le vin de huit gouvernements que je respecte tous, puisque je les ai tous servis (le dernier excepté, qui ne voulut pas de mes services), et comme nos gouvernants sont bien payés... (pourquoi ne le seraient-ils pas, puisqu'ils se chargent de faire notre bonheur ?...), ils achètent, rien n'est plus naturel, les meilleurs vins de France, qui sont eux-mêmes les meilleurs du monde entier.

Et non seulement ils les achètent, mais, comme ils croient tous être éternels, ils en font une provision telle qu'au jour de la débâcle ils en seraient fort embarrassés, ne pouvant les emporter dans leurs bagages, si des bourgeois sages, rangés, économes et à l'affût comme moi des bonnes occasions, n'offraient de les en débarrasser à vil prix.

C'est ainsi que mon respectable père et moi nous avons successivement emmagasiné douze mille bouteilles prises dans la cave de Louis XVI ; qui était bien garnie (les plus anciennes dataient de la jeunesse de Louis XIV) ; de Barras, qui était un fin connaisseur ; de Napoléon, premier consul et empereur, qui, sans s'y connaître, y mettait le prix, ayant à recevoir à sa table des douzaines de rois et d'empereurs ; de Louis XVIII, qui passa toujours pour l'homme le mieux nourri de ce siècle (après M. de Talleyrand et M. de Cambacérès, cela va sans dire).

Un seul de nos gouvernants ne laissa rien dans sa cave quand il fut guillotiné, – non rien, pas même une bouteille de vin bleu, – c'est M. de Robespierre aîné. Aussi ne buvait-il que de l'eau, soit par régime, soit pour donner l'exemple, et nous n'en fûmes pas plus heureux, car, comme dit la chanson :

Tous les méchants sont buveurs d'eau.
C'est bien prouvé par le déluge.

Ma provision étant faite et mon vin étant puisé aux meilleures sources, ainsi que je viens de l'expliquer, Charles et moi nous n'étions pas en danger

de mourir de soif pendant le déjeuner ou de boire du vin de qualité médiocre. La Bourgogne, la Gascogne et la Champagne s'étaient chargées de nous approvisionner.

Nous nous mîmes donc à table de grand cœur, et après quelques moments, tous les sujets de tristesse étant écartés, Charles leva son verre et me dit :

– Mon oncle, connaissez-vous très particulièrement mademoiselle Proserpine ?

Cette question inattendue, qui, si j'avais été plus jeune, m'aurait peut-être fait rougir, ne fit, vu le délicieux bien-être qui commençait à m'envahir par tous les pores, que me communiquer une douce gaieté.

Je dis en clignant l'œil droit :

– Eh ! eh !

Mais Charles :

– Mon oncle, eh ! eh ! n'est pas une réponse.

– Oh ! oh ! Qu'est-ce que cela te fait, mon garçon ?

– À moi ? Rien.

– Tu en es amoureux, peut-être ?

– Je n'aimerai jamais que Sylvie. J'en fais le serment devant vous et devant...

– Je ne te demande pas ce serment.

– Alors, dit Charles, je répète ma question. Connaissiez-vous particulièrement Proserpine ?

– Tu m'interroges, je crois ? Sais-tu bien que d'un neveu à un oncle... ?

– C'est autre chose que d'un oncle à un neveu, ou, en d'autres termes, qu'il y a plus loin de Paris à Orléans que d'Orléans à Paris... C'est cela que vous voulez dire, oncle Denisot ?

– Tu l'as deviné, mon garçon.

Mais alors, soit qu'une bouteille de vin de Bourgogne que nous venions de vider ensemble me déliât la langue, soit que le plaisir de parler de Proserpine, ou peut-être d'apprendre quelque chose de nouveau sur son

compte, me fît sortir de ma prudence accoutumée, je répondis : nonchalamment :

– Je la connais sans la connaître. Et toi ?

– Moi ? Pas du tout. Je l’ai vue hier pour la première fois. Mais on a beaucoup parlé d’elle cette nuit pendant que j’étais assis au chevet de Vilpatour.

– Qui donc ?

(Je sentais ma jalousie s’éveiller.)

– Qui ? La Renaudière et Vilpatour ensemble, ou plutôt la Renaudière tout seul, car l’autre, affaibli par la perte de son sang, ne faisait qu’approuver d’un signe de tête les paroles de son ami.

– Ils la connaissent ?

– Comme vous, mon oncle, sans la connaître. Mais on parle beaucoup de cette demoiselle et du Tigre.

Je m’écriai en colère :

– Eh bien, après ? Elle est la maîtresse de Crabanac. C’est vrai. Mais qu’est-ce que ça te fait ?

– À moi, oncle Denisot ? reprit Charles, un peu étonné de ma question. Rien du tout. Mais on assure qu’elle se mêle de beaucoup de choses, et pour tout dire d’un mot, qu’elle conspire...

– Qui te l’a dit ?... La Renaudière ?

– Lui-même.

– Comment le sait-il ?

– Il l’a entendu dans un salon du faubourg Saint-Germain. C’est le préfet de police qui le disait. Et il ajoutait qu’on surveillait de près ses menées et celles du colonel Crabanac, et qu’à la première occasion ils seraient arrêtés tous les deux.

Je répondis amèrement :

– Alors tu t’en réjouis à cause de Sylvie ?

– Oh ! mon oncle, pouvez-vous croire ?...

Eh oui ! je pouvais croire, car il n'est que trop naturel de se réjouir du malheur d'un rival. Je le savais assez par ma propre expérience ; si l'on m'avait appris du même coup que Crabanac était mis en prison pour trois semaines, et que la belle Proserpine me choisissait pour successeur, j'en demande pardon à Dieu et aux hommes, mais, tout mon neveu qu'il fût par alliance, je me serais consolé de son malheur en cinq minutes, et je n'aurais plus pensé qu'à Proserpine.

Pourquoi donc Charles aurait-il eu plus de générosité que moi ?

C'était vrai, pourtant. Il était plus généreux que moi, car il me dit :

– Oncle Denisot, ce n'est pas à moi d'avertir le colonel de son danger ; c'est à vous. Faites-lui lire encore ceci, et surtout cachez le journal à Sylvie.

Voici le passage qu'il me désignait :

« Le bruit court qu'une conspiration tramée dans l'ombre par les bonapartistes devait éclater prochainement, et qu'un certain colonel, mis depuis longtemps à la réforme, en est le chef. Il s'agissait, dit-on, d'attaquer par trahison Sa Majesté sur la route de Paris à Saint-Cloud, de l'enlever ou de porter sur elle une main régicide et de proclamer Napoléon II. Mais les fidèles sujets du roi peuvent se rassurer. La police tient tous les fils du complot, et les scélérats porteront bientôt sur l'échafaud la peine de leur crime.

Parmi les complices présumés de cet horrible attentat, on signale particulièrement une très belle fille du nom de Proserpine, qui passe pour être liée intimement au chef de la conjuration. Cette femme, employée dans un des plus grands cafés de Paris, paraît avoir entraîné ce misérable dans la voie de débauches et de crimes au bout de laquelle il ne peut rencontrer qu'une mort déshonorante. »

J'étais consterné. Je laissai tomber le journal à mes pieds.

Comment ! c'est de ma belle Proserpine qu'un ignoble agent de police osait parler ainsi ; car un journaliste, quelque haine qu'il pût avoir contre Crabanac, n'aurait pas osé insulter ainsi. Visiblement quelqu'un était caché derrière le journal, avait fourni les renseignements et rédigé la note venimeuse.

Oui, quelqu'un, mais qui ? Les haines politiques n'ont pas cette fureur perfide. Était-ce un amoureux dédaigné de Proserpine qui se vengeait

ainsi ?

Charles reprit le journal, le plia soigneusement et me dit :

– Oncle Denisot, le temps passe, vous le voyez. Il faut avertir Crabanac et surtout empêcher que Sylvie sache jamais... Je le regardai avec admiration. Pourquoi nous étions-nous tant pressés, madame Eulalie et moi, de marier cette pauvre Sylvie ? Voilà, voilà le mari qu'il lui fallait.

Tardives réflexions !

À la fin, comme Véturie commençait à desservir, je pris ma canne et mon chapeau, et je dis à Charles :

– Viens avec moi aux Champs-Élysées. Nous causerons là plus librement, et nous verrons ce qu'il faut faire. Ce Crabanac est fou !

– C'est vrai, dit Charles.

– Et il se fera couper la tête.

Charles ne répondit rien. Peut-être pensait-il que cet accident, s'il arrivait au colonel, lui aplanirait le chemin pour arriver jusqu'à Sylvie.

La promenade dura longtemps. Charles et moi, nous étions également préoccupés, lui de Sylvie et moi de Proserpine ; mais nous ne parlions l'un et l'autre que des torts et des folies de Crabanac.

Une seule fois je demandai :

– Qui a pu donner au journal des renseignements si précis sur les amours du Tigre ? Surtout qui pouvait avoir intérêt à le faire ? Car, pour la conspiration, je n'y crois pas. Crabanac est homme à exposer sa vie cent fois en bataille rangée, mais il n'entend rien aux conspirations. Il ne sait ni se taire, ni garder son sang-froid, ni dissimuler ses amours ou ses haines.

– Oui, dit Charles, mais Proserpine ?

Autre supposition, plus incroyable encore. Jamais à ma connaissance elle ne s'était mêlée de politique, excepté pour approuver du regard ou du sourire les gestes et les cris des consommateurs du café Lemblin. Mais c'est un encouragement qu'une demoiselle ou dame de comptoir bien élevée ne peut refuser à personne.

Je répondis en levant les épaules :

– Conspirer ! elle ! allons donc !

– Alors, demanda Charles, qui pouvait avoir intérêt à publier les noms du colonel Crabanac et de Proserpine ?

Un instant je soupçonnai madame Eulalie. Il est si doux à une belle-mère... mais non ! Madame Eulalie, quelque belle-mère qu'elle pût être et heureuse de brouiller sa fille avec son gendre, dans l'espérance de les gouverner l'un et l'autre, n'était pas assez féroce pour dénoncer le Tigre à la police.

Qui donc alors ?... qui donc ?

Sur ces entrefaites, comme l'heure du dîner approchait, nous allâmes chez Crabanac, un peu avant les autres convives, car Charles n'avait pas encore revu sa tante et sa cousine.

Toute la maison était en branle, et l'on sentait partout le génie et la main de madame Eulalie. Du haut en bas l'escalier était ciré, lavé, brossé, astiqué comme la moustache d'un hussard. Une odeur délicieuse de cuisine se répandait depuis le rez-de-chaussée où la grosse Aménaïde remuait ses broches, ses poêles et ses casseroles, jusqu'au troisième et dernier étage.

Une voix de commandement, semblable à une clef qui sort en grinçant d'une serrure rouillée (c'était celle d'Eulalie), retentissait partout à la fois comme celle du grand Condé lorsqu'il commanda la charge à Rocroi :

– Aménaïde !

– Madame !

– Avez-vous mis le dindon au feu ?

– Oui, madame.

– Et le filet aux truffes ? Sera-t-il cuit à point ?

– Oui, madame.

– Et la crème à la vanille ?

– Oui, madame.

– Et la galantine de volaille ? Est-elle refroidie ?

– Oui, madame.

– Surtout ne laissez pas fondre la gelée !

– Non, madame.

– Le café est-il brûlé ?

Ici Aménaïde ne prit pas la peine de répondre, et, changeant tout à coup de ton, dit à quelqu'un que je n'avais pas encore vu :

– Ah ! zut ! Au diable la baraque ! La vieille n'a jamais fini de donner ses ordres. Si elle n'est pas contente, qu'elle descende et qu'elle fasse elle-même sa cuisine. A-t-on jamais vu ?... Qu'en dites-vous, monsieur Mangou ? N'est-ce pas qu'elle est tannante ?

Mais « monsieur » Mangou ne se pressait pas de répondre. Il avait la bouche pleine.

– Laissez donc cette graisse, dit Aménaïde en lui arrachant un pot plein d'une substance que je ne pouvais pas distinguer, et allez répondre à M. Denisot.

En même temps elle le frappa de sa cuiller, et le pauvre Tartare, tout ému de se voir pris en flagrant délit de gourmandise et de larcin mêlés, se précipita vers moi en disant :

– Bonjour, monsieur. Bonne santé, tout le monde de la maison. Mon colonel sorti avec ma colonelle. Tous deux bien heureux. Montés à cheval pour aller au bois de Boulogne. Ma colonelle à cheval jolie comme une petite jument blanche. (C'était la comparaison favorite de Mangou.) À pied plus jolie encore. Vont revenir tous deux pour dîner.

Cette nouvelle aurait dû me faire plaisir. Je voyais que la réconciliation de la veille était sincère, et j'en étais heureux. Mais en même temps, un triste pressentiment dont je ne pouvais me défendre me faisait craindre qu'un malheur ne fût prêt à fondre sur cette maison si joyeuse en apparence.

Je demandai comme à l'ordinaire :

– Madame Eulalie est-elle là-haut ?

Mangou écarta les lèvres en riant et répondit :

– Oui, oui, présent le *vieux gendarme*. (On se souvient qu'il ne donnait pas d'autre nom à Eulalie.) Présent aussi le lieutenant Angeli. Quand tous les deux sont ensemble, le diable n'est pas loin.

Il avait du bon sens, ce Mangou. Plus tard je ne m'en aperçus que trop.

OceanofPDF.com

IX

Nous montâmes lentement, Charles et moi, l'escalier du premier étage. C'est de là que retentissait au loin la voix de madame Eulalie.

Vers le milieu de l'escalier la voix s'arrêta. Il y eut un court silence, comme d'un clairon dont un obstacle imprévu aurait tout à coup fermé l'embouchure.

Je crus même entendre quelques paroles mal étouffées : « À quoi pensez-vous, Angeli ? Voici mon beau-frère et mon neveu qui montent ! »

Je regardai fixement mon neveu Charles Fortin, pour savoir s'il avait entendu comme moi. Il me regarda à son tour en riant à demi et dit :

– Hâtons-nous, je crois que ma tante est en danger. Ces Corses sont capables de tout.

Heureusement, notre inquiétude était sans fondement ; car, au premier coup frappé, la femme de chambre accourut et nous introduisit au salon. Madame Eulalie, un peu rouge et fort émue, s'avança précipitamment et se jeta dans les bras de mon compagnon en s'écriant :

– Comment ! c'est toi, Charles ! mon petit Charles ! mon bon Charles !

Elle l'embrassa et en fut embrassée à plusieurs reprises, comme le voulaient les convenances et le plaisir de retrouver après cinq ans d'absence un neveu bien-aimé.

Elle continua :

– Tu n'as donc pas été noyé sur la côte de Madagascar ?

– Comme vous voyez, ma tante.

– Ni égorgé par les sauvages ? ni...

À ce moment le lieutenant Angeli, qui jusque-là se tenait modestement à l'écart, après m'avoir salué assez légèrement, s'avança à son tour.

Madame Eulalie prit son neveu par la main :

– Monsieur Angeli, voici mon cher neveu, mon petit Charlot, dont je vous ai parlé si souvent...

– En effet, monsieur, ajouta le Corse en tendant la main avec gravité.

Mais Charles, sans la prendre ni la refuser, parut attendre qu'on lui présentât le lieutenant.

Alors madame Eulalie reprit :

Mon enfant, voici M. le lieutenant Angeli, du 6^e dragons, le meilleur ami de mon gendre et le nôtre.

Les deux hommes se saluèrent avec une froide politesse. Charles, en paraissant chercher un fauteuil pour moi, me dit à voix basse :

– Mauvaise physionomie, le lieutenant. Un vrai Yago. À la place de Crabanac, je ne m'y fierais pas.

Depuis longtemps j'avais cette opinion d'Angeli. Je fus étonné que du premier coup d'œil Charles eût conçu la même défiance. Cela me parut d'un mauvais présage pour toute la famille.

– Ma cousine Sylvie se porte bien, j'espère ? demanda Charles.

– Très bien, répondit madame Eulalie, parfaitement bien. Puis, se reprenant :

– Pauvre enfant ! si délicate et si frêle, ne faut-il pas qu'elle ait une santé de fer pour résister à toutes les émotions que son mari lui donne ?

– Comment ! reprit Charles en souriant avec amertume, serait-elle déjà malheureuse ?

Angeli le regarda de travers.

Alors, pour détourner la conversation, je dis en riant :

– Rassure-toi, cher ami ; Sylvie est délicate, parce que c'est le métier de toutes les jolies femmes. Mais au fond elle est heureuse comme une carpe dans un étang et se porte comme un pont neuf... Et, tiens, tu vas en juger tout à l'heure. La voici.

En effet, Mangou venait d'ouvrir la porte-cochère, et le Tigre entra à cheval avec sa femme dans la cour intérieure.

Beau couple en vérité. Crabanac était l'un des plus superbes cavaliers qu'on pût voir. Un vrai colonel de cuirassiers, grand, bien découplé, large des épaules avec des bras aussi gros et aussi robustes que les jambes d'un homme ordinaire, et des jambes aussi fortes que des colonnes rostrales. Par-

dessus tout une tête puissante, une voix sonore et faite pour le commandement. À peine un peu trop d'embonpoint qui n'avait fait jusque-là que lui donner une attitude plus imposante et presque majestueuse.

Il mit pied à terre, jeta la bride de son cheval à Mangou, qui déjà tenait celle du cheval de Sylvie, prit dans sa main le pied charmant de sa femme, lui prêta son épaule pour qu'elle pût s'appuyer, la saisit par la taille, l'enleva comme une plume, la tint quelque temps en l'air comme une idole pendant qu'elle lui souriait gracieusement, et enfin la déposa sur le pavé après l'avoir embrassée sur les deux joues, malgré une feinte résistance qui finit dans un joyeux éclat de rire.

À ce moment je regardai Charles qui devenait sombre comme un puits et qui s'éloigna de la fenêtre pour n'en pas voir davantage ; mais en même temps j'aperçus Angeli qui contemplait, lui aussi, ce spectacle avec des yeux presque sinistres.

On eût dit qu'un voleur lui emportait son bien. Je sentis mes soupçons se confirmer et s'aggraver. De quel droit ce Corse osait-il être jaloux ?... Pour Charles, passe encore ! Il avait aimé Sylvie, il en avait été aimé, elle s'était mariée à un autre, le croyant mort, lui ; il n'avait pas eu le temps de prendre son parti. On ne change pas d'amour aussi aisément que de chemise, comme dit le grand Aristote, père de la sagesse humaine.

Pendant que Charles se retirait au fond du salon et que je l'engageais à garder plus de sang-froid, madame Eulalie cria par la fenêtre à sa fille :

– Dépêche-toi, Sylvie, ton cousin est arrivé.

Et presque en même temps je vis qu'Angeli lui glissait dans la main un papier plié en plusieurs doubles qui ressemblait à un journal, et prononçait à voix très basse quelques paroles que je n'entendis pas.

Madame Eulalie répliqua assez haut en levant les épaules :

– Ne craignez rien, je ferai semblant de ne rien savoir. Me prenez-vous pour une sotte ?

Angeli n'insista pas, et la porte s'ouvrit.

Sylvie entra la première, légère comme un oiseau et toute rouge encore soit de la course à cheval qu'elle venait de faire, soit du baiser que son mari lui avait donné dans la cour et sous nos yeux.

Elle embrassa sa mère et s'écria :

– Où donc est-il, Charles ?

Cette question fut faite d'un ton si simple, si animé et si joyeux, que je vis bien que j'avais tort de craindre. On eût dit vraiment une jeune femme très attachée à toute sa famille et qui retrouve avec bonheur un frère tendrement aimé.

Charles s'avança lentement ; il paraissait indécis entre le bonheur de voir Sylvie et la douleur de la voir au bras d'un autre. Mais rien ne put tenir contre l'élan de la chère petite dame, qui lui sauta au cou si lestement et si tendrement que le pauvre garçon fut forcé de prendre part à la joie générale et d'embrasser gaiement sa cousine.

– Comme il a bruni ! dit madame Eulalie.

C'est le soleil des tropiques, répliqua Charles. Là-bas, tout le monde est noir.

– Oh ! ajouta Sylvie, tu n'es que brun, toi ; mais cela te va très bien. Tes moustaches sont magnifiques. Elles sont aussi épaisses que celles de M. Angeli.

Puis, s'adressant à Crabanac :

– Mon ami, voici mon cousin Charles dont je t'ai parlé si souvent...

– En effet, dit le Tigre en riant avec bonhomie, si souvent même que j'aurais été jaloux si l'on ne m'avait pas dit que vous étiez noyé dans la mer des Indes. Mais puisque vous voilà, cousin Charles, tout est bien. Il ne me reste qu'à me réjouir de votre heureux retour.

Et il lui serra la main cordialement, car le bon colonel était la confiance même.

– À propos, reprit-il, Sylvie, tu ne le remercies pas d'avoir voulu se battre pour toi avant-hier ?... Voilà un garçon qui prend à cœur l'honneur de la famille !

– Je n'ai fait que mon devoir, répliqua Charles avec modestie ; d'ailleurs, je ne savais pas que Sylvie fût déjà mariée... (il lui lança à la dérobée un regard de reproche), et je croyais avoir seul le droit...

– De vous battre pour elle ?... Mon cher ami, sachez dorénavant que madame Crabanac est sous ma seule protection, et qu'on n'a pas plus le

droit de tirer l'épée pour elle que contre elle. Mais je ne vous en veux pas. Vous ne connaissiez pas son mariage. Donc vous n'êtes pas fautif, et quand on n'est pas fautif, on est innocent, c'est clair. N'est-ce pas, oncle Denisot ? Charles est innocent.

Je répondis :

– Colonel, vous avez parlé comme Cicéron.

Puis, comme la conversation me paraissait rouler sur des matières délicates, et comme je voyais Angeli garder un morne et mystérieux silence, je voulus rompre les chiens et je dis à madame Eulalie :

– Ma chère sœur, quelle heure est-il ? Est-ce qu'on ne va pas bientôt servir ? Je me sens un appétit d'enfer.

Ce qui était un mensonge abominable, car, grâce aux soins de Véturie, Charles et moi nous étions parfaitement lestés. Mais Dieu me pardonnera ce mensonge en faveur de l'intention.

Madame Eulalie répliqua non sans quelque aigreur.

– Le dîner est marqué pour six heures. Nous attendons encore quelques personnes. Cependant, monsieur Denisot, je vais vous faire servir, si vous voulez, un potage et un verre de vin de Bordeaux pour vous faire prendre patience.

Elle dit encore à Angeli à part, mais de manière que je pusse aisément l'entendre :

– Ce pauvre Denisot est né dans la peau d'un glouton. Il mourra dans la peau d'un goinfre.

Car c'était l'habitude de la vieille dame de dire toujours quelque chose d'agréable à chacun des convives de son gendre, – le seul Angeli excepté, qui avait su conquérir ses bonnes grâces par des flatteries désordonnées. Ah ! sous la voûte des cieux il y a des natures heureusement douées, et madame Eulalie était de celles-là, je vous le jure !

Au reste, les autres convives ne se firent pas attendre. Mangou, le sauvage Mangou, en culotte courte, en gants de coton, tout de noir habillé (quel uniforme pour un petit-fils de Gengis-Khan ! mais madame Eulalie l'avait voulu pour faire honneur à la maison, et le Tartare avait obéi pour ne pas être renvoyé), Mangou, dis-je, annonça successivement :

- M. Baratel, ancien maître des requêtes au conseil d'État.
- M. Bernin, de l'Institut.
- M. Krompholz, banquier allemand, et ses deux filles Brunhilt et Kriemhilt.

Et enfin le célèbre général Pinson, ancien soldat de la République, disgracié par Napoléon après le 18 brumaire, employé sans espoir d'avancement ou de fortune aux besognes les plus obscures et les plus difficiles, mis à la réforme sans solde par les Bourbons, et détesté de tous les gouvernements, parce qu'il n'avait jamais mis le pied dans les antichambres ministérielles. Pour vivre, il faisait des portraits et fixait sur la toile à soixante francs pièce les traits de ses contemporains des deux sexes, – ressemblance garantie. Au fond, le plus honnête homme du monde, le plus modeste et le plus fier en même temps, vivant de peu, sans aucun souci d'argent ou de réputation, parlant de ses campagnes quand on l'interrogeait, racontant les exploits de ses camarades plutôt que les siens propres, décrivant les pays plutôt que les batailles, car disait-il, je fais le paysage mieux que les figures ; s'amusant de tout, riant avec les jeunes gens, quoiqu'il eût près de soixante ans ; en un mot, le plus aimable et le plus sincère philosophe que j'aie jamais vu.

Aussi n'en faisait-il pas profession et ne prêchait-il que d'exemple.

Rien qu'à le voir entrer, boutonné dans sa redingote bleue, droit comme un sapin, merveilleusement brossé, ciré, astiqué, on reconnaissait le vieux soldat. Sa figure pleine de calme, de douceur et de fermeté en même temps, respirait le respect de soi-même et la bienveillance pour autrui.

Quand il entra, Mangou fit le salut militaire et cria de sa plus belle voix de Baskir : « M. le général Pinson ! » saisit son chapeau et l'accrocha lui-même dans l'antichambre, ce qu'il n'avait fait pour aucun autre convive, pas même pour moi.

Par la porte entrouverte je l'entendis qui disait à la femme de chambre :

- Ce vieux-là et mon colonel, ça fait la paire.

En quoi Mangou se trompait ; car, le courage excepté, il n'y avait pas la moindre ressemblance entre Crabanac et le vieux général républicain ; mais, malgré la différence des âges et des caractères, ils étaient liés ensemble de la plus étroite amitié. Le général était né dans le même village d'Auvergne

que le père dit Tigre. L'un avait acquis une grande réputation à la guerre, mais il était resté pauvre. L'autre, le père de Crabanac, avait, en vendant des chaudrons et achetant des biens nationaux, acquis une grande fortune. Tous deux étaient restés unis, et Crabanac avait hérité de l'amitié de son père.

Aussi se leva-t-il avec empressement pour serrer la main du vieux républicain, à qui Sylvie fit aussi le plus charmant accueil. Il prit la main de la jeune femme et la porta à ses lèvres, comme on faisait avant la Révolution. Elle en rougit de plaisir et lui dit en riant :

– Ah ! général, que feriez-vous donc de plus pour une impératrice ?

– Rien du tout, répliqua Pinson, car les deux ou trois impératrices que j'ai vues (d'un peu loin), en France et ailleurs, n'étaient pas dignes de nouer les cordons des souliers de ma chère petite Sylvie. Demandez plutôt à Crabanac, qui les a connues comme moi !

– Ça, c'est vrai, dit le colonel.

– Cependant, interrompit M. Baratel...

Mais je n'ai rien dit encore de M. Baratel. Il faut réparer cet oubli.

Nicolas-Anne Baratel, fils unique et légitime de Pierre-Thomas Baratel et de je ne sais plus qui, son épouse, fut élevé de bonne heure, grâce au crédit de son père, ancien fournisseur et ami de Barras, dans la société la plus choisie de l'Empire. En 1809, dès l'âge de vingt-deux ans, il chantait les romances avec un tel succès qu'on parla de lui et d'une très grande dame (il excellait dans les duos), et que le grand Napoléon, indulgent pour lui-même, mais sévère pour autrui, comme il convient à un empereur, l'envoya, sous prétexte de mission extraordinaire, sur les bords de la mer Baltique, non loin des tristes embouchures de la Vistule.

Ovide chez les Sarmates, disait Baratel à son retour, qui ne tarda guère ; car la princesse, plus tendre qu'entêtée dans ses affections (ai-je dit que c'était une princesse ?), ayant choisi un autre favori dans l'état-major impérial, Napoléon se laissa fléchir et le nomma maître des requêtes.

Mais il s'en tint là jusqu'en 1814, et les Bourbons, qui ramenaient d'exil des centaines de serviteurs affamés, mirent Baratel à pied pour placer un protégé de M. le duc de Blacas. « En revanche, disait lui-même l'ancien maître des requêtes, j'allais remonter sur ma bête et devenir conseiller

d'État pendant les Cent jours, lorsque Napoléon fit la sottise de se laisser battre à Waterloo. »

Cette fois, Baratel fut rendu à ses chères études, je veux dire à ses solos de flûte et aux romances de l'Empire. En d'autres termes, il vivait de ses rentes, – quinze cents francs ou environ, et d'un certain nombre de dîners qu'il glanait par-ci par-là dans quelques maisons riches et attachées à la mémoire de Napoléon. C'est à ce titre qu'on le voyait de temps en temps chez le colonel Crabanac, le plus généreux et le plus insouciant des hôtes. Il chantait avec Sylvie, il appelait Eulalie « belle dame » et guettait, croyant à la fortune du père, l'une des deux filles du banquier Trompholz, – Brunhilt ou Kriemhilt. Il n'avait pas de préférence.

Du reste, long comme un arbre, mince comme un fuseau, pâle avec un grand nez, d'épais favoris, des yeux myopes, enchanté de lui-même, de sa grâce, de ses talents, de son esprit, appelant par leurs noms de baptême tous les hommes puissants dont le nom venait dans la conversation, faisant comme par hasard des demi-confidences sur les dames de l'ancienne cour et de la nouvelle, laissant entrevoir que quelqu'un de sa connaissance (et il relevait sa cravate) avait été du dernier bien avec la duchesse, la baronne, la princesse ou la banquière ; il était écouté comme un oracle dans les maisons bourgeoises, et toutes les vieilles dames l'admiraient franchement, en souvenir de leur jeunesse passée dont il était le dernier écho.

Ce Baratel donc, entendant que le général Pinson avait mal parlé des impératrices, qu'il regardait comme placées sous sa garde, leva la tête et dit :

– Cependant, et sans vouloir comparer les impératrices à madame Sylvie qui est vraiment incomparable...

– *Fui, fui, ingombaraple !* interrompit le banquier Krompholz, qui craignait sans doute que la discussion ne retardât le dîner.

– Ne pensez-vous pas, continua l'ancien maître des requêtes, qu'on pourrait faire quelques réserves...

– Non, non, pas de réserves ! s'écria Crabanac. Ceux qui feront des réserves sont indignes de vivre, et je les passerai tous au fil de l'épée.

Baratel allait répliquer, mais le Tartare Mangou ouvrit la porte et dit :

– Madame est servie !

Sylvie prit le bras du vieux général, madame Eulalie celui de Baratel ; le reste s'arrangea au hasard.

Vers le premier tiers du dîner, la conversation s'engagea.

Madame Eulalie, grande maîtresse des cérémonies, avait placé mon neveu Charles Fortin entre les deux filles de l'Allemand Krompholz. Un garçon à marier entre deux filles à marier, rien n'était plus raisonnable. Vous en auriez fait autant à ma place, n'est-ce pas ?

Mais voici. Ces deux filles étaient jalouses l'une de l'autre comme des panthères, comme des sœurs, comme des belles-sœurs. Brunhilt, étant l'aînée, prétendait prendre le pas sur la cadette, c'est-à-dire se marier la première, et lançait alternativement de doux regards à tous les jeunes gens qui passaient à sa portée et des regards irrités à Kriemhilt qui se livrait matin et soir au même manège.

– Je suis l'aînée, disait Brunhilt.

– Tant pis pour toi, si tu as laissé passer l'âge, répliquait Kriemhilt.

Le père Krompholz courait de l'une à l'autre, cherchant à calmer par de douces paroles dites à voix basse ces cœurs emportés.

– Ma bonne Brunhilt, ma charmante Kriemhilt, au moins, faites attention qu'il y a des témoins !... Brunhilt, au nom du ciel, ma chérie ! Kriemhilt, par le souvenir de ta mère qui repose maintenant parmi les anges !...

Et comme ces filles adorées l'écoutaient aussi peu l'une que l'autre et commençaient à se menacer tout de bon, le vertueux père s'éloignait discrètement en les donnant au diable.

J'avais été souvent témoin de scènes de cette espèce, et ce soir-là, pour empêcher Charles de regarder Sylvie avec trop de persévérance, ce qui aurait pu déplaire à Crabanac et exciter sa jalousie, j'imaginai de confier aux deux demoiselles Krompholz que mon neveu arrivait des Indes avec un million et qu'il désirait se marier bientôt.

Le feu ne prend pas plus vite à deux fagots bien secs que ne fit l'amour à ces deux bons petits cœurs allemands. Brunhilt, l'aînée, qui était brune comme une Portugaise, laide comme un péché mortel, et qui marchait dans le salon comme une grande vache maigre dans la prairie, jeta un long regard dans la glace du salon, essaya deux ou trois sourires, approuva le dernier et s'y tint pour toute la soirée.

Kriemhilt, la cadette, à qui j'avais glissé que Charles était un jeune homme mélancolique et qu'il aimait qu'on fût très gai autour de lui, s'essaya à rire aux éclats. Kriemhilt était rousse et se croyait blonde ; elle avait le teint blanc et rose et le nez de travers. Tout cela n'aurait pas manqué d'agrément si la bouche n'eût été grande comme un four et les mâchoires un peu trop fortes, comme celles de tous les grands animaux carnassiers.

Du reste, un long cou, de longues jambes, une poitrine plate étaient le commun apanage des deux filles du baron Krompholz.

Ce soir-là, donc, Brunhilt et Kriemhilt étaient l'une et l'autre sous les armes et regardaient mon pauvre Charles comme deux chasseurs qui battent la plaine regardent le lièvre infortuné qu'un hasard malheureux fait lever à distance égale de leurs fusils.

Lui, sans se douter du péril qui le menaçait, avalait d'un air distrait tout ce qu'on avait mis sur son assiette, et de temps en temps jetait un coup d'œil sur Sylvie, qui de son côté souriait avec grâce, comme pour faire prendre patience en attendant la fin du dîner.

Cependant, excepté le sel, le poivre, le beurre, le vin et les cornichons, mesdemoiselles Krompholz n'avaient pu rien demander à leur voisin. Je les voyais piaffer d'impatience comme des chevaux arabes qui vont s'élancer dans la plaine.

Enfin Brunhilt, étant l'aînée, parla la première.

– Vous venez de bien loin, monsieur ?

– De l'île Maurice et de Madagascar, oui, mademoiselle, répondit mon neveu avec politesse.

Et en même temps il dépouilla de son arête un morceau de truite saumonée.

– Ah ! dit-elle en soupirant, c'est l'autre bout du monde, cela. Vous avez dû bien souffrir ?

Deuxième soupir, encore plus compatissant et plus profond que le premier. Court silence.

Charles, la bouche pleine, allait répondre je ne sais quoi, lorsque la rousse Kriemhilt, jalouse de sa sœur qui accaparait le voyageur, tendit son verre et demanda du vin en riant aux éclats.

Lui, étonné de cette gaieté subite, prit la bouteille, remplit au hasard le verre de Kriemhilt, celui de Brunhilt, le sien et le mien. Dans son trouble, il faisait des yeux le tour de la table comme s'il avait voulu donner à boire à tous les assistants.

Brunhilt fit un geste d'impatience en voyant sa sœur marcher sur ses brisées, et s'écria :

– Mon Dieu, Kriemhilt, qu'est-ce que tu as donc à rire comme une oie en gaieté ?

– Et toi, ma chère, à lever les yeux au ciel comme une dinde en détresse ? répliqua Kriemhilt.

L'attaque avait été vive. La riposte, comme on le voit, fut prompte.

Le père Krompholz leva sa tête vénérable comme un cheval qui entend le son de la trompette, et d'un coup d'œil avertit ses filles de ne pas se quereller en public, en même temps qu'il disait tout haut à M. Bernin, membre de l'Académie des inscriptions :

– Ces chères enfants ! C'est tout le portrait de leur mère. Une gaieté d'oiseau, un cœur de brebis, une piété d'ange, un esprit vif comme la poudre de mine...

L'académicien tourna le nez à l'ouest, pour mieux entendre ce panégyrique ; puis à l'est, pour mieux voir les deux jeunes Allemandes, et approuva ces paroles paternelles d'un air plein de finesse et d'indulgence.

Il attendait au passage le pâté de foies gras truffé, et s'inquiétait de savoir si les truffes seraient abondantes ou si Baratel aurait tout pris. Cela dépendait de l'itinéraire que le pâté suivrait d'abord. Viendrait-il par la droite ou par la gauche ?

Grave perplexité.

Cependant, Brunhilt, si furieuse qu'elle fût d'être comparée à « une dinde en détresse », revint à Charles et lui dit avec douceur :

– C'est une île bien grande, n'est-ce pas, cette Madagascar ?

– Immense, répondit Charles.

– Combien de lieues de tour ?

– Sept ou huit cents, mademoiselle.

Alors les questions se multiplièrent.

– Madagascar était-elle fertile ?

– Prodigieusement.

– Combien de récoltes ?

– Cinq ou six par an.

– Beaucoup de montagnes ?

– Beaucoup.

– Et les forêts ?

– Innombrables.

– Et les rivières ?

– Très profondes.

– Et le soleil ?

– Brûlant.

– Beaucoup de bêtes féroces ?

– Un grand nombre, et de toute espèce.

– Des tigres ?

– Dans tous les coins.

– Des caïmans ?

– Encore davantage.

– Des hippopotames ?

– Par milliers.

– Des serpents ?

– Par millions.

– Oh ! dit Brunhilt en levant les yeux au ciel, ce doit être charmant. Je voudrais bien voir ce pays-là.

Il y eut un autre silence. Charles baissa les yeux sur son assiette et se remit à manger, dans l'espérance que la description de Madagascar était terminée.

Malheureusement, Kriemhilt, qui n'avait encore rien dit, prit la parole à la place de sa sœur et commença une autre antienne.

– Vous avez dû vous amuser beaucoup dans ce pays-là ? demanda-t-elle en riant pour montrer ses dents, qu'elle croyait belles, et qui n'étaient que longues et larges.

– Amusé ? répondit Charles. Non.

Elle éclata de rire.

– Pourquoi ?

– J'ai eu la fièvre tout le temps.

– Ah !

Nouveaux rires, suivis d'une question nouvelle : Comment y êtes-vous allé ?

– À la nage.

– Pas possible !

Et Kriemhilt se tordait de rire.

– Mais pourquoi à la nage ?

– Mademoiselle, dit Charles, ce n'est pas ma faute. Je vous assure que j'aurais mieux aimé y aller en bateau. Malheureusement, le vaisseau anglais sur lequel j'étais fut poussé par le vent contre un rocher, s'ouvrit et sombra.

– Oh ! s'écria Brunhilt, qui crut le moment venu de montrer sa compassion et son tendre cœur.

– Comme j'ai l'honneur de vous le dire, mademoiselle. Tout le monde fut noyé, excepté quatre matelots et moi. De nous cinq, deux furent tués par les sauvages, un par la fièvre, le quatrième fut mordu par un serpent et mourut en cinq minutes.

Kriemhilt reprit la parole :

– Et, dit-elle en riant, vous n'avez plus envie de voir ce pays de sauvages ?

– Qui sait ? répondit Charles en regardant Sylvie. Qui sait ?

– Oh ! ajouta Brunhilt, c'est là qu'il doit être bon de vivre à l'ombre des grandes forêts, sur le bord des grands fleuves, en face de la mer des Indes,

comme Paulet Virginie.

Le père Krompholz se pencha vers M. Bernin, membre de l'Institut, et lui dit entre haut et bas :

– Une âme de poète, ma fille aînée ! Tout le portrait de Klopstock.

Mais alors Kriemhilt fronça le sourcil. Pour l'apaiser, il se reprit et ajouta :

– Ma fille cadette aussi, monsieur Bernin.

Car il avait le caractère conciliant, cet honnête Allemand, oui, très conciliant et très doux, du moins en public, ou peut-être n'avait-il qu'une épouvantable envie de donner ses filles en mariage à n'importe qui, pour en être totalement, complètement et définitivement débarrassé.

Cette pensée, si c'était la sienne, n'était pas d'un mauvais père, car elle s'accordait parfaitement avec les vœux intérieurs des jeunes demoiselles.

OceanofPDF.com

X

Cependant la conversation commençait à s'animer dans un autre coin de la table. On parlait guerre et politique, et le Tigre, suivant son habitude, jugeait avec une franchise extraordinaire les affaires et les hommes du jour.

– Qu'est-ce que c'est que Louis XVIII ? disait-il d'une voix de tonnerre. Un gros...

(Il lâcha le mot qui rimait avec jambon, Bourbon, et surtout Arcachon.)

Angeli fit le salut militaire.

– Pour ça, dit-il, mon colonel, je vous adhère et obtempère sans réserve.

Le Tigre, encouragé par cette adhésion, continua :

– Et le comte d'Artois ?

– Un pas grand-chose, répondit M. Baratel, l'ancien maître des requêtes.

– Un prince qui n'a jamais vu que le feu de la cuisine, ajouta Crabanac. Et ça passe des revues ! et ça voudrait commander des armées ! Si ça ne fait pas pitié !

... Et le duc d'Angoulême ? et le duc d'Orléans ? et le prince de Condé ?...

– Un tas de pierrots, quoi ! reprit Angeli.

Après qu'ils eurent ainsi jugé toute la famille royale en gros et en détail, car chacun des princes eut son paquet, le Tigre s'écria :

– Mangou !

– Mon colonel ?... demanda le Tartare qui se tenait derrière lui, la bouteille en main, tout prêt à remplir les verres des convives.

– Mangou, que penses-tu de cette race ?

– Je pense, répliqua le Tartare, qu'il faut sabrer tout ça.

– Eh bien, sois content, Mangou, ça ne tardera pas.

– Et nous monterons à cheval ? demanda le Tartare.

– Les Bourbons, ajouta le Tigre, n'en ont pas pour six semaines, c'est moi qui vous le dis.

Je fus frappé du ton sérieux de Crabanac. D'ordinaire il parlait très haut des Bourbons et du parti royaliste, menaçant à tout moment de livrer bataille à la moitié de la France ; mais ce soir-là il semblait sûr de son fait et conclut en ces termes :

– Je sais ce que je dis. L'affaire est dans le sac. Nous sommes sûrs d'une partie de l'armée. L'autre, au premier coup de fusil, reprendra la cocarde tricolore.

– Mon ami, interrompit le vieux général Pinson, nous avons déjà vu échouer vingt conspirations. Prenez garde aux traîtres !

Alors le Corse Angeli éleva la voix et dit :

– Mon général, il n'y a pas de traîtres ici. Soupçonneriez-vous quelqu'un ?

Cette question (quand j'y pensai plus tard) me rappela celle de Judas Iscariote. Mais ce jour-là, quoique j'eusse pour le lieutenant une antipathie profonde, je n'allai pas jusqu'au soupçon.

Le général Pinson non plus. Je pense qu'il craignait le bavardage plus que la trahison.

– Je n'ai pas de soupçon, dit-il. Nous sommes tous ici parents ou amis, et d'ailleurs je n'ai jamais conspiré moi-même et ne conspirerai jamais. Crabanac non plus, j'en suis sûr, car il ne voudrait pas compromettre pour les Bonaparte ou pour n'importe qui le bonheur de ma chère petite Sylvie.

Le Tigre, averti par ce sage conseil de ne pas alarmer plus longtemps sa femme, se hâta de protester qu'il n'avait jamais conspiré et ne conspirerait jamais.

Tout le monde parut satisfait de cette déclaration, excepté le bon Mangou qui grommelait entre ses dents :

– Mon pauvre colonel ! mon pauvre colonel ! Qu'est-ce qu'on va en faire à présent ? On va lui fendre l'oreille comme aux vieux chevaux du régiment. À son âge !

Puis ses yeux ayant rencontré ceux de madame Eulalie, il dit à demi-voix :

– Voilà. C’est le *vieux gendarme* qui a pris le commandement et qui va mener toute la troupe. Vieux gendarme, va ! vieille belle-mère !

Ce qui fit éclater de rire le bon colonel qui était en face de lui et la cadette des demoiselles Krompholz qui levait à ce moment-là ses gros yeux pâles sur mon neveu Charles.

Madame Eulalie, avertie par la joie du Tigre et de la rousse Kriemhilt, tourna brusquement la tête et regarda Mangou d’un air soupçonneux.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-elle. Qu’est-ce que ce Tartare imbécile a dit ?

Mangou offensé répliqua en lui tendant l’assiette :

– Moi, Tartare ! Madame ! Moi Mantchou ! moi, petit-fils de Gengis-Khan ! mais pas imbécile !

– Belle-maman, dit le colonel, ne faites pas attention. Mangou a pour vous tout le respect qu’il vous doit...

(En même temps, il cligna de l’œil pour faire entendre aux assistants le sens ambigu de cette phrase.)

– Mais il se croit toujours en Asie ou à Montmirail, occupé à sabrer quelqu’un ou quelque chose.

– Oh ! dit la rousse Kriemhilt en riant, c’est donc un vrai Tartare, ce Mangou ?

– Comme vous voyez, répondit Charles. Pour qui le preniez-vous donc ?

– Pour un Cosaque.

Cette réponse mit Mangou en fureur.

– Moi, Cosaque ! s’écria-t-il. Pas vrai ! Pas Cosaque ! Mantchou ! à la bonne heure ! Grande demoiselle rousse, pas Française, elle ! Allemande ! Grands pieds ! grandes mains ! grande bouche ! grandes dents !

Je crois qu’il aurait continué l’énumération des beautés de Kriemhilt qui rougissait et pâlissait tour à tour, si Crabanac, d’un geste impérieux, n’avait commandé le silence.

– Toi, Mangou, dit-il, tu n’y connais rien. Va chercher du chambertin à la cave, sur le second rayon, dans le coin à gauche. Allons, va vite et tâche d’être respectueux avec les dames.

Mangou sortit en répétant, comme s'il se parlait à lui-même :

– Grands pieds, grandes mains, grandes dents ! Tout le contraire de ma colonelle !

Ce qui réjouit tout le monde, excepté le père Krompholz et sa fille.

Le banquier offensé prit la parole.

– Dans mon pays, dit-il, quand on a de pareils domestiques, on les fait mourir sous le bâton.

– Ah ! ah ! dit le vieux général Pinson. C'est ce qui rend votre pays si agréable.

– Savez-vous, ajouta Crabanac, qu'il n'y ferait pas bon de lever le bâton sur Mangou, et qu'avant de commencer on serait sage de déposer son testament chez le notaire ?

Le Tigre avait cela d'admirable qu'on le trouvait toujours prêt à défendre ses amis et à rosser ses ennemis.

Krompholz le sentit et dit en baissant le ton :

– Je sais bien que Mangou n'est qu'une brute, et qu'on ne peut pas exiger d'un domestique l'éducation...

– D'un banquier, interrompit Crabanac... Ça, c'est vrai... Mais ne vous avisez pas non plus de dire à Mangou qu'il est une brute, car Mangou est un vieux soldat, un peu sauvage, et qui vous décolle un homme aussi vite et aussi proprement que vous pourriez faire d'un canard.

La réponse du Tigre manquait de politesse, à coup sûr ; mais rien au monde ne lui déplaisait plus que les amis de sa mère, parmi lesquels Krompholz et ses deux filles tenaient le premier rang.

Aussi madame Eulalie de sa voix la plus douce murmura :

– Mon ami...

(C'est à Crabanac qu'elle s'adressait.)

... votre Mangou est insupportable, et tout le monde le porte sur les épaules...

– Vraiment, ma chère belle-maman ! Eh bien ! mettez-le à terre.

Les yeux de madame Eulalie étincelèrent.

– Il ne s’agit pas de moi, dit-elle. Je suis trop habituée à tout souffrir. Il s’agit de ma pauvre enfant, ma chère Sylvie...

Crabanac regarda sa femme :

– Belle-maman, reprit-il, Sylvie est fort heureuse comme cela, n’est-ce pas, ma chérie ?

Sylvie fit signe qu’elle était heureuse, et qu’elle aurait bien voulu ne pas se mêler à la querelle.

– Eh ! dit-il en répondant à ce geste suppliant, c’est ta mère qui commence toujours...

Et puisque, continua-t-il, excepté Sylvie et moi, tout le monde dans la maison fait semblant de ne pas savoir que je suis l’ami de Mangou, je vais le dire tout haut une fois pour toutes à nos amis qui sont ici, afin qu’ils sachent que Mangou est mon ami, que nous ne nous séparerons jamais, et que c’est entre nous à la vie, à la mort !

– Ah ! mon colonel ! dit Mangou en se prosternant et lui baisant la main à la mode orientale, vous, bon comme le bon pain, et ma colonelle, meilleure que le schnick !

M. Baratel, ancien maître des requêtes, se pencha vers la rousse Kriemhilt sa voisine et lui dit d’un air malin :

– Attention, mademoiselle ! Vous allez entendre l’histoire du vieux soldat qui a sauvé la vie à son colonel, celle qu’on voit dans tous les drames.

Cela fut soufflé à voix basse, car le Tigre, s’il avait pu l’entendre, n’aurait fait qu’une bouchée du précieux M. Baratel, et celui-ci, qui joignait à une fine raillerie une circonspection d’ordre supérieur, n’avait garde de s’exposer à un accident.

Au reste, il fut récompensé de sa malice par un doux regard de Kriemhilt, mêlé de son éternel éclat de rire. Elle préférait Charles qui avait un million, mais, plutôt que de rester fille, elle aurait consenti volontiers à épouser Baratel.

Un maître des requêtes vaut toujours mieux que rien. D’ailleurs, celui-là pourrait revenir sur l’eau, en s’attachant aux Bourbons. D’une dynastie à une autre voyez-vous la différence ?

Le Tigre profita donc de ce qu'on était au dessert pour commencer son récit.

– Je ne vous parlerai pas de l'origine de Mangou, tout le monde la connaît...

M. Bernin, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, leva la tête, ouvrit la bouche pour la première fois dans une autre intention que celle de boire ou manger, et dit :

– Mangou ?... Mangou ?... serait-il par hasard descendant de ce prince tartare qui fut petit-fils de Gengis-Khan ?

– Justement. C'est celui-là.

–... Et fils de Touli-Khan ?...

– Je le crois.

–... Frère du fameux Houlagou qui prit Bagdad ?

– Vous y êtes ! dit le Tigre.

–... Et du célèbre Koublaï-Khan qui massacra tant de Chinois ?

– Allons donc, c'est celui-là même.

–... Et dont la capitale était Karacorum, ville trois fois fameuse, au confluent de l'Ouragoun et de la Salenga.

– Ce que c'est que d'être savant ! s'écria Crabanac en levant les bras vers le ciel avec admiration... Du premier coup on sait de quoi l'on parle.

– Oh ! dit le membre de l'Institut avec modestie, vous me flattez. Je n'ai pas grand mérite à savoir...

– Pas grand mérite ! Vous avez donc appris ça en naissant ?

– Pas tout à fait, reprit M. Bernin ; mais j'ai fait un mémoire sur la *Fondation, la grandeur et la décadence de la ville de Karacorum*, en réponse à diverses allégations de M. Abel Rémusat, et vous comprenez...

– Que la première chose dont vous avez dû vous occuper, c'était la généalogie de Mangou. Je comprends... Mangou est donc prince et petits fils d'empereurs, et serait empereur lui-même sans un usurpateur dont je ne me rappelle pas le nom.

– Tourtoukaï-Khan, n'est-ce pas ? reprit le savant M. Bernin.

– Celui-là ou un autre, reprit Crabanac ; suffit de savoir que Mangou est héritier légitime de la couronne, et que l'autre n'est qu'une atroce canaille, un bandit, et pour tout dire en un mot, un ogre de Corse.

Mais Mangou, tout prince légitime qu'il est, est si peu fier...

Le Tigre en était là de son récit, lorsque la femme de chambre entra et lui remit une lettre qui n'avait pas, comme je pus le voir de loin à l'enveloppe, passé par un bureau de poste.

Sans doute il reconnut l'écriture, car il se leva et dit à Mangou :

– Raconte toi-même à ces dames ce que tu as fait pour enlever le maréchal Ney à Riom, quand on l'emmenait à Paris entre deux gendarmes.

– Cette lettre est donc bien pressée, Crabanac ? demanda madame Eulalie d'une voix câline.

– Très pressée, belle-maman, répondit l'autre d'un ton sec et impérieux.

– On dirait, ajouta-t-elle, que c'est une écriture de femme...

– Allez au diable, belle-maman, vous et votre écriture ! dit le Tigre en colère, et il passa dans la chambre à coucher.

Madame Eulalie leva les yeux au ciel, et Sylvie elle-même parut fort émue.

Alors, pour empêcher qu'on ne fît trop d'attention à cet incident, je pris la parole comme le plus proche parent du maître et de la maîtresse de la maison, et je dis au Tartare :

– Allons, Mangou, c'est à vous de raconter, puisque le colonel vous l'a commandé.

Madame Eulalie se leva sournoisement, sans doute pour épier les démarches du colonel, et demanda à la femme de chambre :

– Savez-vous de qui vient cette lettre ?

– Non, madame, répondit l'autre ; mais Aménaïde doit le savoir. C'est elle qui l'a reçue.

– Reste ici, maman, dit Sylvie avec fermeté. Mon mari est maître de ses actions.

Mais elle avait les larmes aux yeux. Évidemment, elle croyait que la lettre venait d'une femme.

– Pauvre enfant ! pauvre enfant ! s’écria sa tendre mère.

Cependant Mangou, s’appuyant au buffet, avait pris une pose de narrateur.

– Voilà, dit-il. Waterloo, mauvais jour. Pif ! paf ! pan ! Toute la journée. Boum !... Boum !... Boum, boum, boum !...

En frappant à coups de poing sur le buffet, il imitait de son mieux le bruit de la canonnade... De temps en temps il s’interrompait pour imiter le sifflement des balles, puis le ronflement et l’éclat des obus.

Ensuite vinrent le *ran tan plan* de l’infanterie et le *tara tantara* de la cavalerie. Tout cela dura bien dix minutes, pendant lesquelles Mangou s’enivrait de ses souvenirs. À la fin, il reprit la parole :

– Tout ça et rien, même chose, dit-il tristement. Nous revînmes sur la Loire. Mon colonel, deux coups de baïonnette. Moi, trois coups de sabre. La moitié du régiment estropiée. Tout le monde licencié et mis à pied pour récompense. Mon colonel me dit :

– Mangou, que vas-tu faire ?

– Ce que vous voudrez, mon colonel.

Mais lui :

– C’est fini de sabrer. Faut rentrer chacun chez soi.

Je dis :

– Mon colonel, je vais donc retourner en Asie ?

– En Asie ? Pour quoi faire ?

– Pour rentrer chez moi.

– À Karacoroum ?

Je répondis :

– Karacoroum ! Connais pas. Asie, grande plaine, grande prairie. Herbe partout. Chevaux partout, moutons partout. Galoper tous les jours. Chasser tous les jours. Heureux comme un dieu.

– Les Russes te fusilleront comme déserteur. Viens avec moi. J’ai maison, jardin, terres, prés et bois dans mon pays, le Cantal.

– Et chevaux, mon colonel ?

– Et chevaux.

Nous partons. À six lieues d'Aurillac, maître de poste refuse chevaux. Pourquoi ? – demande mon colonel. – Tous retenus, dit l'autre, par la gendarmerie. Maréchal Ney va passer.

Mon colonel cria :

– Tonnerre de Dieu ! Ney entre deux gendarmes !

– On l'emmène à Paris pour le fusiller, dit l'autre. Mon colonel ne se possédait plus. Il sort de l'auberge avec moi et me dit :

– Mangou, ça ne se passera pas comme ça. As-tu ton sabre ?

– Oui, mon colonel.

– Et tes pistolets ?

– Oui, mon colonel.

– Es-tu prêt à tuer et à te faire tuer ?

– Quand vous voudrez.

– Attention ! nous allons rire.

Je charge mes pistolets. J'aiguisé mon sabre. Nous, prenons deux chevaux de poste tout frais, et nous allons en avant sur la route.

Il faisait nuit comme dans un four.

Drelin, drelin, drelin ! j'entends les grelots des chevaux. C'est la voiture qui montait la côte au petit pas. Mon colonel me dit de mettre pied à terre, d'attacher mon cheval à un arbre. Il attache le sien.

Nous mettons trois ou quatre grosses pierres en travers du chemin. D'un côté, montagne ; d'un autre, précipice.

Drelin, drelin, drelin ! La voiture arrive et s'arrête. Grosses pierres empêchaient de passer.

Un gendarme descend de la voiture.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Grosses pierres, dit le postillon.

Gendarme se baisse pour ôter la pierre. Je le prends par le cou et je serre... oh ! je serre à l'étrangler.

Il crie.

L'autre, le brigadier, saute à terre pour l'aider. Mon colonel, qui l'attendait, l'empoigne comme une plume, le couche par terre et lui crie :

– Bas les armes, mon garçon, ou vous êtes mort !

Le brigadier, étouffé, lâche son sabre, rend ses pistolets et attend. Mon colonel lui attache les mains et les pieds, en fait autant à celui que je tenais, et dit au maréchal :

– Vous êtes libre.

Mais voyez la bêtise ! Ney lui répond :

– C'est vous, Crabanac ? Je vous remercie, mais je veux aller à Paris.

– Vous serez fusillé, maréchal, par ces gueux d'émigrés.

– Je serai fusillé s'il le faut, mais je me justifierai.

Mon colonel lui dit :

– Maréchal, voici mille francs en or, partons ensemble. Nous irons en Angleterre.

– J'ai donné ma parole aux gendarmes.

– Et votre femme ! et vos enfants !

– Je les reverrai à Paris.

– Vous le voulez, maréchal ?

– Oui, je le veux. Déliez les gendarmes, Crabanac.

Mon colonel me dit en levant les épaules :

– Pauvre maréchal ! Pas deux sous de cervelle. Sera fusillé comme un perdreau. Quel dommage ! Quand je pense qu'il était toujours le premier et le dernier à la bataille, en Russie et à Waterloo.

Il obéit pourtant. Je déliai les gendarmes.

– À condition, leur dit le maréchal, que vous ne raconterez à personne ce qui s'est passé.

Ney embrassa mon colonel, et nous continuâmes notre chemin vers Aurillac.

– Et jusqu'à présent personne ne l'a su ? demanda le Corse Angeli.

– Personne. Les gendarmes n'étaient pas fiers de s'être laissé prendre, et le maréchal leur avait défendu de parler.

– Bon Mangou ! dit Sylvie.

Le Tartare se mit à genoux et baisa le bas de sa robe.

Ce sauvage l'adorait.

Tout à coup, au moment où madame Eulalie allait donner le signal de passer au salon et de servir le café, la femme de chambre m'appela, au nom du Tigre.

Il m'attendait d'un air préoccupé.

Quand la femme de chambre fut sortie, il me tendit la lettre qu'il avait reçue un quart d'heure auparavant et me dit :

– Lisez, cher ami, lisez, je vous en prie.

Je regardai d'abord la signature :

PROSERPINE.

Je demandai assez sévèrement :

– Qu'est-ce qu'elle vous veut, cette demoiselle ?

– Lisez donc, oncle Denisot !

Voici la lettre :

« Mon Tigre,

Je t'attends demain, à trois heures de l'après-midi, à Saint-Mandé. Mes meubles sont installés. Tout est prêt. Il ne me manque ici que mon Tigre.

Tu viendras demain, ou tu diras pourquoi.

Suivant ton instruction, il y aura cinq couverts outre le tien et le mien. Le papa Denisot sera des nôtres. Je l'aime bien, il est discret. Il est bon enfant. Enfin, il me fait la cour comme s'il avait des chances...

J'ai fait mes adieux au café Lemblin. Le patron voulait me retenir et doubler mon traitement. Je l'ai envoyé faire lanlaire. Il m'a dit : Le Tigre vous abandonnera. Vous me reviendrez. J'ai répondu : S'il m'abandonne, j'aurai toujours la ressource de me jeter du haut des tours de Notre-Dame sur le pavé.

Et je le ferai comme je l'ai annoncé.

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit... Sais-tu une grande nouvelle, mon Tigre, une nouvelle que je t'ai cachée jusqu'à présent, une nouvelle qui fait mon bonheur et qui fera le tien, j'espère, une nouvelle... En deux mots, la voici :

Mon Tigre, ta femme ne t'a donné qu'une fille. Eh bien, moi, dans quelques mois, je te donnerai un garçon. Oui, fifi, un petit Crabanac, qui sera tout semblable à son père, vaillant comme un coq et fort comme un éléphant.

Je te ménageais cette surprise pour aujourd'hui. Ah ! cher fifi, que je suis heureuse !... Et dire que je l'avais si longtemps désiré depuis la mort de notre pauvre Grigitte, notre pauvre petite fille ! Enfin, nous y voilà.

Tes amis à six heures du soir. Toi à trois heures au plus tard.

Adieu. Je t'aime jusqu'à la mort.

Ta PROSERPINE.

P.S. – As-tu lu le journal de ce matin ? On parle déjà de tes duels de cette nuit et d'autre chose encore. Prends garde, mon Tigre ! Tu as beaucoup d'ennemis ! On dit que nous conspirons ensemble. Moi conspirer quand je suis avec toi !... Ah ! Seigneur Dieu ! Nous avons bien autre chose à faire ! Qu'en dis-tu, Fifi ? »

Quand la lettre fut lue, le Tigre me demanda :

– Qu'en pensez-vous, papa Denisot ?

– Vous oubliez, Crabanac, que je suis l'oncle de Sylvie, et qu'à ce titre...

Il leva les épaules.

– Si vous êtes l'oncle, papa Denisot, moi, je suis le mari. Si vous êtes amoureux de Proserpine (ne mentez pas, je le sais, elle me l'a dit vingt fois), je suis quelque chose de plus. Au fond, nous l'aimons autant l'un que l'autre. Parlons donc sincèrement. Qu'est-ce que c'est que ce journal de ce matin dont elle parle et qui raconte le duel ? Qu'est-ce que c'est que la conspiration dont nous faisons partie, elle et moi ? Voyons, vous qui lisez tous les journaux depuis A jusqu'à Z, vous devez savoir ça.

Je répliquai :

– Ne le savez-vous pas ?

– Non. Ce matin, après déjeuner, je suis monté à cheval avec Sylvie, et nous avons galopé pendant plusieurs heures dans le bois de Boulogne et les environs, et ma foi, s'il faut l'avouer, elle et moi nous pensions à toutes sortes de choses, excepté à la politique.

Alors je tirai de ma poche le journal du matin et je le lui donnai à lire.

Jusqu'au dernier alinéa il parut fort tranquille ; mais comme celui-là le désignait trop clairement ainsi que Proserpine, il serra les poings avec fureur et dit :

– Si je connaissais le misérable qui a donné ces renseignements à la police !

Puis, comme éclairé d'une pensée subite :

– Angeli !

Le Corse entra. On eût dit qu'il s'attendait à être appelé.

– Lis ça et dis-moi ton avis.

Le Corse prit la lettre, la lut, réfléchit un instant et répondit :

– Mon colonel, ce n'est pas de conspiration que vous êtes accusés, vous et mademoiselle Proserpine.

– De quoi donc ?

– Est-ce que je sais, moi ? Peut-être est-ce un amoureux de mademoiselle Proserpine qui...

Il s'arrêta, comme s'il avait hésité à dire toute sa pensée et comme s'il avait voulu me ménager.

Le Tigre comprit sans doute et dit :

– Rentrons.

Je passai le premier dans le salon. Les deux autres restèrent en arrière sous un prétexte et ne rentrèrent qu'une demi-heure après moi.

Qu'avait-il pu dire de moi en mon absence ? Je ne l'ai jamais su. Je ne pouvais que le présumer, mais je vis la physionomie du Tigre devenir plus sombre.

Sans doute il me soupçonnait de quelque chose, comme si, moi, Denisot aîné, chevalier de la Légion d'honneur, j'avais été capable... !

Au reste, je ne fus pas seul soupçonné, et d'ailleurs les choses marchèrent si vite qu'il eut à peine le temps de me témoigner sa défiance.

Madame Eulalie, prenant le rôle de maîtresse de maison, offrait avec grâce du café et des liqueurs à tous les assistants. Elle était aidée de Brunhilt Krompholz et de Kriemhilt Krompholz, qui se promenaient dans le salon en portant des tasses et des assiettes comme si elles n'avaient jamais connu d'autre emploi.

Sylvie, de son côté, s'était retirée vers la fenêtre, cherchant sans doute la solitude ; mais, par un hasard facile à prévoir, Charles était allé juste au même endroit respirer l'air frais du soir.

Ce qu'ils se disaient, je ne l'ai pas entendu.

Ce que Charles désirait, on pouvait le deviner à sa physionomie et à celle de Sylvie.

D'abord, il dut montrer une tristesse profonde.

Sylvie ne répondit rien.

Ensuite, la tristesse fit place aux reproches. Ma pauvre nièce se défendit de son mieux, levant les yeux au ciel, parlant sans doute du désespoir qu'elle avait éprouvé.

Un peu après, Charles parut moins irrité ; mais, en revanche, il dut protester qu'il aimerait toujours.

En même temps, il la regardait les yeux dans les yeux, de façon à inquiéter le colonel Crabanac s'il avait été présent. Par bonheur, il était resté dans la chambre avec Angeli.

Sylvie alors lui tendit la main qu'il baisa tendrement ; puis, sans vouloir en entendre davantage, elle s'avança vers le milieu du salon et dit tout haut :

– Ma chère Brunhilt, voudriez-vous nous jouer une sonate de Beethoven ?

Brunhilt accepta l'offre avec empressement. Charles était occupé de Sylvie. M. Baratel prêtait l'oreille aux discours enchanteurs de sa sœur Kriemhilt. M. Bernin, de l'Institut, expliquait à madame Eulalie les règles principales de la grammaire mantchoue. Le vieux général Pinson discutait avec le banquier Krompholz une question de politique. En un mot, excepté moi, chacun paraissait avoir ses affaires particulières.

Brunhilt seule était menacée de faire tapisserie ; aussi s'empressa-t-elle (et je ne la blâme pas) de s'asseoir au piano.

Joua-t-elle du Beethoven ou du Mozart, de l'Haydn ou du Weber, je ne peux pas vous le dire, ne connaissant pas assez ces gens-là pour en juger. Si l'on m'avait demandé mon avis, j'aurais prié Brunhilt de jouer tout bonnement :

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,

ou bien :

Ah ! vous dirai-je, maman,
Ce qui cause mon tourment ?

ou bien :

Bon voyage cher Dumollet ;
À Saint-Malo débarquez sans naufrage ;

quelque chose, enfin, qui fût à la portée de tout le monde, car je ne connais rien de plus ennuyeux que d'entendre du bruit qu'on ne comprend pas, et s'il faut tout avouer, les sonates de Beethoven, les trois quarts du temps, c'est comme les poèmes mandchous, on les comprend après les avoir étudiées pendant cinq ou six ans.

Au reste, que ce fût facile à comprendre ou non, Brunhilt ne se fit pas prier pour nous en jouer quatre.

Sylvie l'encourageait ; moi, je bâillais ; Charles, feignant l'enthousiasme, se rapprochait de Sylvie et faisait mille compliments à Brunhilt.

À la fin, comme elle venait d'achever un morceau des plus savants, œuvre d'un monsieur très célèbre dont j'ai oublié le nom, mais qui a vu le jour en Allemagne, Charles s'avança d'un air insinuant et demanda si mademoiselle Krompholz aurait la bonté de chanter pour lui quelque chose en s'accompagnant elle-même sur le piano.

Brunhilt, très flattée de cette demande, déclara qu'elle était prête à tout, et que c'était à lui de chercher un air, une romance ou un morceau d'opéra, à son choix.

– Mon Dieu ! dit Charles, qui, sans paraître y prendre garde, cherchait depuis quelques moments dans la musique de sa cousine, voici, je crois, quelque chose qui n'est pas de la force de Beethoven, mais qui a bien son prix tout de même.

En même temps, il ouvrit un cahier de musique et le mit sous les yeux de Brunhilt.

Mademoiselle Krompholz aînée regarda cette musique d'un air étonné, et dit qu'elle n'avait pas déchiffré, et qu'elle était prête non pas à chanter, mais à accompagner quiconque voudrait essayer de chanter.

– Vous-même, ajouta-t-elle en s'adressant à Charles.

Contre mon attente, il ne se fit pas prier, quoiqu'il fût musicien et chanteur médiocre.

Alors elle se mit à préluder. Sylvie et moi, très étonnés, nous nous assîmes pour entendre chanter mon neveu.

– Tu as fait sans doute des études de chant à Madagascar ? lui dis-je en riant.

Il répondit sérieusement :

– Mon oncle, vous et Sylvie, vous verrez cela tout à l'heure.

Et d'une voix émue plutôt que juste ou bien timbrée, il entama la délicieuse romance de Martini :

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie.
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie.
Elle me fuit pour prendre un autre amant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Vous devinez sans doute que ce n'était ni mademoiselle Brunhilt Krompholz ni moi que Charles regardait en chantant.

Ma nièce le comprit aussi et devint sérieuse et triste. Elle baissait les yeux en regardant d'un air distrait l'extrémité de ses brodequins.

– Oh ! dit Brunhilt, qui se croyait mélancolique ou qui voulait le paraître, quelle musique et quelle poésie ! Et comme M. Charles chante cela avec expression !

Alors elle se remit à l'œuvre, et Charles reprit :

Tant que cette eau coulera doucement,
Vers le ruisseau qui borde la prairie,
Je t'aimerai, me répétait Sylvie.
L'eau coule encor. Elle a changé pourtant.
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment.
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Comme il achevait, le Tigre entra suivi d'Angeli.

– Où donc est le général Pinson ? demanda-t-il tout d'abord en entrant.

– Parti, répliqua Mangou.

– Ah ! tant pis ! répliqua le Tigre. Je voulais lui demander conseil.

Au même instant, Sylvie, sans paraître faire attention à lui, déplia un grand journal, – le même que j'avais déjà lu deux fois et qui accusait Crabanac, et le lut avec une attention profonde.

Madame Eulalie, de son côté, me prit à part et dit en ricanant :

– Je sais tout, maintenant.

– Ah ! quoi donc ?

– Ce que vous avez voulu cacher cette nuit.

Je me redressai fièrement :

– Ma sœur, je n'ai rien à cacher !

– Vous étiez au café Lemblin ?

– Pourquoi non ? J'y vais tous les soirs.

– Et vous avez bu du punch, Denisot ?

– Très vrai, Eulalie. Quel mal y voyez-vous ?

– Pour vous ? Aucun. Dieu merci, vous êtes d'âge à vous conduire bien ou mal... Mais mon gendre ?

– Eh bien, qu'a-t-il fait ?

– Vous le savez mieux que moi, Denisot !

– Alors n'en parlons plus !

Et je lui tournai le dos, sans vouloir en entendre davantage.

Cependant, M. le banquier Krompholz, voyant que personne ne s'occupait plus de ses deux filles, car M. Bernin, M. Baratel et le vieux général étaient partis sans bruit l'un après l'autre, jugea qu'il était temps de les ramener chez lui, et salua tout le monde en commençant par madame Eulalie, qui était, à son avis, la vraie maîtresse de la maison.

Charles les suivit, n'ayant plus rien à faire ou à dire, et j'allais sortir avec lui lorsque le Tigre me retint et me dit :

– Oncle Denisot, j’ai besoin de vous !

Je restai malgré moi, prévoyant que j’allais assister à quelque scène de famille et que je serais forcé d’y prendre part.

C’est dangereux, car le moindre défaut de ces scènes est d’arrêter la digestion des gens paisibles.

Mais la crainte de quelque chose de plus grave encore me décida.

Il y avait dans le ton et l’attitude du Tigre une violence impérieuse que je ne lui connaissais pas encore, du moins avec les femmes, et surtout avec la sienne. Le bon Crabanac, pareil à beaucoup de maris qui ont des torts et qui n’en sont pas plus modestes, paraissait vouloir faire des reproches à sa femme, et peut-être me prendre pour arbitre ; – honneur immérité, car j’étais loin de briguer ces délicates fonctions.

De son côté, Sylvie semblait profondément blessée. Derrière elle, sa mère, étouffant d’humilité triomphante, se tenait prête à la soutenir dans le combat, et à lui fournir au besoin des munitions, je veux dire des arguments.

Par un hasard singulier et que je remarquai tout d’abord, Angeli, sombre et silencieux, un peu en arrière de Crabanac, paraissait remplir le même rôle auprès de lui.

Quant à moi, grand Dieu ! j’aurais voulu pour dix écus être dans mon lit et ronfler paisiblement !

Les deux armées étaient sa présence, ainsi qu’on vient de voir, et moi, tenant la balance comme Jupiter dans l’Olympe ; le premier feu vint du colonel.

– Ma chère Sylvie, demanda-t-il d’un air méprisant, qu’est-ce que c’est que ces niaiseries ridicules qu’on chantait là tout à l’heure ?

– Ça ? répliqua-t-elle, mais, mon ami, c’est une fort jolie romance du temps passé que mon cousin Charles essayait en se faisant accompagner de la noire Brunhilt.

– Et qu’est-ce qu’il disait, ton cousin Charles, ou qu’est-ce que disait une certaine Sylvie ?...

– Il disait que Sylvie l’avait trompé, qu’elle avait bien tort, et que cela devait servir de leçon à toutes les Sylvies à venir.

Elle disait cela, moitié riante, moitié irritée, – riante parce qu'elle était très douce et très gaie, mais irritée parce qu'elle croyait avoir les torts les plus graves à reprocher à son mari.

Malheureusement, Crabanac suivait toujours son idée avec l'impétuosité d'un boulet de canon.

– Ma chère Sylvie, reprit-il, toutes ces fanfreluches-là me déplaisent...

– Ah ! s'écria Sylvie frappée au cœur.

–... Je n'entends pas qu'un petit monsieur que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, un cousin que j'ai vu hier pour la première fois, vienne comme Chérubin chanter des romances à ma femme, et s'il y revient, je jure de lui briser les os ; dis-le, lui, ma chère, et s'il ne comprend pas du premier coup, je me charge de le lui expliquer mieux avec ma canne.

– Oh ! oh ! oh ! Après trois ans de mariage ! s'écria Sylvie en cachant sa tête dans ses mains et éclatant en sanglots.

– Ah ! mon Dieu ! dit madame Eulalie, ma fille s'évanouit, ma fille se meurt !... Ah ! mon Dieu ! Pauvre chère enfant !

Puis, se tournant vers le Tigre d'un air de défi :

– Eh bien, monsieur Crabanac, êtes-vous content de votre ouvrage, maintenant ?

Si content, le pauvre colonel, qu'il en était tout pâle de saisissement, muet de consternation, et qu'il ne rompit qu'une seule fois le silence pour s'arracher deux mèches de cheveux (par bonheur il en avait autant qu'Absalon) et pour s'écrier en se parlant à lui-même :

– Double et triple brute !

Telle fut l'issue de la première escarmouche.

OceanofPDF.com

XI

Il y eut une courte trêve entre les combattants. Grabanac, repoussé avec perte, essaya d'abord de se replier sur le corps de bataille, et même dans son trouble il aurait fait donner la réserve, c'est-à-dire Angeli ; mais le Corse, qui gardait son sang-froid, fit signe que le moment n'était pas venu.

Alors il ne resta plus au cuirassier démonté qu'à se jeter aux genoux de son ennemi, suivant sa manœuvre ordinaire, à demander tendrement pardon, à justifier sa folie, à baiser les pieds et les mains de Sylvie, à écarter celles-ci qui couvraient ce visage charmant, à essuyer les larmes avec des baisers, enfin à s'avouer vaincu et à solliciter sa grâce.

Alors cet ange de bonté laissa tomber sur lui un regard plein de pitié, de pardon, de grâce, de tendresse et de tout ce qui fait le bonheur des faibles mortels, et s'écria en poussant un profond soupir :

– Ah ! tu m'as fait bien mal !

Et elle porta la main sur son cœur pour indiquer que là était le siège de sa douleur.

– Pauvre enfant ! s'écria madame Eulalie, quand je pense que le médecin m'a toujours dit qu'il fallait prendre garde aux anévrysmes, que le moindre choc pouvait la tuer !

Crabanac était si étourdi de cette scène qu'il ne pensait pas à se défendre, et que je crus devoir, malgré mon rôle d'arbitre, venir à son secours.

– Quel médecin ? demandai-je avec intérêt. Je n'ai jamais connu ce médecin-là, pour ma part.

Il est vrai que je m'intéressais beaucoup à Sylvie, mais je trouvai aussi que l'arrêt de l'homme de l'art était venu bien à propos pour écraser le Tigre.

Madame Eulalie répliqua en sifflant comme une vipère en fureur :

– Vous d'abord, Denisot, je ne vous parle pas ! Depuis longtemps nos chiens ne chassent plus ensemble. Avare comme une araignée, égoïste comme un chapon, voilà-t-il pas un beau donneur de conseils que monsieur mon beau-frère !

Et elle se mit à ricaner avec une joie féroce.

Puis, reprenant haleine, elle ajouta quelques paroles obligeantes sur le compte de ces gens qui se font toujours de fête sans en être priés, de ces sots qui veulent toujours entrer dans les familles pour y porter le trouble et la discorde, de ces parasites qui dînent partout, excepté chez eux, et dont la marmite est renversée...

Le flot aurait longtemps continué de couler, car la chère dame était en verve, si son compère Angeli, comme pour appuyer et enfoncer davantage le trait, dans le cas où je ne l'aurais pas senti, n'était intervenu pour la calmer :

– Madame Eulalie ! Ma bonne madame Eulalie ! Vous n'y pensez pas, de dire des choses pareilles au respectable M. Denisot, chevalier de la Légion d'honneur et votre beau-frère...

– Qu'il aille au diable ! s'écria-t-elle, et la Légion d'honneur avec lui !

Injure que je pris très tranquillement et très philosophiquement, et que je plaçai avec les autres dans un coin de ma mémoire. Je comptais bien la balayer le soir même et n'en plus garder aucun souvenir.

Mais le Tigre, qui venait de se réconcilier avec Sylvie, n'eut pas plutôt entendu blasphémer la croix d'honneur, qu'il saisit des deux mains madame Eulalie par la taille, l'enleva de terre, la serra entre ses doigts de façon à l'étouffer et lui dit d'une voix terrible :

– Ah ! tenez, belle-maman, vous pouvez insulter tant qu'il vous plaira papa Denisot, qui est la bonté même, qui ne vous répondra pas, et qui s'en fiche comme un lampion d'une prune...

– Mon ami ! je t'en prie ! dit la pauvre Sylvie d'une voix suppliante.

–... Mais, continua-t-il, si jamais il vous arrive de dire un mot contre la croix d'honneur, le grand Napoléon, la grande armée ou n'importe qui, faites bien attention !... je vous envoie au plafond comme une balle.

Et il en fit le geste. Heureusement, Sylvie le retint.

Madame Eulalie poussa un cri effrayant et essaya de s'évanouir ; mais elle n'y réussit point. Ce n'était pas sa partie. Elle brillait davantage dans les hurlements aigus et dans les accès de rage venimeuse.

Nous en eûmes bientôt la preuve.

Aussitôt que son gendre l'eut remise à terre, elle courut à la cheminée du salon, saisit derrière la pendule un objet qu'elle y tenait caché, et que je prenais d'abord pour un pistolet ou un poignard, puis elle revint à nous, se plaça derrière sa fille qui pouvait lui servir de bouclier et dit d'une voix qu'elle essayait de calmer, mais où l'on entendait les rugissements mal comprimés de la panthère :

– Crabanac ! je voulais vous épargner !...

– Vous êtes mille fois trop bonne, belle-maman, interrompit le Tigre qui riait de bon cœur, se croyant le plus fort.

– Oui, je le voulais ! mais puisque vous avez osé porter la main sur une femme qui devait vous être doublement sacrée, d'abord à cause de son sexe...

– Oui, oui, femme sacrée, sacrée femme !

– Et ensuite parce qu'elle est votre mère...

– Oh ! si peu !

– Malheureux ! ne blasphémez pas !

Elle se recueillit, ramassa son souffle, enfla ses joues et d'une voix solennelle lui cria :

– Crabanac ! vous êtes un lâche !!!

Mais le Tigre riait toujours.

Et moi aussi, je l'avoue ; mais j'avais tort ; car, se tournant de mon côté, elle ajouta :

– Oui, vous êtes un lâche, Crabanac, et ce vieux benêt aussi est un lâche !...

– Belle-maman, dit le Tigre, un lâche et un lâche font deux lâches, comme un melon et un melon font deux melons, comme un jambon et un jambon font deux jambons, comme une vieille enragée et une autre vieille enragée font une paire de vieilles enragées... N'est-ce pas vrai, Angeli ?

Le Corse poussa un grognement douteux.

– Mon colonel... dit-il, mais il n'alla pas plus loin. Plus circonspect que moi, il se tenait à l'écart et se gardait bien d'entrer dans la mêlée de peur d'attraper des coups.

Je croyais qu'enfin le dernier coup de feu avait été tiré avec le mot de « lâche », et j'allais sortir très paisiblement de la maison si agitée de ma nièce et dormir entre deux draps du sommeil le plus doux, lorsque tout à coup je m'aperçus que ce n'était qu'une feinte, et qu'une batterie chargée à mitraille allait s'ouvrir sur le malheureux colonel.

– Oui, vous êtes des lâches, reprit madame Eulalie, vous surtout, Crabanac, car pour celui-là (me regardant avec mépris), il ne compte pas ; et vous êtes si lâche, mon gendre chéri, que malgré toute votre force d'Hercule, vos poignards, vos sabres, vos pistolets et toute votre ferraille, vous n'oserez pas porter la main sur moi !... Osez donc un peu, pour voir ! Osez ! osez ! osez ! ! !...

Elle se dressa sur la pointe des pieds et le regarda jusque dans les dents.

Il se contenta de lever les épaules et dit :

– Ma pauvre Sylvie, ta mère est folle décidément. Il faudra faire avertir le docteur Pinel.

Elle éclata d'un rire si aigu qu'il me fit tressaillir comme le hennissement d'une cavale emportée.

– Ah ! ah ! dit-elle, vous voudriez bien que je fusse folle, Crabanac ; mais vous n'aurez pas cette joie... Connaissez-vous ceci, mon fils bien-aimé ?

Et elle montra de loin un journal du soir, non le même que nous avions déjà vu, mais un autre, aussi dangereux par malheur.

C'était le *Scorpion*, fondé trois ans auparavant par quelques drôles pour insulter et déshonorer tous les honnêtes gens du parti libéral et les bonapartistes, pendant que les grands journaux royalistes leur faisaient d'un autre côté une guerre aussi violente, mais plus loyale.

– Avez-vous lu le *Scorpion*, mon cher monsieur ?...

Elle brandissait le journal comme une épée en menaçant le Tigre.

– Connaissez-vous l'article qui vous concerne, vous et la fille Proserpine ?...

Si vous n'avez pas lu, mon bel ami, prenez vos lunettes, vous y êtes arrangé de la belle manière, et j'ai donné vraiment un mari bien tendre et bien respectable à ma fille...

Il voulut le saisir.

– Patience, monsieur ! si vous faites un pas de plus, j’envoie chercher la garde, et vous vous débrouillerez avec elle, car vous conspirez, mon joli monsieur, vous conspirez contre le roi, la charte et son auguste famille...

– Oh ! maman, s’écria Sylvie toute tremblante, peux-tu faire de pareilles menaces ?

Et elle essaya de lui fermer la bouche avec ses deux mains.

Mais, madame Eulalie était lancée à ne pouvoir plus s’arrêter. Angeli, qui sans doute l’avait secrètement excitée (du moins je l’ai cru plus tard), essayait en vain de la retenir ou en faisait semblant.

– Ah ! le misérable ! criait-elle, voilà trois ans qu’il fait mon malheur et celui de mon enfant, et je l’épargnerais ! Non ! non ! non ! Il a porté la main sur moi, Sylvie ! Il ira chez le commissaire et de là devant la cour d’assises ! Je le conduirai jusqu’à l’échafaud.

Figurez-vous la bataille de la Moskowa, avant la dernière grande charge de cavalerie et la prise de la fameuse redoute, quand cinq cents canons et deux cent mille Russes ou Français se heurtaient, se fusillaient, se mitraillaient, s’assommaient ou se perçaient à coups de crosse, de sabre et de baïonnette.

Nous en étions à peu près là, et je me demandais avec inquiétude comment la bataille allait finir ; car, bien que je ne fusse qu’auxiliaire, à peine chargé de couvrir les flancs de mon ami Crabanac, je commençais, non pour lui, mais pour ma pauvre Sylvie et pour moi, à craindre une déroute complète.

Après tout, cependant, qu’est-ce que pouvait dire ce funeste *Scorpion* dont le Tigre était menacé ?

Ce qu’on crie tous les jours dans tous les pays libres, ce qu’on souffle tout bas. – mais plus dangereusement, – dans les autres, c’est-à-dire qu’un tel est une canaille, un coquin, un voleur, un misérable, un adultère, un inceste, un scélérat qui a commis tous les crimes...

Évidemment, cela ne pouvait pas aller plus loin. Voyons donc, pensai-je, ce fameux *Scorpion*..., mal connu est à moitié guéri.

Le difficile était de l’arracher des mains de madame Eulalie.

Certes, le Tigre était de force à le faire ; mais je craignais la résistance de la vieille dame, les cris, les larmes, l'arrivée de la garde et quelque catastrophe dont je sentais menacé mon ami Crabanac.

Tout le reste, à la bonne heure ; je prenais patience ; mais la crainte d'une conspiration dont il faisait partie peut-être, et où je me trouverais mêlé comme témoin, sinon comme complice, me poussait malgré moi à intervenir. Il y a des moments, voyez-vous, où les gens les plus paisibles deviennent vaillants comme des lions : c'est quand ils sentent leur vie et leur repos menacés.

J'en étais là.

Pendant que madame Eulalie, plus furieuse qu'un dogue, promettait de conduire son gendre à l'échafaud, et, ma foi, l'y aurait conduit de grand cœur, je remarquai qu'elle tenait sa main gauche cachée derrière le dos, tout en gesticulant avec la droite, et que dans cette main gauche était le fameux journal.

Alors, sans faire semblant de rien, sifflotant, regardant le plancher, me retirant vers la cheminée comme pour me regarder dans la glace, certain qu'on m'avait perdu de vue, je fis un mouvement tournant aussi habile pour le moins, et, dans tous les cas, aussi heureux que celui de Napoléon à Ulm, autour de l'infortuné général Mack, et joignant la promptitude de l'exécution à la sagesse de la conception, j'enlevai le journal d'un coup preste et prompt à la main de madame Eulalie ; je saisis un fauteuil qui était au milieu du salon, et je m'en fis un rempart contre un retour offensif.

Cette précaution n'était pas superflue, car madame Eulalie n'eut pas plutôt senti la perte qu'elle venait de faire, qu'elle se retourna sur moi pleine de rage et cria :

– Voleur !

Puis elle voulut s'élancer et m'arracher ma proie ; mais elle se cogna si durement le genou contre le fauteuil que j'avais pris pour bouclier, qu'elle recula malgré tout son courage et poussa un cri de douleur.

– Oh ! maman, qu'as-tu ? s'écria Sylvie, en la recevant dans ses bras. Qu'est-ce qui t'a fait du mal ?

Elle se ranima, et me montrant :

– Le voilà, ce voleur, ce misérable ! Il a voulu me casser la jambe...

Puis s'affaissant tout à coup :

– Il m'a cassé la jambe, ce Denisot ! Ah ! mon Dieu ! il m'a cassé la jambe... Mon enfant, envoie vite chercher le médecin.

Nouveau coup dont le Tigre fut accablé.

La femme de chambre accourut, et d'abord, comme c'était son devoir, poussa de grands cris et montra le plus profond désespoir.

– Allez chercher le médecin, dit Sylvie tout en larmes.

– Quel médecin ?

– Le plus proche.

– Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! sanglotait madame Eulalie.

Je m'approchai lentement.

– Ma chère sœur, il ne faut rien exagérer. Vous avez dû vous faire mal, mais...

Avant que j'eusse fini ma phrase, elle m'envoya à travers les airs une claque ou gifle de si forte dimension que si... mais, par bonheur, j'avais prévu le coup, et j'avais reculé... La claque ou gifle tomba et se perdit dans le vide, où certes je n'irai pas la chercher.

Alors, sans transition et devenu féroce à mon tour, je dis au Tigre :

– Mon cher ami, tout ça, c'est de la frime. Eulalie n'est pas plus malade que vous et moi.

En même temps je lui remis le journal, cause de tant de malheurs, et je lui dis :

– Lisez.

Mais à peine avait-il commencé, que j'en étais déjà venu, en regardant de côté, à soupçonner quelque manœuvre nouvelle.

Pendant que Sylvie cherchait du linge, de l'arnica, un flacon d'eau de mélisse et mille autres petits objets, je m'aperçus que madame Eulalie parlait tout bas à la femme de chambre et lui faisait mille recommandations étrangères à son mal.

Entre autres recommandations, j'entendis le mot « garde » qui fut dit d'une voix sifflante et qui me mit en éveil. Visiblement, la bonne dame songeait moins à panser une blessure qu'à se venger d'un gendre désespéré.

J'en avertis le Tigre, qui montra sur-le-champ l'intelligence et le coup d'œil d'un grand capitaine.

Il appela Mangou.

Le Tartare entra, grasseyant, joyeux, épanoui, ébouriffé. Je pense qu'il avait dû manger beaucoup de graisse et de lard, s'abreuver d'eau-de-vie et dire des douceurs à la grosse Aménaïde, car il avait dans sa démarche quelque chose du dieu Bacchus, quand il revint des Indes suivi des Ménades, des Naïades et des Hamadryades.

Cependant il se tenait en équilibre perpendiculaire comme la colonne Vendôme, quoique agité comme un vaisseau à trois ponts sur la mer.

– Voilà, mon colonel !

Le Tigre le regarda entre les yeux, prit une carafe pleine d'eau, lui en fourra le goulot dans les lèvres et lui dit :

– Bois !

Mangou fronça le sourcil. On eût dit qu'il allait avaler une médecine. Cependant, ayant réfléchi sans doute que c'était une consigne nouvelle assurément, mais aussi rigoureuse que toute autre, il avala le tout, presque sans respirer, posa la carafe à terre et répliqua :

– Qu'est-ce qu'il y a, mon colonel ?

Le Tigre lui dit :

– Mangou, tu vas descendre dans ta loge. Si cette fille (il montra la femme de chambre) ou n'importe qui, excepté le lieutenant Angeli, M. Denisot et moi, essaye de sortir sans ma permission, tu l'étrangleras net.

– Compris, mon colonel !

Ici Mangou eut une idée.

– Mais si quelqu'un essaye d'entrer ?

– Tu l'étrangleras.

– Oui, oui, mon colonel. Couic, couic.

Et il fit le geste.

Alors madame Eulalie étendit les bras en croix.

– Ah ! Sainte Vierge ! Dans quelle caverne suis-je tombée ? Dans quelles mains ?

– Dans les mains du diable ! répliqua le Tigre d'une voix tonnante. Et tenez-vous tranquille, belle-maman. Ne soufflez pas mot, ou vous avez vu votre dernier jour !

Il fit signe à la femme de chambre de sortir et à Mangou de l'accompagner.

– Maintenant lisons.

Et il déplia le *Scorpion*.

Au même instant, Sylvie rentrait.

Alors madame Eulalie, oubliant qu'elle avait la jambe cassée, se leva et fit trois pas en avant en s'écriant d'une voix suppliante :

– Ne lisez pas, Crabanac ! ma fille ne sait encore rien ! Ne laissez pas voir à cette malheureuse enfant ce que je voudrais lui cacher éternellement, ce que je savais, ce que je consens à oublier dans l'intérêt de son bonheur !

– Quoi donc ? demanda Sylvie.

– Il est trop tard, répliqua le Tigre, qui sentait bien que toutes ces réticences lui nuiraient beaucoup plus dans l'esprit de sa femme que les vérités les plus désagréables et même les plus horribles calomnies, car l'imagination va toujours plus loin que la réalité... Il est trop tard, belle-maman. Il faut que Sylvie sache tout, s'il y a quelque chose à savoir.

Puis, sans attendre de nouvelles supplications, il lut de sa plus belle voix ce qui suit :

« Tout Paris a connu ce matin avec horreur l'infâme conspiration dont la famille royale a failli être victime.

Les détails affluent de toutes parts, et la police toujours vigilante est sur la trace des scélérats... »

Suivaient quelques détails sur la conspiration prétendue dont Crabanac était le chef, mêlés de quelques anecdotes extravagantes, mais propres à effrayer les vieilles douairières et les vidames.

Quant à Crabanac, voici son paquet :

« Au reste, cette conspiration aussi insensée que vile et criminelle paraît avoir pour chef un de ces misérables qui sont nés dans la crapule, qui vivent dans l'infamie et qui mourront au bagne, à moins qu'on ne leur fasse l'honneur inespéré de les faire mourir sous les balles, quoique indignes de la noble mort du soldat.

Ce chef, – né des ignobles amours d'un vieil Auvergnat, marchand de chaudrons, et d'une rétameuse de casseroles qu'on a vue longtemps avec son mari (ou celui qu'elle appelait de ce nom) dans la rue Saint-Denis, – paraît avoir servi de bonne heure dans cette vieille garde impériale où Bonaparte avait dès longtemps rassemblé tous ses séides et dont les plus braves, – les seuls peut-être, ont péri à Waterloo... »

À ce souvenir, la poitrine du Tigre se gonfla.

– Ah ! dit-il, mes pauvres vieux camarades ! Nous avons combattu ensemble les Prussiens, les Anglais, les Russes ; nous avons sabré l'univers, et sans les traîtres nous le sabrerions encore, et voilà ce qu'un coquin de policier, ce qu'un mouchard ose dire de vous !...

(Il frappa du poing sur la table et la fendit en deux.)

–... Oui, je le répète, je l'écraserai, ce *scorpion* ! Qu'en dis-tu, Angeli ?

Le Corse, qui demeurait immobile, ajouta :

– Et vous aurez raison, mon colonel !

Puis, par réflexion :

– Quand je pense à ce qu'ils ont osé dire de vos parents...

Le Tigre étendit la main pour lui imposer silence :

– Ça, mon vieux, je le leur ferai rentrer dans la gorge à coups de maillet. Demain matin, Angeli, tu vas...

– Vous oubliez, mon colonel...

Le Tigre leva les épaules et répliqua :

– Tu as raison, mais les gueux n'y perdront rien pour attendre.

Il reprit sa lecture.

« ... Le colonel Crabanac (c'est sous ce nom qu'il s'est fait connaître, quoiqu'on ait droit de se demander s'il a vraiment conquis ce titre dans les armées de l'usurpateur) est un de ces hommes de sac et de corde que Bonaparte employait dans ses expéditions secrètes.

Le seul récit de ses exploits déshonorerait l'armée française tout entière, si l'infamie d'un seul de ses membres pouvait diminuer la gloire que nos ancêtres, conduits par l'illustre race de Saint-Louis, acquirent à Bouvines et à Fontenoy.

Ce misérable, lassé de se vautrer dans la fange, de vivre aux crochets d'une fille entretenue, appelée Proserpine, qui a fait longtemps la joie des gardes du corps (on assure que la querelle d'hier est venue de là), a cru se hausser jusqu'aux honneurs en se mettant à la solde du parti libéral... »

Madame Eulalie s'écria :

– Eh bien, mon ami, savez-vous maintenant ce que vous vouliez savoir ? Avez-vous vu ce que vous vouliez voir ?

Les vieilles mèches de cheveux gris, qui gardaient encore la trace des papillotes, s'agitaient victorieusement sur son front.

Le Tigre garda un instant le silence.

Toutes ces accusations si calomnieuses et si absurdes tombaient sur lui comme une grêle de tuiles. Il se sentait écrasé.

– Qui vous a donné ce journal, horrible vieille ? demanda-t-il enfin d'une voix terrible.

L'épithète d'« horrible vieille » était la plus cruelle qu'il pût appliquer à sa belle-mère. Madame Eulalie avait toujours espéré garder jusqu'aux frontières de l'âge le plus mûr les grâces de l'adolescence.

Elle était si troublée qu'elle répondit au hasard :

– Qu'est-ce que ça vous fait ?

En même temps elle regarda le Corse comme pour le supplier de venir à son secours ou de la délier d'un serment.

Angeli prit la parole.

– Mon colonel, dit-il, le misérable qui a écrit ou inspiré ces infamies a dû les envoyer tout exprès...

– En effet, reprit le Tigre, qui tomba dans une rêverie profonde, en effet !

Angeli pouvait avoir raison, mais il avait peut-être aussi quelques motifs de faire cette supposition.

Je n'en dis rien pourtant, ce jour-là. Je n'ai jamais aimé à me faire des ennemis parmi les gens qui jouent du couteau.

Deux heures sonnèrent à la pendule du salon. Tout le monde paraissait accablé de fatigue. Je ne voyais plus rien à faire. Décidément la jambe d'Eulalie n'était pas cassée, ni même entamée. Il me sembla qu'il était temps de se retirer.

Je m'approchai de ma nièce Sylvie pour l'embrasser, suivant mon usage, lorsque je m'aperçus qu'elle s'était à demi couchée sur un divan turc, enfoncée entre deux coussins, et qu'elle pleurait à chaudes larmes.

Je la pris dans mes bras, essayant de la consoler :

– Ma chère enfant, ma petite Sylvie, qu'as-tu ?

– Rien.

– Mais encore ?

– Rien, non, rien.

Et elle se tourna de l'autre côté.

– Tu ne crois pas un mot, je suppose, de ce qu'un misérable qui ne signe pas a pu écrire contre ton mari ?

– Non.

– Eh bien, alors ?

Et elle éclata en sanglots, disant :

– Oh ! non, ce n'est pas cela que je crois ! Oh ! non ! non ! non !... Mais qu'est-ce que c'est que cette Proserpine dont il ne parle jamais et dont tout le monde me parle, pour qui il offrait un punch hier à ses camarades, pour qui il s'est battu, peut-être, car qui sait s'il s'agissait de moi ou d'elle entre lui et un de Vilpatour ? Qui sait ?...

Et les larmes étouffèrent sa voix.

Je fis signe au Tigre de s'approcher et de se justifier, car, franchement, j'étais mal à mon aise, et je pensais à la vieille Véturie qui devait

m'attendre, un bougeoir à la main, avec ses compliments accoutumés :
« Monsieur, vous avez bien mauvaise mine ce soir ! Où donc avez-vous passé la soirée ? Les médecins l'ont toujours dit : C'est la vertu qui conserve la santé. Après ça, monsieur, la vertu, c'est fait pour les jeunes gens ; mais quand on est vieux, qu'on n'a plus ni dents ni cheveux, qu'on tousse matin et soir, et qu'on prend son lait de poule la nuit et son gilet de flanelle le matin, c'est le moment d'être gai. Eh ! gai ! dansez donc un rigodon, monsieur Denisot ! »

Le Tigre vint donc et se mit à genoux devant sa petite femme chérie ; mais elle lui tourna le dos.

Vainement il essaya de passer de l'autre côté du divan, elle se retourna plus promptement encore, et il se trouva comme auparavant en face de ses épaules.

À ce moment il fit donner la vieille garde.

– Sylvie, lui dit-il, puisque rien ne peut te fléchir, écoute bien.

Je crois qu'elle écouta des deux oreilles, mais elle n'en fit pas semblant et garda sa ferme attitude.

Il reprit :

– Sylvie, ma petite Sylvie, ma chère âme, je vais partir...

Elle répliqua :

– Pour revoir Proserpine ?

Ce fut comme un coup de cravache.

Il ne se fâcha pourtant pas, et cependant il était dans son tort, Dieu le sait ! Mais avant tout, c'était un bon enfant, trop juste et trop vrai pour reprocher ses propres fautes à qui que ce fût.

Il continua :

– Toute cette histoire de Proserpine est un mensonge infâme. Il y a au café Lemblin une demoiselle de comptoir de ce nom, que je connais à peine, que papa Denisot connaît à coup sûr mieux que moi...

Je pensai en moi-même :

– Oh ! le menteur !

... et à qui les anciens officiers de l'Empire ont offert un punch hier au soir. Ça, c'est vrai !...

– Ah ! dit Sylvie en se retournant à demi. Et le reste ?... Tu n'es pas son amant ?

– Oh ! s'écria le Tigre avec indignation.

– Tu ne lui as jamais fait la cour ?

– Pour qui me prends-tu ?

– Vrai de vrai ?

– Tout ce qu'il y a de plus vrai sur la terre !

– Tu me le jures !

– Par Jupiter !

– Par autre chose.

– Par l'amour que j'ai pour ma chère petite Sylvie, pour mon diamant adoré !

– Ah ! dit-elle, si j'en étais sûre !

Le Tigre, se voyant pardonné, se jeta à ses genoux et lui dit :

– Quel serment faut-il que je fasse ? Veux-tu ma vie ?

– Oui, je veux que tu la gardes pour moi.

– Veux-tu mon sang ?

Elle soupira et répondit :

– Ta vie ? tu l'exposes au hasard pour la première querelle venue !... Ton sang ? tu en fais bon marché comme de celui des autres. Ah ! si tu voulais tout bonnement venir vivre à la campagne avec moi ! Si tu voulais te promener avec moi dans les champs et dans les forêts ! si tu voulais être heureux et me rendre heureuse, comme je t'aimerais !

Il se leva en pied.

– Tu ne m'aimes donc pas ?

– Ah ! dit-elle en riant, je t'aime, mais je n'ai pas confiance et je veux t'emmener.

Cela fut dit d'une façon si leste et si gracieuse que je crus que le Tigre allait commander des chevaux de poste et partir avec sa charmante petite femme. C'est, ma foi, ce que j'aurais fait à sa place quand même j'aurais dû avoir trente Proserpines à mes trousses... Pouvait-on comparer ?

Oui, mais Crabanac ne pensait pas comme moi.

– Ma petite perle de Golconde, dit-il en la serrant sur son cœur, ton idée est admirable.

– À la bonne heure, s'écria Sylvie en battant des mains.

– Elle vaut un million.

– Oh ! Pas tout à fait, reprit-elle avec modestie.

– Plutôt deux millions qu'un seul...

– Eh bien, partons.

– Oui, partons.

Il hésita et se frotta le menton d'un air pensif.

– Est-ce que tu n'as pas d'argent ? demanda-t-elle. Dans ce cas, sois tranquille. J'ai gardé les cinq cents francs en or que tu m'as donnés le jour de mon mariage. Je vais les chercher dans mon secrétaire. Nous ne pouvons pas en faire un plus sage emploi.

– Garde ton or, ma Sylvie. Ce n'est pas cela qui m'embarrasse.

– Quoi donc alors ?

Il s'approcha d'elle et lui dit si bas que moi seul je pus l'entendre :

– Je suis forcé de te quitter ce soir pour quelques jours.

Elle se rejeta en arrière et dit :

– Le temps de préparer Proserpine à cette séparation, n'est-ce pas ?

Il y eut un long silence. Madame Eulalie regardait de loin cette scène avec son affreux sourire. Le Corse Angeli paraissait perdu dans une contemplation muette. Moi-même je tirais ma montre et voyais avec inquiétude que trois heures du matin allaient sonner.

Enfin le Tigre prit son parti.

– Ma chère Sylvie, dit-il, lis toi-même ce billet qu’Angeli a reçu à minuit d’un de ses amis, employé à la préfecture de police :

« Avertissez votre ami le colonel qu’à cinq heures du matin sa maison sera cernée, que ses papiers seront saisis, qu’il sera mis en lieu sûr. On l’accuse de conspiration, d’assassinat, de tentative de régicide et de quatre ou cinq autres crimes dont aucun, je l’espère, ne sera prouvé.

En attendant, on l’arrêtera, on le mènera devant la cour d’assises ; un procureur général ou un avocat général demandera sa tête ; les jurés (qu’on a choisis d’avance) l’accorderont, et comme on se souviendra de ses duels sanglants, on ne lui fera nulle grâce.

Son affaire est claire. Il sera expédié s’il est pris.

R. »

– Eh bien ! qu’en penses-tu, ma chérie ? demanda le Tigre.

Elle lui sauta au cou, le serra et l’embrassade toutes ses forces et lui cria en bonne petite femme qu’elle était :

– Va-t’en ! va-t’en ! va-t’en !

Puis, par réflexion :

– Où te retrouverai-je ?

– Où tu voudras, ma chérie, en Italie, en Suisse, en Angleterre, au diable !

– Oh ! s’écria-t-elle scandalisée.

– Non, non, la langue m’a fourché, perle divine ; c’est en paradis que je voulais dire.

– Mais, reprit Sylvie devenue prudente, qui sait si tu peux fuir ? Qui sait si l’on n’espionne pas la maison ?

Elle souleva le rideau et regarda dans la rue.

On ne voyait rien qu’un magnifique clair de lune et les ombres des maisons.

Ce spectacle rassura tout le monde. Sylvie courut dans sa chambre pour chercher deux chemises, une paire de chaussettes et ses fameux cinq cents francs en or qu’elle remit à son mari.

Lui, au lieu de l’aider, la suivait dans la chambre et là, bien loin des témoins, l’embrassait comme un amoureux, pendant qu’elle poussait de petits cris de souris effarouchée.

Crabanac, mille fois plus heureux qu'il ne méritait, jouissait avec éclat de son bonheur. Angeli fronçait le sourcil de l'air d'un homme qui pense à je ne sais quoi.

Moi, je fermais les yeux comme un ancien chef de bureau, chevalier de la Légion d'honneur, qui veut dormir et qui craint d'avoir la migraine le lendemain.

Madame Eulalie, voyant que personne ne s'inquiétait plus de sa jambe, était allée dormir.

Enfin, tous les préparatifs étant terminés, le Tigre ouvrit la porte, embrassa une dernière fois sa chère petite femme, renouvela tous ses serments et prenait congé, lorsqu'elle demanda :

– Où vas-tu maintenant ?

– Chez l'oncle Denisot, chérie !

Ce qui ne me fit qu'un médiocre plaisir, car je n'aurais voulu pour rien au monde être compromis dans une conspiration.

Mais quand nous fûmes à trente pas de la maison, il me dit :

– Vous savez, papa Denisot ? Ce que j'en ai dit n'était que pour rassurer Sylvie. Je vais tout à l'heure chez Proserpine...

Je m'écriai, suffoqué d'indignation :

– Oh !

– Oui, je comprends. Vous aimeriez mieux être à ma place. Mais, comme dit l'autre, on ne peut pas être et avoir été, bon papa Denisot !

Je pensai :

– Que le diable t'emporte, maudit Crabanac !

Il le devina, je crois, à ma contenance, et dit pour me consoler :

– Votre tour viendra peut-être, papa Denisot... En attendant, à demain, ou plutôt à ce soir. Elle plante la crémaillère dans son nouveau logement, et la cérémonie ne vaudrait rien sans vous. Au revoir.

Sur ce mot, nous nous séparâmes, marchant chacun de son côté. Mais je vis avec inquiétude que deux ombres paraissaient le suivre, une sur chacun des deux trottoirs... Des espions ou des voleurs ? Je ne pus pas le deviner.

OceanofPDF.com

XII

Jusqu'à neuf heures du matin, je dormis d'un bon sommeil. J'en avais besoin, ayant pris ma part d'une rude bataille : à mon âge, on n'est plus de force à combattre, et l'on regarde la paix comme le premier des biens.

Je m'enfonçai délicieusement dans mes draps, et je fermai les yeux en rêvant à ma belle Proserpine.

Voici mon rêve :

Je me promenais avec elle dans les bois... vous entendez bien ?... dans les bois. Tous deux seuls. J'étais étonné moi-même de mon bonheur. Elle me disait des mots si doux que jamais aucune femme n'en a dit de pareils à un homme, et en particulier à moi Denisot aîné, même au temps de ma verte jeunesse... Quels étaient ces mots ? Je les entendais, je les comprenais, j'étais heureux, mais je n'aurais pas pu les répéter. Sans doute, ils appartenaient à cette langue qu'on doit parler dans les sphères supérieures, dans la planète de Jupiter, ou mieux, dans la planète de Vénus, mère des amours.

Car elle m'aimait, la chère créature, j'en étais certain maintenant. Comment avais-je pu l'ignorer si longtemps et croire qu'un Crabanac... ! Je ne sentais plus, d'ailleurs, le poids de la vieillesse qui commence. J'étais jeune, gai, amoureux ; mes cheveux étaient revenus ; derrière moi, la hargneuse Véturie était forcée de l'avouer. Je l'entendais crier à la portière : « Comme il est frais ! comme il est beau, ce monsieur Denisot ! »

Tout à coup je me trouvai dans une rue que je ne connaissais pas. Proserpine était à côté de moi, comme auparavant ; mais sa physionomie était toute changée. Elle semblait me rire au nez, regarder en même temps Crabanac et lui tendre les bras. Décidément, ce n'était plus moi, c'était lui qu'elle aimait.

Lui, cependant, la prenait par la taille et l'emportait dans les airs. Tous deux se moquaient de moi. Alors, de désespoir, je voulais m'arracher les cheveux ; mais mes cheveux avaient disparu comme l'amour de Proserpine, et je n'arrachais plus que ma triste perruque. Véturie se précipitait pour la ramasser, l'arrangeait tout de travers sur mon crâne dépouillé, et ricanait en

disant : « Pauvre monsieur Denisot ! pauvre vieux monsieur ! sa tête est nue comme un genou. Je vais lui faire son lait de poule et border son lit. »

Elle me prenait la main pour m'emmener comme un petit enfant. Je résistais, je pleurais, je criais, je me débattais...

Tout à coup, un grand bruit de tambours se faisait entendre. La foule suivait les tambours. On allait livrer bataille, tirer des coups de fusil ; on criait : Vive Crabanac ! vive l'empereur Crabanac ! vive la reine Proserpine ! et alors il paraissait à cheval, ayant Proserpine à sa droite, qui saluait le peuple.

Je voulais crier : Ce n'est pas Proserpine qui est sa femme, c'est Sylvie ! Personne ne voulait m'écouter. Sylvie elle-même avait beau paraître, réclamer ses droits, aidée de mon neveu Charles, qui se trouvait là je ne sais comment, Crabanac n'avait d'yeux que pour sa maîtresse, et le peuple les suivait pour les couronner tous deux à Notre-Dame, comme Napoléon et Joséphine.

Autre incident bien extraordinaire.

Ce n'est pas dans la cathédrale qu'ils faisaient leur entrée, c'est à la cour d'assises. Au lieu de les asseoir sur le trône, on les avait mis sur la sellette.

Pourquoi ? Sans doute parce qu'ils avaient tenté d'usurper la couronne de France... On avait dressé l'échafaud à côté d'eux, et le respectable M. Sanson, bourreau de Paris, ou, comme on dit aujourd'hui, exécuteur des hautes œuvres de Sa Majesté, s'apprêtait à leur couper le cou.

Ce qui en arriva, je l'ignore. Vingt figures connues passèrent en une seconde devant mes yeux. Je vis des poignards se lever sur Proserpine, sur Sylvie, sur moi ; j'entendis des coups de fusil, et je m'éveillai en sursaut, baigné de sueur.

C'est Véturie qui frappait à coups de poing contre ma porte, et qui mettait fin à mon rêve.

– Monsieur, dit-elle en entrant, est-ce que vous êtes devenu sourd ?

J'ouvris à moitié les yeux, j'étendis les bras hors des couvertures, et commençant à reprendre mes esprits, je répliquai avec fermeté :

– Je ne suis pas sourd, Véturie, mais je voudrais que vous fussiez muette.

Un sourd grognement fut sa réponse. Après le grognement, je cachai ma tête sous les couvertures, espérant qu'elle me laisserait tranquille ; mais une voix qui résonnait comme la harpe d'or du roi David (du moins c'est mon impression) s'écria tout à coup :

– Mon oncle ! mon oncle ! C'est moi qui suis là... Moi, Sylvie !... Ne me reconnaissez-vous pas ? Il faut que je vous parle tout de suite.

À quoi Véturie ajouta dans le corridor :

– Qu'est-ce que vous voulez qu'il entende ou qu'il reconnaisse ? Il est rentré à quatre heures du matin, plein comme une grive aux vendanges ; je crois qu'il venait de chanter la *Mère Godichon*...

Non, vraiment, si Véturie avait été pendant ce discours tournée au pôle arctique, et si dans le même temps j'avais été adossé au pôle antarctique, j'aurais envoyé d'une telle force mon pied dans l'équateur que ma cuisinière fût tombée, du coup, le nez en avant sur le pôle arctique.

Elle l'aurait bien mérité, je vous le garantis.

Heureusement (pour elle) la porte était ouverte, j'étais en chemise, et ma nièce Sylvie était dans le corridor, à qui, pour rien au monde, je n'aurais voulu laisser entrevoir les misères de mon ménage de garçon. Je me contentai de lui dire en fermant la porte et m'habillant à la hâte :

– Attends-moi, mon enfant. Je cherche mes bretelles.

En effet, je cherchais mes bretelles et ma cravate, et je m'habillais au hasard, pensant bien que ma chère petite nièce ne venait pas sans un grave motif me voir à sept heures du matin.

Mais, si vite que j'eusse refermé la porte, la voix de Véturie, qui, plus perçante qu'un obus, aurait traversé dix cloisons, me glissa ce doux compliment :

– Faites pas attention, ma Sylvie. Le pauvre vieux ne sait plus ce qu'il fait ni ce qu'il dit, depuis qu'il est amoureux de sa Proserpine... À son âge, ne pas savoir où l'on met ses bretelles ! Si ça ne fait pas pitié !

Pendant qu'elle faisait ces réflexions et d'autres plus obligeantes encore, je m'habillai à la hâte. Je plongeai ma tête dans la cuvette, je plaçai ma perruque au hasard, je rouvris la porte et j'embrassai ma chère petite Sylvie de tout mon cœur. C'était le seul être de la nature de qui je n'eusse jamais

reçu que du bonheur, et le seul pour qui j'eusse donné avec plaisir, – non pas ma vie peut-être, car il ne faut pas se faire meilleur qu'on est ni donner ce qu'on ne peut pas reprendre, – mais tout ce qui rend la vie agréable, je veux dire mon argent.

Si vous êtes meilleur que moi, vous qui lisez mon histoire, je vous en félicite.

Je fis asseoir Sylvie en tournant son fauteuil du côté du jour afin de la voir mieux, car elle me parut fort troublée, et je m'assis moi-même en face d'elle, attendant les confidences qu'elle ne pouvait pas manquer de me faire.

Comme elle paraissait embarrassée, je lui demandai :

– Qu'as-tu, mon enfant ? Te voilà levée de bien bonne heure. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose ?

Elle répondit d'une voix émue :

– Ah ! mon oncle, si vous saviez !... Tous les malheurs que je pouvais craindre tombent en même temps sur moi !

– Tous ! Vraiment, tous !

Je faisais semblant de rire pour la rassurer ; mais au fond j'étais très inquiet, connaissant ou croyant connaître ses affaires mieux qu'elle-même.

Elle reprit :

– Où est mon mari ?

Redoutable question. Crabanac, en sortant de sa maison pour échapper aux perquisitions de la police, avait annoncé qu'il viendrait chez moi. Et ce cuirassier stupide était allé chez Proserpine ! Ah ! l'animal ! Pouvait-on si sottement tromper la meilleure, la plus douce, la plus aimable femme qui fût sur le globe terrestre ! Et pour qui ?...

Certes, je ne suis pas jaloux de naissance. Je sais qu'il faut excuser bien des choses, et qu'un gros garçon comme Crabanac, qui de dix-huit à trente ans avait traîné ses guêtres dans toute l'Europe et pris dans cette vie d'aventure des habitudes soldatesques, ne pouvait pas être aussi sage et aussi vertueux qu'un séminariste ; mais, en vérité, c'est trop fort ! Il y a des gens trop heureux qui ne méritent pas leur bonheur.

Quant à Proserpine, je n'en dis rien. Née et élevée au hasard, forcée pour vivre de s'asseoir au comptoir d'un café, flattée par tout le monde sans que personne eût l'idée de l'épouser, ne devait-elle pas choisir au hasard un ami, un amant, quelqu'un enfin à qui elle pût lier sa vie ?

Eh oui, cela devait arriver ; mais pourquoi le choix était-il tombé sur cet odieux Carbanac, sur le mari de ma pauvre Sylvie ? Pourquoi pas sur un homme rangé, d'âge mûr, de caractère respectable, un ancien fonctionnaire, par exemple, qui se serait attaché à elle, qui l'aurait préservée de tous les chocs de la vie, qui même aurait pu l'épouser ? À moi, par exemple ?

Oui, à moi. Pourquoi non ? Je ne suis plus jeune, c'est vrai, du moins si l'on regarde mes cheveux, mais mon cœur est jeune encore... Et quant à l'épouser, qui m'en empêche ? Ne suis-je pas majeur, trop majeur, hélas ! N'ai-je pas une fortune modeste, mais indépendante ? Ne suis-je pas pensionnaire de l'État ? Dois-je quelque chose à mes neveux Charles et Sylvie qui sont tous les deux beaucoup plus riches que moi ?... Pourquoi donc alors, si Proserpine avait voulu m'aimer, n'aurais-je pas épousé Proserpine ?

Ah ! pourquoi ? Parce qu'elle ne voulait pas de moi. Parce qu'elle aimait ce grossier, ce bel homme, ce cuirassier, cet indigne mari, cet Auvergnat, ce malheureux !...

Toutes ces réflexions que j'avais faites cent fois dans ma solitude me revinrent à l'esprit en même temps quand ma bonne petite Sylvie me fit d'un air désolé cette simple question que j'ai dite :

– Où est mon mari ?

Dieu m'est témoin que pour lui épargner un chagrin j'aurais menti de bon cœur, oui, de bien bon cœur ; car, après tout, il n'est pas défendu de commettre un petit mal pour obtenir un grand bien ; c'est Escobar qui l'a dit, ou Suarez ou un autre saint et savant homme... Malheureusement j'étais si surpris et si troublé de la visite de ma nièce que je ne trouvais d'abord rien à répondre. Je restai muet comme un goujon qui serait interrogé en Sorbonne sur la manière de faire une omelette au lard.

Elle vit mon embarras et dit :

– Ne me cachez rien, mon oncle. On l'a arrêté, n'est-ce pas ?... Oh ! mon Dieu !

Je la vis prête à fondre en larmes, et je fus tellement indigné de voir ses beaux yeux pleurer les malheurs imaginaires d'un cuirassier qui en était si peu digne que je répondis au hasard et sans réflexion :

– Non, non, ma chère enfant, rassure-toi. Il est libre, il se porte bien, ton Crabanac !

Elle fut surprise du ton méprisant de ma réponse et reprit :

– Cependant il n'est pas chez vous, et même il n'y est pas venu. Véturie me l'a dit.

– Véturie ?... Véturie ne sait ce qu'elle dit.

Malheureusement celle-ci écoutait derrière la porte suivant sa coutume. Elle n'eut pas plutôt entendu le témoignage que je venais de lui rendre qu'elle entra, le plumeau à la main, transportée de colère, et s'écria :

– Monsieur, ce n'est pas moi qui ne sais pas ce que je dis. C'est vous qui ne savez plus mentir, et si vous saviez, c'est moi qui dirais la vérité à votre place ; ça fait frémir la nature de voir comme tous les hommes s'entendent pour tromper les pauvres jeunes femmes et leur faire croire des choses qui ne sont pas.

Je dis avec hauteur :

– Véturie, retournez à la cuisine. Épluchez vos oignons et ne laissez pas brûler vos sauces !

Je ne sais ce qu'elle aurait répondu, car elle paraissait disposée à livrer bataille ; mais Sylvie prit la parole :

– Véturie, puisque mon oncle ne veut rien dire, parlez, je vous en prie. Où est mon mari ?

– Pardi ! s'écria l'autre, où voulez-vous qu'il soit ? Chez la Proserpine, sans doute !

Je pensai au fond de l'âme :

– Que le diable te coupe la langue, vieille bavarde ! Cependant je ne dis rien, sinon :

– Véturie est folle !

Et de peur qu'elle eût envie de protester, je la pris par les épaules et je la poussai dehors.

Mais le mal était fait. Sylvie était frappée au cœur.

Elle poussa un profond soupir et reprit :

– C’était donc vrai !

Alors, pour la consoler, j’improvisai un récit sans queue ni tête dans lequel Crabanac devint blanc comme neige. À cent pas de sa maison, il s’était aperçu qu’on le suivait, il avait craint les recherches de la police, il s’était enfui au coin de la rue du Vieux-Colombier en promettant de nous donner de ses nouvelles (à Sylvie et à moi) aussitôt qu’il serait en sûreté ; les agents de police l’avaient cherché de tous côtés et ne l’avaient pas retrouvé, car je les avais vus, – les mêmes, – qui stationnaient devant ma porte les mains vides ; j’essayai de rire de leur déception ; enfin je rassurai de mon mieux ma pauvre Sylvie.

Mais elle, suivant toujours son idée :

– Enfin, dit-elle, il est allé chez Proserpine ?

C’est ainsi que, sans y penser, elle me retournait le poignard dans le cœur.

– Ma chère enfant, tu es insupportable avec ta Proserpine, toi aussi ! Proserpine hier, Proserpine aujourd’hui, Proserpine toujours ! Est-ce que tu ne vas pas me laisser tranquille une minute ? Est-ce que tu vas me parler soir et matin de cette abominable grue ?

Cette fois j’étais vraiment en colère.

Sylvie me demanda curieusement :

– Elle est donc bien laide, mon oncle ?

– Comme les sept péchés capitaux, mon enfant.

Ici j’éprouvai un remords assez semblable à celui dont saint Pierre fut atteint quand il eut renié Notre-Seigneur Jésus-Christ... Laide, ma Proserpine ! Ah ! dieux immortels ! avez-vous jamais déposé sur la terre une plus belle et plus ravissante créature ?

Mais comme, une fois lancé sur le chemin qui conduit au mensonge, on ne s’arrête guère, je fis de Proserpine un portrait affreux. Elle était brune, je la peignis noire. Elle était grande et bien faite, je lui donnai cinq pieds dix pouces de haut. Elle était bien proportionnée, je la fis grosse comme une barrique. Elle avait les yeux les plus vifs et les plus agréables du monde, je

les fis lents et lourds comme ceux de Junon la déesse aux yeux de bœuf. Elle avait de la grâce dans tous ses discours et le mot pour rire avec les habitués du café Lemblin ; je la fis effrontée comme une harengère.

Enfin j'en dis tant de mal et avec tant de fureur (car je ne lui pardonnais pas son Crabanac) que Sylvie étonnée fut prise de quelque défiance et me dit :

– Mais, mon oncle, pour la décrire avec tant de détails, il faut que vous l'ayez regardée bien souvent et bien longtemps.

– Longtemps, non ; mais souvent, oui. Quand on va au café, que veux-tu qu'on regarde ? Les garçons avec leurs favoris noirs, blonds ou roux ? Tu ne le croirais pas. Le limonadier avec sa serviette sous le bras ? Pas davantage. Les fleurs qui sont peintes sur la muraille et qui ressemblent à tout, excepté à celles de la nature ? Ce serait pour bâiller pendant trois jours.

– Oui, dit Sylvie en riant, mais les journaux ?

– Ah ! les journaux ! Mais je les lis pendant quatre heures de suite, et quand j'ai fini...

– Vous recommencez ?

– Non, je regarde Proserpine et je...

– Et...

– Et je la trouve affreuse...

– Ah ! mon mari aussi regarde Proserpine, et je vois bien qu'il ne la trouve pas aussi laide que vous, puisqu'il ne m'en parle jamais et que les journaux disent...

Je l'interrompis brusquement :

– Les journaux, ma chère enfant, ne savent ce qu'ils disent.

– Oui, oui, comme Véturie, n'est-ce pas ? Mais elle n'a pas lu ça dans les journaux, puisqu'elle ne sait pas lire. Quelqu'un a dû le lui raconter.

– Ah ! oui, la portière sans doute. Une belle autorité, ma foi ! Est-ce que tu vas écouter maintenant les cancans des portières ?...

– Allons, dit Sylvie en soupirant, il est écrit que je ne saurai rien. Mais, mon cher oncle, puisque vous savez où est mon mari, car vous le savez, je

le lis dans vos yeux, avertissez-le du moins de ce qui se passe chez nous... chez lui, ajouta-t-elle en se reprenant.

Je commençai à m'inquiéter.

– Quoi donc, mon enfant ? Que se passe-t-il ? Serais-tu menacée de quelque danger ?

Elle baissa la voix et me dit presque mystérieusement : – Vous allez en juger, mon oncle, car je vois que tout le monde, excepté Mangou, se cache de moi comme d'une enfant à qui l'on craint de faire peur... Oui, tout le monde, à commencer par mon mari, à finir par ma mère et M. Angeli !

J'essayai de la rassurer.

– Ta mère, d'abord, est une femme politique, une forte tête astucieuse et dissimulée comme une pintade.

– Oh ! mon oncle ! interrompit Sylvie d'une voix suppliante.

Mais je repris avec plus de force, car je me souvenais des injures que j'avais reçues la veille :

– Oui, comme une pintade, une vraie pintade du Brésil, et encore je fais tort à la pintade, car celle-là du moins a reçu de la nature un beau plumage, tandis que ta mère...

Ici la main de Sylvie se posa sur ma bouche afin d'empêcher un blasphème ; pour ne pas offenser cette petite main charmante, je m'interrompis net et je baisai les cinq doigts l'un après l'autre.

Je continuai :

– Ton mari est un hurluberlu...

– Ah ! vous avouez donc qu'il est allé retrouver sa Proserpine ?

– Quelle Proserpine ? Mais tu me casses la tête avec

Proserpine, ma chère enfant ! On ne m'a jamais proserpiné autant que ça depuis que le monde est monde ! Par le saint nom de Lucifer, promets-moi de ne plus prononcer ce nom-là, ou je vais te planter là et faire ma barbe.

Cette colère, moitié feinte, moitié réelle, fit croire à la pauvre Sylvie qu'elle était dans son tort, et elle essaya de m'apaiser par mille caresses et douces câlineries qui me perçaient le cœur. Je songeais à l'horrible ingratitude de Crabanac qui, pouvant jouir en paix d'un pareil trésor, allait,

comme un sot, comme un fou, se jeter au travers des aventures, se préparer mille dangers à travers mille remords, donner prise sur lui à sa féroce belle-mère et mériter tout ce qui peut arriver de pire à un mari.

En même temps je me souvins de mon neveu Charles et de son retour inattendu. Voilà qui était vraiment providentiel. Aimé, celui-là, et jeune, et brave, et fidèle, et naturellement introduit dans la famille, c'est lui qu'il fallait craindre.

Ah ! s'il n'eût été question que de l'honneur et du repos du cuirassier, avec quel plaisir j'aurais ri du sort qu'il semblait se préparer à lui-même ! Quels vœux j'aurais faits pour que l'amant de Proserpine fût traité comme il traitait les autres ! Avec quelle joie j'aurais répandu par la ville le récit de son aventure !

Mais quoi ! il s'agissait de ma pauvre charmante et gracieuse Sylvie, que j'aimais et respectais comme ma propre fille et dont le moindre chagrin eût été pour moi un remords éternel !

Je résolus donc, quoi qu'il pût m'en coûter, de pallier tous les crimes de ce scélérat de Crabanac, et pour couper court aux questions de ma nièce, je repris :

– Ton mari est un hurluberlu. D'abord parce qu'il se bat soir et matin avec les gardes du corps.

– Oh ! si ce n'était que cela, dit Sylvie.

– Oui, je sais bien, comme il les a toujours tués ou blessés jusqu'à présent, tu trouves sa conduite admirable ; mais si la police s'en mêle et vient le prendre au collet...

– C'est ce qui a manqué d'arriver ce matin...

– Tu vois bien !

– Et c'est pour cela que je venais vous consulter, mon oncle... Pour cela et pour autre chose, reprit-elle en baissant les yeux...

– Comment ! m'écriai-je avec inquiétude, la police est venue ce matin chez toi ? Mais alors...

Et je commençai à frémir, en pensant au danger dont j'étais menacé moi-même.

Sylvie me rassura :

– Ils sont venus à cinq heures du matin, comme on l’avait annoncé cette nuit à M. Angeli... Vous vous souvenez de ce billet que mon mari m’a lu au moment de partir ?...

– Oui, oui, je me souviens...

Mais en même temps je faisais cette réflexion :

– Comment se fait-il qu’Angeli ait des amis à la préfecture de police qui ne craignent pas de se compromettre pour lui et de risquer non seulement leur place, mais leur vie ou leur liberté ?

Elle devina ma pensée, ou plutôt Angeli, qui la soufflait sans qu’elle pût s’en douter, avait sans doute suggéré la réponse, car elle dit couramment, et comme si rien n’eût été plus naturel :

– Angeli est Corse, et tous les Corses sont cousins... Entre cousins on n’a pas de secret les uns pour les autres...

Je la regardai malicieusement en pensant à Charles :

– Ah ! ah ! voyez-vous ça ? Entre cousins, voilà qui est particulier ! Mais entre cousin et cousine ?...

Elle rougit un peu et ne fit pas semblant d’avoir entendu.

– Or, le cousin d’Angeli est chef de la police politique... Comme il sait l’amitié d’Angeli pour le colonel et les services que mon mari lui a rendus, il a voulu qu’Angeli pût le servir à son tour, et il a écrit le billet que vous avez vu, afin de donner à mon mari le temps de se sauver.

– Sylvie, tout ça n’est pas clair.

– Si clair, au contraire, reprit-elle avec chaleur, que la police est venue ce matin, qu’on a saisi tous les papiers du colonel, qu’on les a examinés longtemps hors de ma présence, et qu’on a emporté deux ou trois lettres. Je n’ai pas pu voir ce que c’était, mais Angeli qui assistait à la saisie et qu’on avait même envie d’emmener, – mais on n’a rien trouvé dans son appartement, – m’a juré qu’il ne s’agissait ni de conspiration ni de rien qui pût compromettre mon mari. Ce qu’on a emporté n’était qu’une collection de portraits de Napoléon I^{er}, du duc de Reichstadt, de la princesse Pauline Borghèse et de la reine Hortense, que Crabanac a connues autrefois...

Ce récit redoubla mes soupçons contre Angeli, mais je voyais bien que Sylvie ne pouvait pas être détrompée.

Comme elle vit ma défiance, elle ajouta :

– Et pour vous prouver, mon oncle, à quel point ce pauvre Angeli prend nos intérêts, pendant qu'on bouleversait dans son appartement le lit, les meubles, le sommier, les couvertures, il n'a rien dit ; mais quand on a voulu entrer dans la chambre de ma mère et dans la mienne, il a tiré de sa poche un pistolet à deux coups et a juré qu'il brûlerait la cervelle aux premiers agents qui essaieraient de forcer la porte, car nous étions solidement barricadées, et je tremblais de tous mes membres... Voilà un ami, un véritable ami, celui-là.

Je répondis assez froidement :

– En effet... en effet ! Et les agents n'ont pas insisté ?

– Non.

– Ah ! voilà qui est extraordinaire.

– Ah ! vous savez, mon oncle, ajouta Sylvie, Angeli n'est pas un homme ordinaire. C'est un homme de cœur et qui a fait cent fois ses preuves.

– Oui, oui, en Corse, où il a tué plus de dix personnes au coin des bois, et entre autres sa maîtresse, le père et les trois frères de sa maîtresse... Oh ! c'est un gaillard, et je suis tout à fait rassuré en te voyant sous sa garde !

– Bah ! dit-elle, vous ne voulez jamais rien croire.

– Au contraire, ma chérie, je crois qu'Angeli a dû assassiner beaucoup de gens dans sa jeunesse, et que sa carrière n'est pas finie. Il en assassinera plusieurs autres avant de mourir.

Cette réflexion, qui m'était soufflée par un obscur et sinistre pressentiment, assombrit un peu le doux visage de Sylvie.

Pour la rassurer, je lui demandai :

– Enfin, les agents n'ont rien emporté, si ce n'est quelques papiers insignifiants ?

– Comme vous dites, mon oncle. Mais ils ont annoncé qu'ils reviendraient. Ça, je crois que c'est un avis indirect du cousin d'Angeli, pour avertir mon mari de ne pas remettre les pieds chez nous avant que l'affaire soit terminée.

– Et Angeli ? on ne l'a pas emmené ?

– Pourquoi faire ? on n’a rien trouvé chez lui.

C’est vrai. Pourquoi faire ? Cependant, je ne pouvais partager la sécurité de Sylvie. Ces relations d’Angeli avec la préfecture de police m’étaient suspectes. Si le chef de la police politique trahissait son gouvernement pour Angeli, pourquoi celui-ci ne serait-il pas capable de trahir ses amis pour son cousin ? Entre cousins on n’a pas plus de secrets d’un côté que de l’autre, n’est-ce pas ? De ces deux Corses, un au moins était traître ; mais lequel ?

Il y eut un court silence. Enfin, je demandai à ma nièce :

– Voyons, mon enfant, qu’est-ce qui s’est passé après le départ de la police ?

– Ah ! dit Sylvie, c’est alors que nous avons tenu conseil.

– Qui ?

– Maman, M. Angeli et moi.

– Fameux conseil ! Et qu’avez-vous résolu ?

– Premièrement, d’avertir mon mari de ce qui s’était passé en son absence... Maman d’abord ne voulait pas.

– Bonne Eulalie ! comme je la reconnais là !

– Mais, ajouta fièrement Sylvie, je l’ai voulu absolument, et M. Angeli a dit que j’avais raison ; car, au fond, il est bon enfant, le lieutenant, et il veut toujours tout ce que je veux, excepté quand maman est là, et alors c’est elle qui est maîtresse de tout. Cette fois pourtant elle a cédé.

– Oh ! pas possible !

– Si ! Elle a dit...

Sylvie s’interrompit brusquement et se mordit la langue, trouvant sans doute qu’elle avait trop parlé.

– Va donc ! Qu’a-t-elle dit ?... Que j’étais le dernier des gueux, une parfaite canaille, un scélérat...

– Non, pas tout à fait... D’ailleurs, vous savez comme est maman, excellente au fond, mais...

– Un peu venimeuse à la surface, n’est-ce pas ? Le malheur est que personne n’a jamais vu le fond, tandis que la surface crève les yeux de tout le monde.

– Enfin, reprit Sylvie, elle a conclu que mon mari devait être chez vous ou chez Proserpine, et que l’une des deux choses était aussi coupable que l’autre... Ce n’est pas mon avis, mais c’est celui de maman... Enfin, j’ai obtenu de venir voir mon mari chez vous... Et me voilà ! Et Crabanac n’est pas ici ! Et vous ne savez pas où il est.

Dans ce récit, un seul mot l’avait frappé, quoiqu’il fût lancé à moitié comme une plaisanterie.

« Elle avait obtenu de venir voir son mari... »

– Alors, dis-je tout haut, tu es sous la surveillance d’Angeli ?

– Comment le savez-vous ?

– C’est donc vrai ?

– Vous allez voir, cher oncle... Après le conseil dont je viens de vous dire le résultat, maman s’en est allée ôter ses papillotes et prendre son chocolat. J’allais m’habiller moi-même et sortir, lorsque Angeli m’a prise par le bras d’un air demi-caressant, demi-impérieux, et m’a dit à voix basse :

– Restez.

Je l’ai regardé fort étonnée, car il n’a pas ordinairement ces manières avec moi ; mais il a retiré de la poche de sa redingote un papier en forme de lettre et m’a fait un signe mystérieux.

Voyant qu’il y avait un secret, j’ai attendu.

Alors, et de l’air d’un directeur de conscience qui parlerait au nom de l’Éternel, il m’a glissé ces mots :

– J’ai les ordres de mon colonel.

J’avais envie de rire. J’ai demandé :

– Quels ordres ?

– Ceux qui vous concernent.

Cette fois, j’ai ri franchement.

Alors il a déplié son papier et m’a montré ce qui suit :

« Ma chère Sylvie,

Au moment de partir et de me lancer dans une aventure qui peut me coûter la vie, mais qui, je l’espère, n’aura pas de suites funestes, – au contraire ! – je te prie et te

recommande, au nom de l'amour que j'ai pour toi, *au nom de l'autorité que la loi me donne*, de suivre en tout temps jusqu'à mon retour les avis et les instructions de mon ami le lieutenant Angeli, qui seul est au courant de mes projets et qui sait toute la tendresse que j'ai pour toi.

Adieu, ma petite chérie, mon ange adoré, adieu tout ce que j'aime en ce monde. Je te baise les pieds et les mains, et je voudrais être le tapis que foulent tes célestes pantoufles.

28 mai 1822.

CRABANAC.

P.S. – Si j'étais forcé d'aller en Angleterre, en Belgique ou en Italie, tu viendrais me rejoindre sous la garde d'Angeli, mon seul et unique confident et le meilleur de tous mes amis. »

– Eh bien, ajouta Sylvie, que dites-vous de ça, oncle chéri ?

– Que ton mari est un hurluberlu, je le répète.

– Et que me voilà sous la garde d'Angeli.

– Tant pis ! tant pis ! tant pis ! Je n'aime pas cet homme qui est l'ami intime de la police, de ton mari, de ta mère tout à la fois.

– Ni moi, reprit Sylvie ; mais mon mari le veut, et il faut bien que je l'accepte pour gardien, malgré ses yeux enfoncés sous les sourcils, son nez en bec-de-corbeau, son menton relevé, ses pommettes saillantes et sa mine sinistre... Après tout, mon mari est maître de moi. C'est M. le maire qui l'a prononcé ! Je n'ai plus qu'à obéir. Au reste, rassurez-vous, mon oncle, le gardien ne paraît pas bien rigoureux. Je crois même, entre nous, qu'il me laissera faire tout ce que je voudrai.

– Il te l'a dit ?

– Non seulement il l'a dit, mais il l'a juré, sans attendre d'en être prié.

– Vraiment ?

– Vraiment !... Comme nous étions seuls dans le salon pendant et après cette lecture, il m'a pris la main, l'a baisée très poliment, – je dirais un autre mot si ce n'était le confident et l'ami le plus intime de mon mari, – et comme je roulais un peu mon fauteuil par prudence, il m'a priée de ne pas m'alarmer des précautions de mon mari ; il m'a juré qu'il n'aurait jamais d'autre volonté que la mienne, et pour mieux confirmer son serment, je crois qu'il allait se mettre à mes genoux...

– Pas possible !

– Si possible que, pour l’en empêcher, je suis allée à la fenêtre que j’ai ouverte, et j’ai appelé Mangou. Mon Tartare a monté deux étages en un tour de main et paru dans le salon au moment où le lieutenant Angeli se rapprochait de moi, mais d’un air respectueux, et comme pour prendre mes ordres.

– Ah ! ah ! Tu ne manques pas de bon sens, ma petite Sylvie, ni de sang-froid !...

– N’est-ce pas, mon oncle ?... Au reste, je n’ai pas eu la peine de chercher quel ordre il fallait donner à Mangou, car Angeli, en le voyant paraître, m’a saluée profondément et m’a dit :

– Madame, ma vie est à vous...

Comme je paraissais surprise et même un peu effrayée de l’expression de ses yeux, il a repris :

– À vous et à mon colonel, madame !...

Mais ces derniers mots étaient pleins d’une secrète colère.

– Enfin il est sorti ?

– Comme vous dites, mon oncle. Il est sorti, et même il a regardé Mangou comme s’il voulait le poignarder. Mais vous connaissez le bon Tartare ; après mon mari et moi, il se croit le roi de la terre, et il a répondu au regard du Corse par un regard de tigre au désert, qui m’a donné envie de rire...

Alors Sylvie essaya d’imiter d’abord le sombre Corse, ensuite le farouche et majestueux petit-fils de Gengis-Khan, et finit par éclater de rire aussi bien que moi.

Cependant j’étais de plus en plus inquiet.

Crabanac poursuivi par la police et confiant la garde de sa femme à un ami qui me semblait si équivoque ; Sylvie elle-même presque certaine de l’infidélité de son mari ; Charles qu’elle avait aimé revenant si mal à propos des Indes ; tout cela me faisait craindre quelque tragédie domestique.

Il faut parler avec la franchise d’un vieux chef de bureau. Si ce n’eût été ma chère Sylvie, j’aurais donné tout ce monde au diable pour conserver mon repos. Après tout, à mon âge, on n’est pas obligé de se mettre en quatre et d’exposer sa tranquillité pour sauver celle d’autrui. Ces gens-là

ont des passions ! Tant mieux. Ça les fait vivre. Je voudrais bien pour mon compte en avoir encore, ce serait signe de bonne marque, comme dit Véturie. Mais moi, excepté Proserpine, je n'ai plus envie de rien sur la terre, et Proserpine, par malheur, est à un autre. Ah ! le misérable ! S'il ne s'agissait que de lui !

Mais c'est ma chère et délicieuse petite Sylvie qui est en danger ! Son père, mon propre frère, me l'a léguée en mourant et m'a dit, je m'en souviens encore :

– Eulalie est à moitié folle et plus méchante encore que folle ; ami, veille sur ma fille.

Et j'ai juré de l'aimer et de la protéger jusqu'au dernier jour. Je n'ai pas trop réussi peut-être, car si ce Crabanac est son mari, j'y suis bien pour quelque chose ; j'aurais dû deviner quel soudard c'était et prévoir ce qui arriverait. Au moins, si je n'ai pas su le prévoir ou l'empêcher, il faut faire pour elle ce que son père aurait fait. C'est un pur diamant. Je ne veux pas que ce diamant ait des taches. Je veux préserver sa jeunesse des dangers que lui fait courir la folie de ce gros cuirassier. Sylvie m'en saura gré plus tard... Enfin, je suis le chef de la famille. Je veux qu'elle soit honorée et respectée. C'est assez de madame Eulalie pour la compromettre et la rendre ridicule.

Pendant que je faisais ces réflexions, Sylvie, de son côté, semblait pensive et préoccupée. On eût dit qu'elle avait quelque confidence à me faire et qu'elle n'osait pas.

Je lui demandai :

– Tu as dû être bien contente hier de revoir ton cousin Charles ?

Elle me regarda d'un air de reproche :

– Contente !

– Heureuse, si tu préfères !

Mais la plaisanterie, si c'en était une, vint mal à propos, car elle répliqua :

– Ah ! mon oncle, est-ce à vous de me le dire ?

Et les larmes lui vinrent aux yeux.

Cependant je ne voulus pas faire semblant de m'en apercevoir, et je continuai :

– Enfin, tu l'as revu avec plaisir, je suppose ?

Elle se détourna, prit sur la table un livre au hasard (c'était, je crois, les *Natchez* de M. le vicomte de Chateaubriand) et se mit à lire avec application.

Ce silence n'avait rien de rassurant. Je pris un fauteuil, je fis le tour de la table, je me plaçai en face d'elle et je lui dis :

– Voyons, tu liras un autre jour les crimes d'Ondoure et les amours de Céluta. Réponds-moi aujourd'hui.

Elle leva sur moi ses yeux, ses beaux yeux célestes, et répondit avec une franchise que je n'attendais pas :

– Interrogez, mon oncle, je répondrai.

– Qu'est-ce que Charles t'a dit hier au soir dans le coin de la fenêtre ? Il paraissait fort animé.

– Qu'il m'aimait et que je l'avais trahi.

– Ah !...

C'est ce que je craignais. Mais je n'en étais que plus curieux de connaître la réponse.

– Il m'a dit, continua Sylvie, qu'il m'aimait toujours, lui, et que, dût-il lui en coûter la vie...

– Bon ! je devine le reste... Mais alors tu l'as rembarré comme il faut, je suppose, car enfin Crabanac...

Sylvie me regarda doucement, mais fièrement :

– Mon oncle, j'ai dit ce qu'il fallait dire : que je ne pouvais rien entendre qui ne pût être entendu par mon mari...

– Très bien ! très bien !

– Alors il a insisté. Il m'a rappelé... bien des choses qui avaient fait notre bonheur autrefois...

– Mais tu lui as coupé la parole, j'espère ?

– J’ai répondu que j’aimais mon mari par-dessus tout, et que je priais Charles de ne plus revenir jusqu’à ce qu’il fût résolu à ne plus me rappeler des souvenirs que mon devoir était d’oublier à jamais.

– Et enfin ?

– Enfin il a dit qu’il obéirait, qu’il partirait, qu’il ne reviendrait plus ; qu’il irait aux États-Unis, au Mexique, au Brésil ; qu’il ne me demandait plus qu’une grâce, une seule, c’était de me revoir seul à seul, une fois.

– Et tu as promis ?

– Non. J’ai refusé.

– Ah ! tant mieux !

Cette demande de rendez-vous était justement ce que je craignais le plus. Heureusement, la sagesse de Sylvie avait paré le coup.

Je demandai encore :

– Après ton refus, qu’a-t-il dit ?

– Rien. Il m’a quitté d’un air désespéré (nous étions, comme vous l’avez vu, dans le coin de la fenêtre), et il est allé chanter avec la noirette Brunhilt Krompholz, qui l’invitait des yeux et qui a paru enchantée de l’accompagner au piano.

Je pris alors Sylvie dans mes bras, je la baisai au front et je lui dis :

– Mon enfant, je t’aime. Il était impossible de mieux faire et de mieux dire. Charles va partir, tant mieux. Il sera désespéré d’abord ; ensuite il se consolera. C’est la règle.

Sylvie poussa un profond soupir :

– Il se consolera... Mais moi ?

Tout à coup la sonnette du dehors tinta. Je me sentis frémir. Était-ce la police qui poursuivait Crabanac ?

Je dis à Sylvie :

– Entre dans ma chambre et ne sors pas sans que je t’appelle.

Elle obéit, et j’entendis une minute après la voix de Véturie qui criait :

– Comment ! c’est vous, monsieur Charles ? C’est toi, mon petit Charlot ? Ah ! tu arrives bien à propos. Ta cousine vient d’entrer, il y a une

demi-heure...

Charles s'écria :

– Comment ! Sylvie !

– Oui, oui, Sylvie. On dirait que toute la famille se donne ici rendez-vous ce matin.

À ces mots, Charles entra précipitamment dans le salon, mais il parut fort désappointé en n'apercevant que moi.

Après les premiers compliments, comme il regardait de tous côtés, je demandai en riant :

– Que cherches-tu donc, camarade ?

– Rien ! rien !

– On croirait que tu as oublié quelque chose ?

Tout à coup il parut prendre son parti et s'écria :

– Tenez, mon oncle, Sylvie est là.

– Qui te l'a dit ?

– Véturie !

– Véturie est une sotte !

Celle-ci, qui écoutait derrière la porte, essaya d'entrer et de réclamer, mais je la renvoyai dans sa cuisine.

Charles répéta :

– Sylvie est là. J'ai besoin de la voir.

– Possible ; mais elle n'a pas besoin de te voir, elle !

– Ah ! mon oncle, dit-il en essayant de m'attendrir, si vous saviez...

– Je connais tout. Tu aimes Sylvie. Elle aime son mari. Elle ne veut ni ne doit te voir ou t'entendre... Allons faire ensemble un tour de promenade...

Et j'allai chercher ma canne dans le coin de la cheminée.

Malheureusement le jeune homme courut à la porte de ma chambre, l'ouvrit brusquement et se précipita à genoux devant ma pauvre petite Sylvie qui, plus morte que vive et debout, essayait de le repousser.

– Tu ne m’aimes plus ? demanda-t-il.

Elle répondit avec effort :

– Charles, nous sommes séparés pour la vie.

Je ne sais ce qu’elle aurait pu ajouter, mais il ne me convenait pas d’en entendre davantage. Je relevai Charles malgré lui et je lui commandai de sortir.

Il obéit à regret. Sylvie le suivait des yeux, essayant de paraître ferme, mais aussi émue que lui peut-être ; quant à moi, je pensais :

– Pourquoi donc ai-je eu l’absurde idée de séparer ces deux enfants qui s’aimaient et de prendre pour neveu ce Crabanac imbécile ?

Mais je me souvins alors que l’idée venait de madame Eulalie et non de moi, et mon cœur s’en trouva soulagé. Qu’est-ce qui pouvait sortir de bon d’une pareille femme ?

Cependant la porte restait ouverte, et Sylvie n’était qu’à deux pas de nous. Charles lui dit :

– Tu veux que je parte ?

Elle lui fit signe qu’elle voulait, mais ne répondit pas.

– Tu veux que je ne te revoie plus jamais ?

Nouveau signe.

– Eh bien, sois contente ! Adieu.

Elle se laissa tomber sur un fauteuil et cacha dans ses mains ses yeux noyés de larmes.

Je voulus emmener Charles, qui, de son côté, voulait de nouveau se jeter à ses genoux. Tout à coup on sonna à la porte d’entrée, et j’entendis Véturie qui criait avec fureur :

– Encore ! Qui est là ? Ça n’en finira donc pas, les visites de ce matin ?

En même temps elle se mit à remuer ses casseroles en grommelant je ne sais quoi contre toute la nature, contre moi et contre ma manie de recevoir les gens le matin avant que son ménage fût fait.

Mais un bruit nouveau et terrible mit fin aux grognements de véturie. Quatre ou cinq crosses de fusil tombèrent à la fois sur le palier et fient

trembler tous les meubles de l'appartement.

Une voix terrible cria :

– Ouvrez ! au nom du roi !

Cette fois, je me sentis perdu. Une sueur froide me couvrit de la tête aux pieds. C'était bien vraiment la police qui venait m'arrêter comme complice de cet animal de Crabanac.

Ah ! si j'ai donné de bon cœur quelqu'un au diable (après madame Eulalie), c'était ce jour-là le mari de Sylvie.

OceanofPDF.com

XIII

Dans mon trouble, je fis signe à Charles de rentrer dans ma chambre avec Sylvie. Il ne se fit pas prier et referma la porte avec soin ; mais je n'y pris pas garde, étant beaucoup plus occupé de ce qui se passait à l'entrée de mon appartement.

Véturie, aussi affrayée que moi, venait d'ouvrir la porte.

J'entendis la grosse voix d'un homme qui posait des sentinelles et qui criait :

– Allons la fille, est-ce qu'on va se révolter contre le roi, dans ce pays ?

Véturie essaya de protester ; mais, dans son trouble, elle bredouillait et perdait l'esprit.

– Voyons, demanda l'homme, où est le nommé Denisot, un vieux gredin dont j'apporte le signalement ?

Véturie reprit courage. Au fond, elle voulait bien dire de moi tout le mal possible, car elle me regardait comme sa propriété dont elle pouvait user et abuser ; mais pour la même raison, et parce que j'étais son bien, elle ne souffrait pas volontiers qu'un autre qu'elle osât me maltraiter.

– Monsieur, dit-elle, c'est ici chez M. Denisot, ancien chef de bureau, chevalier de la Légion d'honneur, et plus honnête que vous, peut-être !

L'autre dut la regarder de travers et répliqua :

– Empoignez-moi cette femme, si elle bouge !

Mais il avait affaire à forte partie. Au mot d'« empoignez-moi », elle se mit à pousser des cris affreux :

– Au feu ! au voleur ! à l'assassin !

– Mettez-lui un bâillon, reprit l'autre.

Ah ! oui ! un bâillon ! Elle se mit à pousser des cris plus retentissants que la trompette de Jéricho. Et les voisins, dans toute la maison, ouvrirent leurs portes.

– Vieille scélérate ! reprit l'homme, si tu cries encore, je te poignarde !

Cette menace parut sans doute à Véturie plus sérieuse que celle du bâillon, car elle se tut.

– Où est le Denisot ? demanda l'homme.

Elle répliqua fièrement :

– Cherchez !

Malheureusement, les recherches n'étaient ni longues ni difficiles. Il ouvrit la porte du salon et m'y trouva du premier coup.

Je l'attendais, assis dans mon fauteuil comme les sénateurs romains durent attendre les Gaulois sur leurs chaises curules ; je lisais ou plutôt je feignais de lire les *Nacthez*. Sylvie avait laissé le volume ouvert sur la table.

J'en étais à ces mots : « Le frère d'Amélie... » quand la porte s'ouvrit.

Je levai lentement les yeux sur ceux qui entraient.

Ils étaient quatre.

Un grand et gros, ceint d'une écharpe blanche.

C'était le commissaire.

Un autre, sans uniforme, était son secrétaire, du moins je le suppose.

Deux autres étaient des gendarmes.

Enfin, au bout du corridor, deux autres gendarmes, la baïonnette au bout du fusil, gardaient la porte d'entrée.

Ayant vu ces dispositions stratégiques, je n'eus pas la moindre envie de résister ni de m'enfuir. Résister n'était ni de mon âge ni de ma profession. Fuir n'était pas possible, excepté en sautant du troisième étage dans la rue. Mais vraiment, ma conscience était si tranquille et je conspirais si peu qu'un pareil saut de ma part eût été pure folie. Que pouvais-je risquer, après tout ?... Quelques jours de prison. Et encore !...

J'attendis donc d'un cœur aussi ferme que possible le choc du commissaire et des gendarmes.

Il s'assit, fit asseoir son secrétaire qui ouvrit son encrier et demanda :

– Vous êtes le nommé Denisot ?

– Ancien chef de bureau, chevalier de la Légion d'honneur, dis-je en me levant d'un air modeste.

– Vous savez de quoi l’on vous accuse ?

– Non, monsieur ; mais je serai bien aise de l’apprendre.

Il me regarda insolemment et reprit :

– Ne faites pas le plaisant, Denisot ! Il y va de la vie. Les charges les plus graves pèsent sur vous et sur vos complices.

– Quelles charges, monsieur le commissaire ?

– Vous savez, Denisot, que des aveux sincères peuvent seuls vous sauver. Il en est temps encore. Parlez !

– Interrogez-moi.

– C’est bien, reprit-il durement. Vous vous expliquerez devant M. le juge d’instruction... Vos clefs ?

– Mais pourquoi faire ?

– Pour saisir vos papiers. Allons, faites vite, si vous ne voulez pas être fouillé.

À tout prendre, je pouvais donner mes clefs. Dans mes tiroirs les plus secrets, on n’aurait trouvé que des lettres insignifiantes, de l’argent et des titres de rentes. Pour ces deux dernières choses, je comptais bien que le commissaire n’y toucherait pas ; quant aux lettres, quel intérêt pouvaient-elles avoir pour la police ? Elles n’en avaient même plus pour moi.

Mais si l’on faisait des perquisitions, si l’on fouillait dans ma chambre, où Charles et Sylvie venaient de se cacher, quel scandale ! Qui sait si l’on ne se ferait pas un malin plaisir de rendre l’aventure publique et de torturer le cœur du colonel Crabanac, en compromettant sa femme, ma chère et innocente Sylvie ? Qui sait si Crabanac furieux ne voudrait pas tuer Charles et peut-être Sylvie elle-même ? On pouvait tout craindre de l’emportement du Tigre.

– Allons, répéta le commissaire, voyons vos clefs... Et vous, ajouta-t-il en parlant à ses hommes, prenez garde que personne ne sorte.

– Mais, demanda l’un des gendarmes, faut-il laisser entrer ceux qui se présenteront ?

Le commissaire se mit à rire.

– Parbleu ! dit-il. C’est une souricière.

– Pourvu, pensai-je, que Crabanac n’ait pas l’idée de venir me voir aujourd’hui !... Heureusement, quand il apercevra les gendarmes, il se tiendra pour averti.

Le commissaire ouvrit d’abord tous les tiroirs et toutes les armoires dans le salon, dans la salle à manger, dans la chambre de Véturie, dans la cuisine. Il sonda du bout de sa canne tous les planchers, toutes les cloisons, et fit enfin avec conscience tout ce qui concerne son métier.

Il me parut n’avoir rien trouvé de suspect, mais sans doute il s’y attendait.

– Voyons votre chambre à coucher, dit-il.

J’essayai de rire et de paraître confiant.

– Vous ne comptez pas, sans doute, y trouver un arsenal ?

Il me regarda sévèrement.

– Peu importe ce que j’y trouverai, j’ai mes ordres.

Charles l’attendait debout, de pied ferme, feignant de regarder dans la rue à travers les vitres. Sylvie, qui avait les yeux un peu rouges, était assise près de la table et paraissait écrire une lettre ou l’écrivait réellement.

– Ah ! ah ! s’écria le commissaire en riant, voilà du fruit nouveau.

Puis, se tournant de mon côté :

– C’est le mari et la femme, sans doute ?

Je répondis très sèchement :

– Non, monsieur. C’est mon neveu et ma nièce.

– Eh ! eh ! dit le commissaire. Ils sont bien jeunes. Frère et sœur, je suppose ?

– Non, monsieur. Cousin et cousine.

– Oh ! oh ! reprit le commissaire. Bien gentils, ces deux tourtereaux. C’est vous qui en avez la garde ?

Je sentais l’insolence de la question ; mais que faire ? que répondre ? J’étais moi-même aux griffes, ou, si vous préférez, aux mains de la police.

Je répondis le plus poliment et le plus fermement que je pus :

– Monsieur, je n’ai la garde de personne, et je suppose que ce n’est pas à cause de ma nièce ou de mon neveu que vous êtes venu chez moi. Au reste, vous avez mes clefs, faites ce qu’il vous plaira. Mais prenez garde...

Il m’écoutait d’un air distrait, ce commissaire ; mais au mot de « prenez garde ! » il se retourna brutalement et dit :

– Garde à quoi, Denisot ?

– Garde à vous, monsieur le commissaire. M. le colonel Crabanac, mon neveu, n’est pas homme à supporter qu’on manque de respect à sa femme, et vous savez qu’il a le cœur haut, le bras solide, et qu’un sabre ne pèse pas plus dans sa main qu’une aiguille.

– Le commissaire éclata de rire et répondit :

– Là ! là ! Denisot, prenez patience. Le colonel Crabanac doit être à l’heure qu’il est entre les mains de la justice. Dans tous les cas, il y sera bientôt. Et si par hasard il venait à s’échapper, et qu’il voulût se venger de ce qu’on manque de respect à sa femme, ce n’est pas à moi qu’il aurait d’abord affaire, j’en suis sûr. Les petits cousins, Denisot, sont ordinairement plus dangereux que les commissaires.

En même temps, et d’un coup d’œil qui voulait être rusé, il me désigna Charles qui, toujours debout et immobile, le regardait avec une apparente indifférence.

Mais à ce mot, qui fit tressaillir Sylvie en lui montrant le danger qu’elle courait, mon neveu s’avança :

– Qu’entendez-vous par ces mots, monsieur le commissaire ?

– Vous m’interrogez, je crois, mon garçon. Ne changeons pas les rôles.

Puis, faisant signe aux gendarmes de se mettre à droite et à gauche de Charles, il demanda :

– Votre nom d’abord ?

– Charles Fortin.

– Vous venez... ?

– De l’île Maurice.

– Directement ?

– Par Londres.

– Avec un passeport anglais ?

– Oui.

– Montrez ce passeport.

Charles le tira de sa poche.

– En effet, le signalement est exact. Vous n’êtes donc pas le colonel Crabanac ?

– Je vous ai dit que non.

– Mais alors que faites-vous ici dans la même chambre que cette jeune dame qui paraît être madame Crabanac ?

– J’étais venu voir mon oncle.

– Mais votre oncle était au salon.

Et s’adressant à ma nièce :

– Vous êtes madame Crabanac, n’est-ce pas ?

Sylvie fit un signe de consentement.

– Que faites-vous ici ?

– Je suis venue voir mon oncle.

Le commissaire regarda sa montre.

– Il est dix heures du matin. Vous venez de bonne heure.

Sylvie ne répondit pas.

– Ne veniez-vous pas aussi pour quelque autre chose ?

Charles fit un mouvement ; mais Sylvie l’arrêta d’un coup d’œil.

– Je venais aussi pour consulter mon oncle sur les affaires de mon mari.

Le commissaire se mit à rire.

– Ah ! ah ! Voyez-vous ça, Massin ? dit-il à son secrétaire... sur les affaires de son mari ! Voilà ce qui s’appelle une bonne femme... Et le petit cousin qui assiste à la consultation, qu’en dites-vous ? Le colonel sera sans doute bien aise d’apprendre le soin qu’on a de lui en son absence.

Puis d’un air plus grave :

– Massin, dressez le procès-verbal pour valoir ce que de droit.

Massin s'assit, tailla sa plume d'oie avec soin, l'essaya d'abord sur le papier où il écrivit en magnifique ronde : « Vive le Roi ! » puis ayant rencontré un fil, l'essuya sur sa manche, fit un second essai, puis un troisième, parut assez content du quatrième, et dit au commissaire comme un brave soldat tout prêt à faire feu :

– J'y suis.

Mais au moment où le commissaire allait dicter, un bruit de bottes se fit entendre dans le corridor.

Je reconnus avec étonnement le Corse Angeli qui entrait, suivi de deux gendarmes.

Il salua très fièrement tous les assistants, me tendit la main, que je n'osai pas refuser, la tendit aussi à Charles, qui ne parut pas s'en apercevoir, et debout attendit les questions du commissaire.

– D'où sont-ils ?

Avant que les gendarmes eussent répondu, Angeli prit la parole :

– Monsieur, dit-il, je suis le lieutenant Angeli, du 6^e dragons, officier à demi-solde, et je venais voir mon respectable ami, M. Denisot.

– Votre respectable ami, reprit le commissaire d'un air ironique, reçoit, à ce qu'il paraît, beaucoup de visites ?

Je pensai que cette observation allait me compromettre, et je me hâtai d'interrompre l'interrogatoire.

– Au moins, lui dis-je, la visite de M. Angeli est fort inattendue.

– Pour ça, ajouta Véturie, M. Denisot n'a pas menti, car M. Angeli ne vient jamais ici.

À quoi le Corse, voyant que nous allions, dans notre propre intérêt, le jeter par-dessus bord, répliqua en faisant un signe d'intelligence à Sylvie :

– Aussi n'est-ce pas seulement pour M. Denisot que je suis venu.

– Pour qui donc ? demanda le commissaire d'un air curieux.

Angeli répondit gravement :

– C'est une chose que je ne puis dire qu'à madame Crabanac.

Et comme le magistrat insistait :

– Monsieur, ajouta le Corse, je voulais préparer cette jeune dame à une terrible nouvelle. Je regrette que vous ne m’en ayez pas laissé le temps.

Il s’arrêta pendant quelques secondes, parut contenir avec peine son émotion et dit enfin :

– Madame Eulalie Denisot, sa mère, à la suite des perquisitions qui ont été faites chez elle ce matin, a éprouvé une si vive inquiétude sur le sort de son gendre qu’elle est tombée évanouie, qu’on l’a portée dans son lit et qu’elle n’a pu prononcer que ces deux mots :

– Ma fille ! ma pauvre fille ! Angeli, faites venir ma fille afin que je puisse lui dire mes dernières volontés.

– Ah ! mon Dieu ! s’écria Sylvie épouvantée. Maman se meurt ! Maman est morte !

– Pas encore, madame, et les médecins ont beaucoup d’espoir. Mais je ne dois pas vous cacher...

Alors, se penchant vers le commissaire et moi, il ajouta tout bas :

– Elle n’en a pas pour une heure.

Le commissaire, qui, après tout, n’était pas plus féroce qu’un autre, voyant la douleur de Sylvie, lui rendit la liberté.

Angeli allait la suivre ; mais l’autre le retint.

– Monsieur le lieutenant, dit-il, vous n’êtes sans doute ni le père, ni le frère, ni le mari de cette dame. Restez, s’il vous plaît.

– Il est vrai, monsieur, répliqua le Corse, mais je suis le meilleur ami de la famille... Et d’ailleurs, si vous avez quelques soupçons contre moi, j’ai été interrogé ce matin, et mes papiers ont été fouillés par un de vos honorables confrères, M. le commissaire du quartier de Vaugirard. On m’a laissé libre, preuve assez claire, je crois, de mon innocence.

Puis, comme le commissaire semblait incertain :

– Au reste, ajouta Angeli, il sera toujours facile de me retrouver, car je retourne rue de Vaugirard, où j’ai mon domicile habituel.

Sur cette déclaration, il sortit sans qu’on essayât de le retenir.

– Puisqu’il en est ainsi, reprit le commissaire, voyons vos papiers, Denisot.

Il examina tout avec un soin minutieux, mais ne trouva rien qui pût me compromettre, excepté une liasse de lettres sans orthographe, toutes fort anciennes et de la même écriture, signées « BABET ».

Ce n'était, grâce à Dieu, rien de politique. Babet était une bonne fille, blanchisseuse de son état, qui avait eu de l'amitié pour moi et peut-être pour quelques autres, vers l'an 1788. Cette amitié avait duré cinq ans et avait fini, comme beaucoup d'autres choses, par se refroidir.

Le commissaire prit une des lettres au hasard et lut tout haut ce qui suit :

« Monstre,

(C'est moi qu'elle appelait de ce doux nom.)

Je t'ai attendu hier soir au Palais-Royal, et tu n'es pas venu. Que faisais-tu loin de moi ?
Voilà comme tu me récompenses du sacrifice que je t'ai fait de mon honneur...

Perfide, si je te tenais, je t'arracherais les yeux... »

Pendant que le commissaire lisait, mon neveu Charles riait, les gendarmes étaient remplis de joie, et Véturie s'écriait :

– Ah ! la Babet ! Je l'ai bien connue. C'était une grosse fille avec un nez camard, une grande bouche et des moustaches, qui est venue chercher une fois M. Denisot avec un pistolet. C'était pendant la révolution... Ah ! ma foi, le pauvre monsieur en avait assez peur ! Mais c'est bien fait quand on se frotte à des gaillardes comme ça, on mérite ce qui vous arrive...

Le commissaire, ayant assez ri, remit la lettre dans le paquet et me dit :

– Monsieur Denisot, je vois avec plaisir qu'on vous a calomnié. Vous êtes quatre fois plus innocent qu'on n'aurait pu croire.

J'avancai la main pour saisir le paquet, mais il le retint et ajouta :

– Vous êtes libre ; mais je garde ces lettres. On m'a dit de saisir tout ce qu'il y a d'intéressant dans vos papiers. Je ne vois guère que les lettres de mademoiselle Babet. Je vais les remettre à M. le juge d'instruction, qui en disposera comme il jugera convenable.

Ayant ainsi parlé, il se hâta de dicter un procès-verbal où la rencontre de Charles et de Sylvie dans ma chambre à coucher ne fut pas oubliée. (Je crois même que c'était la partie principale du procès-verbal.)

– Et maintenant, dit-il, allons-nous-en... Vous, gendarmes, emmenez le sieur Fortin.

Mon neveu voulut réclamer. Ce fut en vain.

Alors il me dit à l'oreille :

– Cher oncle, je suppose que ce qui me fait mettre en prison, c'est le duel d'avant-hier, car je n'ai pas dit un mot de politique depuis mon retour en France. Allez tout de suite chez M. de Vilpatour. Sa famille est très puissante à la cour. Il me fera réclamer et relâcher. Il me l'a promis, s'il m'arrivait quelque accident. Allez vite, allez, cher oncle. Je voudrais être libre pour veiller sur Sylvie. Cet Angeli m'inquiète.

Je fis signe que j'avais compris, et je le laissai partir, les mains derrière le dos, entre quatre gendarmes.

Quand tout le monde fut sorti, Véturie prit la parole et dit :

– Eh bien, monsieur, voilà ce que c'est que d'avoir fauté dans sa jeunesse. Les demoiselles Babet vous retombent sur le dos quand on ne s'y attend plus.

Je répliquai :

Véturie, je crois que je vais avoir la douleur d'assister à l'enterrement de ma pauvre Eulalie, et ma foi, ce malheur me console de tous les autres.

En même temps je fredonnai gaiement

À cette âme si chère
Le Paradis convient ;
Car, suivant ma grand-mère,
De l'enfer on revient.

– Oh ! monsieur, répliqua Véturie, elle avait bien raison, la pauvre défunte, de dire que vous étiez un sans-cœur !

Et elle poussa un profond soupir.

– Véturie, voilà plus d'une heure que j'attends mon déjeuner !

– On y va ! on y va !

– Ayez soin de faire bien cuire ma côtelette.

OceanofPDF.com

XIV

Aussitôt après déjeuner, je courus chez M. le marquis Armand de Vilpatour, au fond du faubourg Saint-Germain.

Le lieutenant des gardes du corps demeurait dans un pavillon séparé du grand hôtel de R *** par un jardin anglais presque aussi grand qu'une prairie. Je fus reçu sur-le-champ, après avoir annoncé que je venais de la part de mon neveu Charles Fortin.

M. de Vilpatour était couché, un peu pâle, enveloppé de linges ensanglantés, mais aussi vivant qu'on peut l'être quand on a reçu un bon coup d'épée au travers de la poitrine. Deux ou trois de ses amis, jeunes comme lui, causaient et riaient. Parmi eux je reconnus sans peine le vicomte Crottin de la Renaudière qui racontait pour amuser le blessé et pour s'amuser lui-même des histoires assez gaillardes.

Une entre autres sur certaines actrices très connues qui, croyant faire le bonheur d'un prince deux ans auparavant, avait dans l'ombre fait celui d'un cocher de Son Altesse. Et comme ses camarades riaient de sa mésaventure, elle avait répliqué : « Ma foi, la nuit, tous les chats sont gris. »

Tout le monde était donc en joie lorsque j'entrai. On me regarda d'abord comme une bête curieuse, mais M. de Vilpatour me dit de la façon la plus aimable :

– Monsieur, je suis bien aise de vous voir ; mais c'est votre neveu surtout que j'attendais. Nous sommes de vieux amis, lui et moi, quoique nous ayons été bien près, il y a deux jours, de nous couper la gorge.

Je racontai alors ce qui était arrivé et que Charles était arrêté. J'expliquai que rien n'était plus injuste, car il n'avait pu prendre part à aucune conspiration, étant arrivé depuis trois jours seulement de l'île Maurice. Tout le monde en convint. Vilpatour se fit avec peine mettre sur son séant et se hâta d'écrire une lettre de recommandation pour le ministre, qui était son proche parent et l'ami de sa famille.

Le vicomte de la Renaudière offrit de m'accompagner et de m'appuyer de tout son crédit. Enfin mon affaire fut bâclée en cinq minutes.

– Surtout, monsieur Denisot, dit M. de Vilpatour comme je sortais, dites à mon ami Fortin qu’il vienne me voir, aussitôt mis en liberté.

Je sortis enchanté de l’accueil que m’avait fait cet aimable jeune homme. Grâce à la Renaudière, j’eus sur-le-champ une audience du ministre. La lettre de Vilpatour fit le reste, et trois heures plus tard, Charles était remis en liberté.

Alors je pensai qu’il était temps de s’informer de madame Eulalie, et j’allai d’un pas tranquille à la rue de Vaugirard.

Mais quelle surprise et quelle disgrâce !

Au bas de l’escalier, je rencontrai Mangou qui frottait d’un air sombre les harnais de l’écurie.

– Eh bien, mon pauvre Mangou, il y a bien du nouveau aujourd’hui ?

– Oh ! oui, monsieur Denisot !

Et il continua de frotter avec rage.

– Qui est-ce qui aurait cru ça, Mangou ?

Il poussa un vigoureux grogrement qui me fit reculer de trois pas.

Alors Aménaïde, qui le surveillait du fond de sa cuisine, voyant qu’il ne faisait que grogner, essaya de répondre pour lui.

– Ah ! c’est bien malheureux, monsieur.

Je pensai qu’Eulalie venait de mourir, et j’en ressentis une impression mêlée de plaisir et de chagrin... Oui, je dis bien, de chagrin. Après tout, j’étais habitué à elle. Voilà vingt-cinq ans qu’elle me persécutait et m’insultait chaque jour. C’est une habitude qui allait me manquer. On aime souvent mieux ses habitudes que ses amis.

Mais mon chagrin ne dura guère, et bien moins encore mon plaisir.

Je n’eus pas plutôt dit en soupirant :

– Elle est donc morte, cette pauvre madame Eulalie ! que du haut de la fenêtre une voix criarde et terrible se fit entendre.

– Morte ! Qui est-ce qui dit que je suis morte ? C’est ce Denisot !... Vous le voudriez bien, beau-frère ; mais je suis vivante et bien vivante, grâce à Dieu, et je vous enterrerai, Denisot, vous et tous ceux qui vous ressemblent !... Morte ! Ah ! je vois bien ce que c’est ! Vous avez cru à la

plaisanterie de M. Angeli... Allez vous coucher, bonhomme, allez, vous et mon gendre, et ne remettez plus le pied ici ni l'un ni l'autre.

Je levai les yeux. C'était bien Eulalie.

L'ayant reconnue, je pris la fuite.

Quatre heures du soir venaient de sonner. J'étais sur la place de la Bastille, et j'attendais la voiture de Saint-Mandé.

Complet, complet, toujours complet. Avez-vous remarqué que les pataches sont toujours pleines quand on en a besoin et à moitié vides dans le cas contraire ? C'est un effet de la divine Providence qui gouverne les mondes et qui a jugé nécessaire de nous habituer à la patience par ces petites contrariétés.

Cependant, après la septième voiture complète, je pris la résolution d'aller « de mon pied » à Saint-Mandé. La distance n'est pas trop grande, et pour abrégé le chemin, je me proposai de penser aux beautés diverses de ma chère Proserpine. C'était un chapitre à ne pas épuiser de toute la soirée.

J'allai donc en flânant comme un bon badaud de Paris que je suis et que je me flatte d'être jusqu'à la fin de mes jours. Je regardais les boutiques, les meubles, les jolies filles, et tout ce qui fait le charme de cette ville admirable qui n'aura jamais son égale dans l'univers. J'errais d'un trottoir à l'autre, je passais dans une rue latérale, je regardais les enseignes, je revenais sur mes pas, j'engageais la conversation avec mesdames les concierges assises sur le pas des portes ; enfin j'étais heureux, – autant du moins qu'on peut l'être dans ce monde de misère...

Donc, Proserpine allait planter la crémaillère, chez elle, à Saint-Mandé. Grave évènement à coup sûr, mais plus grave pour moi que pour n'importe qui. Qu'aurait-on dit, grands dieux ! dans la rue du Vieux-Colombier, si l'on avait su que M. Denisot aîné, homme sérieux, bien posé dans son quartier, chevalier de la Légion d'honneur, ancien chef de bureau, allait consacrer par sa présence une solennité scandaleuse ?

Car, je ne pouvais pas me le dissimuler, rien n'était plus scandaleux que de dîner chez la maîtresse du colonel Crabanac, mon neveu, le propre mari de ma nièce. Que dirait Syvie si elle venait à l'apprendre ? Que dirait madame Eulalie, mon ennemie mortelle ? Que de cris ! que de larmes ! que d'injures !

Et vraiment, au fond, n'avais-je pas de remords ?

Oui, j'en avais, c'est vrai, mais beaucoup moins que vous ne pouvez croire.

Après tout, n'étais-je pas maître de ma destinée ? N'étais-je pas garçon ? N'avais-je pas une fortune indépendante ? N'étais-je pas d'âge à me conduire (cinquante-huit ans passés) ? Faudrait-il demander conseil à tout le monde ? Si je venais à tomber malade, serais-je guéri par les sages avis du tiers et du quart ? Est-ce que je me mêlais, sans en être prié, des affaires d'autrui ? Pourquoi donc autrui se mêlerait-il des miennes ? N'avons-nous pas fait la révolution de 1789, coupé le cou à Louis XVI et à Robespierre, jeté à bas Napoléon et Louis XVIII ? (Nous avons repris celui-ci, mais voilà sept ans seulement, – 1815-1822 ; – qui sait s'il durera longtemps ?) Enfin ne sommes-nous pas libres, et si nous le sommes, si je le suis, n'ai-je pas le droit de dîner avec des amis chez Proserpine ? Si elle était laide, à la bonne heure ! On pourrait se moquer de moi. Mais elle est plus belle que Vénus, oui, plus belle ; c'est moi qui vous le garantis. Je n'ai pas vu Vénus, c'est vrai, mais vous ne l'avez pas vue davantage, et c'est pourquoi vous auriez tort de me contredire.

Comme je faisais ces réflexions, je m'engageais peu à peu dans l'avenue de Saint-Mandé et de là dans un bois taillis, au fond duquel se trouvait une clairière.

Au centre de la clairière, bien éclairé par les rayons du soleil, se trouvait un très beau jardin, au centre du jardin une petite maison aux volets verts, presque neuve, entourée de lierres et de vignes ; au centre de la maison, debout à l'entrée, sur un escalier de trois marches, la gracieuse, majestueuse, délicieuse, ravissante et voluptueuse Proserpine.

Oui, c'était bien elle, c'était Proserpine que je voyais de profil, encadrée dans un berceau de verdure et faisant des signes d'amitié à quelqu'un que le mur me cachait à droite.

Elle chantait gaiement :

Un jour Lisette allait aux champs
Tout frétilant, sautillant, babillant.
V'là qu'elle heurte par mégarde
Le beau Colin qui la regarde.
Fillette, fillette, n'faut pas heurter, n'faut pas heurter,
N'faut pas heurter, n'faut pas heurter

L'amant qu'on ne veut pas écouter.

Je ne voyais pas l'homme, mais je le devinais : c'était à coup sûr l'insupportable Crabanac.

Comme j'entrais dans le jardin, il m'aperçut le premier et cria de sa belle voix de baryton :

– Tiens, voilà papa Denisot. Un bon enfant, celui-là, et qui n'aime pas madame Eulalie, tant s'en faut ! Un de tes amis aussi, Proserpine, et des plus dévoués.

Ardent, chaud comme braise,

dit la chanson... Allons, papa Denisot, embrassez-moi Proserpine sans cérémonie. J'y consens, ça ne sortira pas de la famille.

Il se moquait de moi, le cuirassier ; mais, ma foi, je ne me fis pas prier, et, trouvant l'occasion bonne, je baisai de grand cœur les belles joues roses de Proserpine. Après tout, c'était la première fois, c'était peut-être aussi la dernière. Pourquoi aurais-je fait le difficile ?

Quant à elle, que ce fût pour son plaisir ou pour le mien, elle y alla franc-jeu et se laissa embrasser de toutes mes forces, au point que Crabanac lui-même déclara que c'était assez et qu'il allait devenir jaloux.

J'avais complètement oublié Sylvie. Après tout, si son mari la trahissait, je pouvais bien, à plus forte raison, moi, son oncle, qui ne lui devais rien, la négliger un peu. Enfin, ma morale est relâchée, c'est vrai, mais pas plus que celle de Socrate qui allait souper chez Aspasia et qui n'en est pas moins fameux par sa sagesse.

– Eh bien, mon vieil ami, demanda Proserpine, vous ne m'avez donc pas abandonnée ?

Alors le Tigre se leva, car il était à demi couché sur un banc au fond du kiosque, et nous dit :

– Je vois que vous allez causer de choses sérieuses, papa Denisot. Proserpine vous contera son histoire et la mienne ; moi, je vais fumer une pipe et aller au-devant de nos convives.

Alors la belle Proserpine me fit entrer dans le salon, qui était meublé de la manière la plus commode sinon la plus élégante ; elle s'étendit, demi-

assise, demi-couchée, sur un divan turc, dans une attitude voluptueuse qui faisait ressortir l'admirable perfection de ses formes.

– Enfin vous voilà, lui dis-je amèrement ; c'est ainsi que cela devait finir ! ô Proserpine !... Moi qui vous aimais tant !...

Elle me regarda en souriant avec une coquetterie merveilleuse et répliqua :

– Eh bien, qui vous empêche de m'aimer encore ? Vous n'êtes pas marié, vous ? Vous ne traînez derrière vous ni femme, ni enfants, ni remords.

Je m'écriai, suffoqué de joie :

– Comment ! vous... vous permettez...

Et je me mis tout bonnement à genoux devant elle ; mais j'étais loin de compte. Elle me releva en riant aux éclats et me dit :

– Vous ne m'avez pas comprise, papa Deninot. Soyez sage, s'il vous plaît. Rasseyez-vous dans votre fauteuil comme un bon père de famille que vous devriez être. Prenez garde surtout au colonel Crabanac, qui n'est pas commode, comme vous savez. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le *Tigre*, et s'il vous trouvait à mes genoux... !

Elle n'acheva pas ; mais sa pensée que je devinais facilement me fit froid dans le dos.

– En deux mots, ajouta-t-elle, il ne tient qu'à vous d'être mon meilleur ami, et même j'ai le plus grand besoin de votre amitié. Crabanac n'est pas à moi tout entier. Je le sais et je le sens. Sa petite femme, que je me suis fait montrer, est jolie, peut-être plus jolie que moi ; il me l'a dit vingt fois lui-même, car il est naïf, ce cuirassier, naïf comme un agneau blanc, et je lui fais avouer tout ce que je veux. Il y a trois jours, il me disait encore :

– Proserpine, ma chérie, je t'aime autant que Sylvie, mais d'une autre manière.

Il faut bien m'en contenter. Je suis sa sultane favorite, voilà tout.

– Et vous l'aimez ?

– Que voulez-vous ! c'est un sort qu'on m'a jeté.

Je demandai encore :

Depuis longtemps ?

– Depuis cinq ans. La première fois que je m’en aperçus, c’est le jour où il coupa la gorge à ce malheureux comte allemand, qui avait eu l’idée de m’offrir une rose et d’y ajouter une douzaine de vers dans le patois de son pays.

Crabanac, qui dès ce temps-là me faisait les yeux doux (mais je n’y répondais pas encore), trouva mauvais qu’un simple Allemand osât lever les yeux sur moi. Il jouait au billard avec un de ses amis, le général Fortenpanne ; il voit l’Allemand qui me disait des grossièretés qui passent de l’autre côté du Rhin pour des choses aimables. Il lui arrache sa rose, le culbute, l’envoie sur la table du voisin qui prenait son café et qui en laissa tomber la moitié sur le devant de sa chemise.

L’Allemand se fâche et lui porte un grand coup de poing dans la poitrine ; mais vous savez, c’est comme s’il avait voulu taper sur un mur. Crabanac le retourne, et du bout de sa botte... Je ne vous dis que ça, papa Denisot, il devait en porter la marque.

Par malheur, il ne la porta pas longtemps. Le soir même, Crabanac lui fendit la tête d’un coup de sabre en plein bois de Boulogne, devant quatre témoins.

C’est ce jour-là que j’ai senti pour lui quelque chose de plus que pour tous les autres, – que pour vous, par exemple.

– Ah ! perfide Proserpine !

– Et le traître en profita ?

– Que voulez-vous ! J’étais libre et lui aussi. Je comptais l’épouser. Il ne disait pas non, mais il se rejetait, pour ne pas le faire, sur de grands projets mystérieux, sur des conspirations. Une petite fille qui nous était venue, mourut trois mois après. Il m’abandonna, il vit votre nièce, il l’épousa et lui resta fidèle pendant une demi-année. Moi, pour me venger, pour le rendre jaloux surtout, je fis la coquette avec tout le monde. Il s’en aperçut, il revint à moi, demanda pardon, l’obtint... et voilà...

Pendant ce récit sans fard, je me sentais plein de rage contre Crabanac, contre le destin, contre moi-même.

– Enfin que comptez-vous faire, Proserpine ?

– Vivre heureuse aussi longtemps qu’il le voudra, élever mon garçon (ce sera un garçon, j’en suis sûre), en faire un cuirassier, comme son père...

– Mais vous n’êtes pas riche ?

– Je vous entends, dit-elle en rougissant, vous voulez dire qu’auparavant j’étais libre de le quitter et qu’à présent je vais tenir tout de sa générosité ?... C’est cela, n’est-ce pas ?...

... Eh bien, qu’importe, si je l’aime ? Est-ce qu’il n’y a pas des milliers de bourgeoises qui, ne possédant rien, vivent uniquement de la fortune ou du travail de leur mari ? Est-ce que ce n’est pas reçu dans le meilleur monde ?... Il est marié, dites-vous, et sa femme a des droits sur lui ! Eh ! mon Dieu, le sultan des Turcs est marié, lui aussi, et tout le monde trouve très bon dans son pays qu’il ait trois cents femmes outre la première, puisqu’il peut les nourrir. Est-ce que ce n’est pas l’usage de toute l’Asie et de toute l’Afrique ?... Pourquoi donc Crabanac ne serait-il pas mon sultan à moi, si je m’en contente ?

Je ne crus pas nécessaire de dire à Proserpine ce que je pensais de ce raisonnement. Évidemment elle n’était pas disposée à m’écouter. Dès lors, pourquoi prêcher dans le désert ?

Je demandai cependant :

– Mais si Crabanac vous abandonne ?

– Je vous l’ai dit, je me tuerai.

Mais il ne m’abandonnera pas... Le voici qui vient avec ses amis. Je vais faire servir le dîner.

En effet, c’était lui. À droite et à gauche marchaient deux hommes en habit bourgeois qu’à leur tenue, à leur ruban rouge et à leurs moustaches on pouvait aisément reconnaître pour des officiers de l’ancienne armée, – officiers à la réforme sans doute, comme lui-même, mais encore dans la force de l’âge.

L’un des deux, que j’avais vu souvent au café Lemblin, où il faisait habituellement la partie de billard du Tigre, était le général Fortenpanne, qui s’était signalé en Espagne et passait pour l’un des plus hardis cavaliers de toute l’Europe. Malheureusement, c’était son seul mérite. Sabre sous le bras, comme il disait lui-même, il n’avait pas deux idées. Dès qu’on essayait de le contredire, il prenait feu et ne parlait plus que de sabrer les *pékins* et de mettre tous ces tas de civils à la raison.

On l'y avait mis lui-même plusieurs fois, je veux dire que sous divers prétextes on l'avait fourré en prison, en 1816 pour six mois, en 1817 pour trois mois, en 1818 pour quinze jours. En 1819 et 1820 on l'avait par grand hasard laissé tranquille. En 1821 on l'avait « *collé au bloc* » pour la quatrième fois. Aussi maudissait-il les Bourbons, les calotins, les avocats et tout ce tas de bavards qui gouvernent la France depuis 1815. Sans ces traîtres et ces canailles, disait-il encore, nous serions les maîtres de l'Europe, et Napoléon régnerait encore aux Tuileries.

Telles étaient les idées politiques, philosophiques et religieuses du brave général Fortenpanne, et comme il les proclamait au son de la trompette dans les cafés, les carrefours et les places publiques, la police le croyait affilié à tous les complots et mettait la main sur lui en toute occasion. De leur côté, les conspirateurs, effrayés d'un ami si bruyant, lui cachaient tous leurs desseins, bien sûrs d'ailleurs qu'au jour de la bataille il entrerait dans les rangs sans en être prié et sabrerait au hasard comme un homme vaillant qu'il était, mais de peu de cervelle.

Crabanac seul, qui n'en avait guère davantage, ne se cachait de rien avec lui et le traitait en ami intime.

Le second officier, plus réservé plus dissimulé, plus dangereux aussi, cachait sous un air de gaieté une ambition profonde et déçue.

Après Waterloo, il s'était rallié aux Bourbons, avait même donné à Lyon et à Grenoble des marques d'un dévouement sans scrupules et fusillé sans ordres quelques malheureux insurgés. Par malheur, comme il n'était pas fils de duc ou de marquis, mais fils de charcutier, ses services étaient mal récompensés. À force de voir passer devant lui tous les officiers de cour, les nobles des provinces, les Bretons et les Vendéens, et de rester simple colonel d'infanterie comme en 1815, il en était venu à chercher sa revanche. On le voyait se glisser parmi les libéraux, faire l'éloge du général Foy, serrer secrètement la main à tous les mécontents, et çà et là, sans paraître y prendre garde, lâcher quelques paroles mystérieuses sur le duc de Reichstadt, sur le duc d'Orléans et même, à ce qu'on m'a dit, sur la République et le général Lafayette.

Du reste, bon vivant, en apparence tout occupé de ses plaisirs, il n'inspirait aucune défiance à ses chefs. On le croyait d'ailleurs trop compromis par le sang qu'il avait versé de sang-froid pour la cause des

Bourbons, et comme il arrive souvent, ceux qu'il avait servis ne croyaient pas avoir besoin de le ménager.

Le Tigre, qui ne se défiait de personne, tant il avait conscience de sa propre force, l'avait pris pour ami et confident, et l'appelait familièrement Dudu. (Le vrai nom était Duval.) Les parties de plaisir qu'ils avaient faites autrefois en Espagne et en Allemagne, les dangers qu'ils avaient courus ensemble dans la première jeunesse, expliquaient cette familiarité.

Je m'avançai pour saluer Crabanac et ses amis ; mais derrière eux je fus très étonné de voir Angeli qui les saluait et se retirait sans m'attendre.

Crabanac s'en aperçut, et, après les premiers compliments, me prit à part et dit :

– C'est un puritain, cet Angeli. Il ne veut pas dîner chez Proserpine. Je suppose, car il est homme d'honneur, qu'il veut prêter serment à ma belle-mère et à Sylvie, qu'il ne l'a jamais vue, si ce n'est au café Lemblin.

Après tout, c'était possible. Cependant je ne fus pas content d'avoir été vu par ce Corse en pareille compagnie, et je me repentis d'être venu.

– Bah ! reprit le Tigre en riant, à votre âge n'êtes-vous pas maître de vos actions ? Devez-vous des comptes à quelqu'un, excepté peut-être à Véturie ?

Pour faire goûter à ses amis le sel de sa plaisanterie, il expliqua que Véturie était encore, et avait été trente ans auparavant, la plus laide cuisinière de France.

– Mais aussi la meilleure, ajouta-t-il par politesse.

À ces mots, Proserpine parut, venant au-devant de ses hôtes. Elle avait fait, soit par coquetterie naturelle, soit pour plaire à Crabanac, la plus belle toilette du monde et la plus décolletée. Ses blanches épaules, d'une forme merveilleuse, sortaient à demi d'un corsage bien échancré. Sa taille était encore fine, quoique arrondie déjà par une grossesse qui se dissimulait à peine...

Un autre pousserait plus loin la description. Je me contenterai de vous dire que je ne l'avais jamais vue plus belle, et que je l'aimais.

Il y avait six couverts sur la table, qui était ronde, afin qu'entre amis il n'y eût pas de place d'honneur et que tout le monde pût faire face à

Proserpine.

– Mais, dit-elle, où donc est Angeli ?

– Il est reparti, ma chère, après m’avoir dit ce qui s’était passé, en mon absence, chez moi et chez Denisot... À propos, papa Denisot, vous ne m’aviez pas dit que vous aviez reçu ce matin la visite de ma femme ?

J’eus peur qu’Angeli n’eût raconté la rencontre de Charles. Par bonheur, il n’avait rien dit. Je m’en aperçus à la gaieté du Tigre.

– Tiens, dit Crabanac, qu’est-ce que c’est que ce vin-là ?

– Du vin ordinaire, répondit Proserpine.

– Pouah ! c’est de la piquette. Fais-nous donner du vin de Champagne.

Proserpine obéit, et vingt minutes plus tard tous les convives commencèrent à parler haut, à rire, à fredonner toutes sortes de refrains.

Le colonel Duval ouvrit le feu, et regardant Proserpine d’un air malin, il entonna :

L’hymen prend cette nuit
Deux amants dans sa nasse ;
Qu’au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.
Zon ! flûte et basse !
Zon ! violon !
Zon ! flûte et basse !
Et violon, zon, zon !

– Eh ! eh ! Dudu, tu seras donc toujours un gaillard ? dit Crabanac en riant aux éclats.

– Pas tant que toi, répliqua Dudu en indiquant Proserpine du coin de l’œil.

Puis il continua :

Par ce trou fait exprès
Voyons ce qui se passe.
L’épouse a mille attrait...

– Chut ! chut ! interrompit Proserpine.

– Suffit ! Respect aux dames ! répliqua Dudu. À vous maintenant, Fortenpanne !

Le général avait une voix de basse excellente pour commander un régiment, mais abrupte comme les montagnes de la Calabre.

Il toussa d'abord et but un verre de vin pour éclaircir sa voix, puis il prit un air inspiré et dit :

– Mes enfants, il n'y a personne de trop. Nous avons tous aimé ou servi le grand Empereur, celui qui est mort à Sainte-Hélène et qui n'a jamais eu son pareil sur aucune terre habitée ou habitable. Je vais vous chanter le *Cinq Mai*.

Alors, d'une voix qui semblait sortir du fond de la cave et qui résonnait cependant comme un tonnerre, il chanta :

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets ;
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France ;
La main d'un fils me fermera les yeux.

Tout le monde cria :

– Bravo !

Est-ce le chanteur ou le poète qu'on applaudissait ? Je n'en sais rien et n'eus pas le temps de m'en informer ; car, au milieu du bruit et des bravos, une voix qui venait du corridor retentit à son tour, et un commissaire de police, ceint de son écharpe blanche, entra suivi de dix soldats qui nous couchèrent en joue au bout de leurs fusils.

– Au nom du roi, je vous arrête ! dit le commissaire.

OceanofPDF.com

XV

On voit d'ici notre danger et notre stupéfaction. Les soldats nous tenaient en joue. Le commissaire criait : « Je vous arrête ! » et nous n'avions pas d'armes pour nous défendre.

Je dis « nous », mais vous entendez bien que ce n'est pas pour faire croire que je regrettais d'être désarmé. Sans être moins brave qu'un autre, je sais qu'il ne faut rien livrer au hasard. C'est Bossuet lui-même, l'aigle de Meaux, qui nous l'enseigne dans le fameux portrait de Cromwell :

« Ne laissant rien à la fortune, raconte ce grand évêque, de ce qu'il pouvait lui enlever par sagesse et par prévoyance... »

Et certes, Olivier Cromwell n'a jamais passé pour un poltron. Loin de là, c'était un guerrier de première volée, à ce que dit l'histoire, et un profond politique, un homme très malin dans son genre... Cependant, si une dizaine de soldats étaient entrés dans la salle à manger et l'avaient couché en joue pendant qu'il chantait des psaumes au dessert, croyez-vous qu'il n'aurait pas attendu quelque occasion meilleure de livrer bataille ?

Il aurait attendu, n'est-ce pas ? J'en suis sûr et vous aussi. C'est pourquoi je suivis l'exemple que m'aurait certainement donné Cromwell, et je me gardai bien de bouger de peur de recevoir un coup dans la bagarre que je prévoyais... Plût au ciel que j'eusse pu souffler à tous les convives l'ardent désir de paix qui me dévorait ! Peut-être beaucoup de malheurs ne seraient pas arrivés !

En voyant entrer la troupe, Proserpine poussa un cri terrible et devint horriblement pâle. Je ne sais de quelle couleur j'étais. À coup sûr j'étais mal à l'aise. Le colonel Duval garda le silence, essayant sans doute de reprendre son sang-froid. Quant au général Fortenpanne, il fit mine de se lever et chercha des yeux un sabre absent. Mais comme il était très gros, il n'eut pas le temps de se mettre sur ses gardes.

Restait Crabanac. Celui-là me faisait trembler. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelait le Tigre. Même désarmé, il était presque impossible de le surprendre et bien plus encore de le saisir.

À un certain regard du commissaire et à un geste qu'il fit, je devinai que le pauvre cuirassier était désigné d'avance aux coups de fusil.

Il le crut aussi lui-même et regarda autour de lui, cherchant sans doute une arme.

La salle à manger était au rez-de-chaussée, et la fenêtre était ouverte à cause de la chaleur. Au dehors il faisait nuit. On n'entendait aucun bruit, on ne voyait personne dans le jardin ; les soldats et le commissaire étaient entrés par la porte de derrière qui donnait sur une ruelle.

Crabanac se leva, et de sa belle voix de commandant cria aux soldats qui le couchaient en joue :

– Reposez vos... armes !

Ceux-ci, étonnés, habitués à l'obéissance passive, reconnaissant dans Crabanac un officier supérieur, obéirent sans réflexion et posèrent les crosses à terre.

En même temps il renversa le candélabre qui supportait les bougies au milieu de la table. Elles s'éteignirent, et nous restâmes dans les ténèbres.

Alors et d'un bond il sauta par-dessus la fenêtre du rez-de-chaussée.

– Bravo ! mon lion ! cria Proserpine. Il est sauvé.

Une lutte épouvantable s'engagea entre le Tigre et plusieurs hommes qui l'attendaient cachés derrière la fenêtre.

Ceux-là n'étaient pas des soldats, mais des agents de police qu'on avait postés là pour rendre sa fuite impossible. Un coup de pistolet retentit, et nous entendîmes le bruit d'une lourde chute.

– Ah ! les scélérats ! cria la malheureuse Proserpine, ils l'ont tué !

Je pensai, au contraire, qu'il avait dû tirer un pistolet de sa poche et tuer quelqu'un en cherchant à forcer le passage.

Mais nous étions tous les deux dans l'erreur.

Voici ce qui se passa.

À peine eut-il sauté dans le jardin que sept ou huit hommes se jetèrent à la fois sur lui et voulurent le renverser. Vigoureux comme il était, il frappa du poing au hasard et brisa la mâchoire et les dents d'un de ses agresseurs, qui tomba par terre en se tordant avec des cris affreux.

D'un second coup de poing aussi heureux que le premier il assomma un autre agent de police et courut à la porte de la grille pour s'échapper. Mais les agents l'avaient fermée à clef. Alors, s'élevant à la force des poignets, il essaya de passer par-dessus la grille et de sauter dans le bois d'où il aurait aisément gagné Paris.

Encore un effort, et il était sauvé. Malheureusement la lune, qui jusque-là était cachée dans les nuages, parut tout à coup et l'éclaira.

Un des agents, voyant qu'il allait fuir, lui tira le coup de pistolet que nous avions entendu et qui lui cassa le bras gauche. Crabanac, dont la main droite était alors sans appui, car il essayait d'atteindre la grosse branche d'un chêne en dehors du jardin, fut forcé de lâcher prise et tomba par terre.

L'agent qui avait tiré poussa un cri de triomphe.

– Ah ! ah ! dit-il, je crois que le gaillard est touché à fond. Ça lui apprendra à faire le malin. Il n'est plus dans sa salle d'armes, aujourd'hui !

Au même instant, le commissaire, suivi de quatre soldats qui portaient des bougies qu'on avait allumées au hasard, entra dans le jardin, et je pus voir toute la scène.

– Allons, continua l'agent en s'approchant du Tigre et le poussant du pied, allons, mon garçon, si vous n'êtes pas mort, relevez-vous. On va vous mettre les menottes pour vous apprendre à devenir sage.

Mais il eût mieux fait de se taire, et surtout de ne pas s'approcher trop tôt. Crabanac, un peu étourdi d'abord de sa chute, n'eut pas plutôt reçu cet ignoble coup de pied, qu'il se releva furieux, et avant que l'autre pût prévoir ou parer, il le saisit à la gorge de la seule main qui fût restée libre, et le lança si vigoureusement contre la grille que l'agent tomba évanoui, la tête fendue.

Tous les autres se jetèrent à la fois sur lui pour dégager leur camarade. On le renversa de nouveau, ce qui fut facile en le saisissant par le bras gauche, qui était déjà cassé. L'un d'eux eut même la férocité de le tordre pour achever de le mettre hors de combat. Crabanac, vaincu par la douleur et par le nombre, fut enfin lié, garrotté et jeté brutalement dans un coin comme un paquet de linge sale.

Cette fois, personne n'essaya plus d'y toucher. On craignait les coups de queue du requin mourant. Les agents de police le contemplèrent avec haine

et admiration tout ensemble, et le commissaire s'écria :

– Trois de mes hommes hors de combat, et des meilleurs ! C'est *joliment* heureux que ce gaillard-là n'ait pas eu d'armes sous la main ! Il nous aurait massacrés !

– Avec tout ça, dit un agent, voilà Fine-Oreille qui va rendre l'âme ! Si ça ne fait pas pitié ! Pour un gueux de bonapartiste !

Et il s'approcha d'un air menaçant du Tigre, qui le regardait lui-même avec des yeux étincelants de fureur.

Proserpine, qui craignait sans doute quelque indignité, se jeta en avant, les bras étendus, et cria au commissaire :

– Ah ! monsieur, avez-vous ordre de l'assassiner ?

– Parbleu ! dit l'agent, ce serait un fameux débarras pour la société !

Mais le commissaire de police, rappelé à son devoir par le cri de Proserpine, ordonna sévèrement à son subordonné de laisser Crabanac en paix.

– Il appartient à la justice, maintenant !

– Oui, oui, un bon gibier de potence, conclut joyeusement le policier.

– On ne pend plus que les drôles de ton espèce, dit Crabanac. Quant à moi !...

– On te fusillera.

– On a bien fusillé le maréchal Ney, répliqua le cuirassier, et nous étions en Russie et à Waterloo tous les deux, pendant que tes maîtres étaient à Gand et que tu cirais leurs bottes !

Pour mettre fin à ce dialogue, le commissaire de police imposa silence à ses hommes.

– Maintenant, reprit-il, voyons nos prisonniers.

Mais il n'y trouva pas son compte.

– Les autres étaient quatre, dit-il. Il en manque un à l'appel, le colonel Duval.

On chercha partout, mais inutilement. Dans les ténèbres et pendant la bagarre, le colonel avait pris la fuite, en se glissant je ne sais comment

derrière les soldats ; de là, il avait suivi le corridor, trouvé la porte de derrière ouverte et enfilé la venelle.

Restaient le général Fortenpanne, que son embonpoint avait retenu, Proserpine, qui ne voulait pas quitter Crabanac, et moi qui maudissais ma fatale idée de venir planter la crémaillère en pareille compagnie.

Mais quoi ! Le vin était tiré. Il fallait le boire, et j'en sentais toute l'amertume.

Le commissaire s'assit, nous laissa debout, Fortenpanne, Proserpine et moi, et commença l'interrogatoire.

C'est Proserpine qui fut attaquée la première. Je pense que son sexe lui valut cet honneur. Le commissaire la crut sans doute plus portée à parler que les hommes, plus facile à effrayer.

– Vous êtes la fille Proserpine ? demanda-t-il d'un ton insolent qui dut lui faire entrevoir Saint-Lazare et les Madelonettes.

Mais il avait affaire à forte partie. Ma belle Proserpine, habituée à se voir traitée poliment et même respectueusement par de très grands seigneurs, prit une chaise avant de répondre, s'assit avec une lenteur gracieuse comme une femme d'esprit qui aurait reçu par hasard dans son salon des gens mal élevés, et dit en souriant :

– Monsieur, je suis chez moi et je suis un peu lasse. Permettez-moi de m'asseoir.

– Pas tant de cérémonies, reprit le commissaire, qui sans doute était l'un des plus bourrus de l'espèce, et répondez franchement. Vous êtes la fille Proserpine ?

Elle le regarda de ses beaux yeux d'un bleu profond qui avaient troublé tant de cœurs et fait tant de ravages parmi les vieux soldats de Napoléon.

– Je suis Proserpine Alavoine, répliqua-t-elle d'une voix douce et ferme ; mais je ne suis pas la fille Proserpine, monsieur le commissaire.

– Enfin, vous n'êtes pas mariée, n'est-ce pas ?

– Non, pas encore.

Cette réponse fut faite avec beaucoup de simplicité et de dignité.

Je ne sais par quel hasard elle me regarda, – peut-être était-ce pour chercher du courage dans les yeux d'un ami. Dans le même moment je pensais : Quel dommage que cette pauvre enfantait gâté sa vie pour ce cuirassier stupide ! Avec quelle joie je lui donnerais mon nom !

Mais l'heure était passée. Le mal était sans remède.

– Voyons, continua le commissaire, que faisiez-vous ici, Proserpine ?

– Ce que vous avez vu. Je dînais.

– Avec qui ?

– Vous le voyez bien.

– Avec qui ? répéta le commissaire. Et prenez bien garde de mentir, car nous avons sur vous des notes terribles, et Saint-Lazare n'est pas loin.

À ce mot de Saint-Lazare, Crabanac poussa un rugissement et fit un violent effort pour rompre les cordes qui l'attachaient. Deux agents se rapprochèrent de lui, le pistolet à la main.

Proserpine se retourna de son côté et lui dit :

– Patience, mon Tigre, patience ! Ceux que tu as fait trembler ne cherchent peut-être qu'une occasion de t'assassiner Va, va, je saurai bien me défendre toute seule.

Le commissaire, indigné de ce soupçon, mais craignant peut-être de l'avoir mérité et d'encourir le blâme de ses chefs, reprit avec plus de calme :

– Quels étaient vos convives ?

Elle répondit simplement :

– M. le colonel Crabanac, et trois de ses amis.

– Leurs noms ?

Elle sourit :

– Ce n'est pas à moi de les dire. M. le colonel Crabanac, qui est mon ami...

– Intime ? ajouta le commissaire.

Et il prit un air malin.

– Intime, si vous voulez, dit Proserpine. Ce n'est pas pour cela, je suppose, que vous venez l'arrêter dans ma maison... Le colonel, donc, a invité de ma part trois de ses meilleurs amis. Je ne les connais pas. Deux sont ici ; vous pouvez les interroger. Le troisième...

– Oui, c'est justement le nom du troisième qu'on vous demande.

– Je l'ai oublié.

– Prenez garde, Proserpine. Votre affaire est déjà bien mauvaise ! ne laissez pas la patience de la justice...

– Et de la police aussi sans doute ? reprit-elle en riant. Vous m'avez promis Saint-Lazare ; que pouvez-vous faire de plus contre une femme sans défense ?

Le commissaire réfléchit pendant quelques minutes, frappé sans doute de ce raisonnement.

– On peut être indulgent pour vous, dit-il, si vous entrez dans la voie des aveux.

– Je n'ai rien à avouer.

– Pour vous peut-être. Mais d'autres...

Elle le regarda de si haut qu'il n'osa pas achever sa phrase. Puis son impétuosité naturelle prenant le dessus, elle s'écria :

– Qu'est-ce que vous voulez savoir, monsieur le commissaire ? Si j'ai un amant ? Oui, le voilà !...

Et elle montra Crabanac.

... Que voulez-vous de plus ? M'appeler « la fille Proserpine », mettre mon nom dans vos journaux, me déshonorer enfin ? Faites, vous êtes libre ! J'aime le colonel, et j'en suis fière, parce qu'il est le plus brave et le plus généreux des hommes, et parce qu'il m'aime. Vous dites que nous ne sommes pas mariés. C'est vrai. Mais si je l'aime mieux comme ça, mon Tigre, qu'est-ce que ça vous fait à vous, gens de justice et gens de police ?

Le commissaire, stupéfait, l'écoutait sans l'interrompre. Je ne l'avais jamais vue plus belle. Il est vrai aussi qu'elle était un peu trop hardie ; mais, dans sa situation, que risquait-elle d'oser ?

Elle continua :

– Quant à trahir mes amis ou les amis de mes amis et les secrets qu’ils pourraient avoir...

– Ah ! dit le commissaire, vous avouez donc qu’il y a des secrets ?

– Interrogez-les, reprit Proserpine. Ils vous le diront mieux que moi.

Le magistrat prit un air de gravité solennelle, saisit une plume et écrivit :

« La fille Proserpine ayant avoué...

(Il lisait tout haut ce qu’il écrivait.)

... qu’il pouvait y avoir des secrets à révéler, mais ayant refusé toute révélation, sera conduite cette nuit à la prison de Saint-Lazare. »

Ici Proserpine l’interrompt :

– C’est un procès-verbal, monsieur le commissaire ?

– Oui.

– Et tout ce que vous aurez écrit dans le procès-verbal sera mis sous les yeux de la justice ?

– Certainement, répondit l’autre, qui crut l’avoir effrayée.

– Et tout ce que j’avouerai sera cru ?

– Après vérification, naturellement, répliqua le commissaire.

– Mais si je fais des aveux, on aura de l’indulgence ?

– Je m’y engage.

Elle regarda l’un après l’autre les assistants et dit :

– Messieurs, vous êtes tous témoins de la violence que M. le commissaire veut me faire pour m’arracher des secrets qui ne m’appartiennent pas ; mais puisqu’il faut choisir entre Saint-Lazare et l’horreur de trahir des personnes qui n’ont d’ailleurs jamais conspiré contre l’État, je parlerai...

Elle fit une pause et ajouta :

– Écrivez, monsieur le commissaire.

Le brave homme se tint prêt.

– Écrivez, continua Proserpine... Votre femme...

Le commissaire leva la tête.

– Ma femme ? Êtes-vous folle ?

– Pas du tout, répliqua Proserpine. Je suppose que les secrets qui vous intéressent le plus sont ceux de votre ménage, et j’allais vous les raconter.

Tout le monde se mit à rire aux éclats. Les soldats d’abord, les prisonniers ensuite, et enfin les agents de police eux-mêmes.

– Ma foi, dit Fortenpanne en se penchant vers moi, c’est une belle fille et une gaillarde. Qu’en pensez-vous, papa Denisot ? Crabanac n’est pas malheureux !

Mais le commissaire n’était pas de cet avis apparemment ; car, au lieu de rire comme tous les autres assistants, il s’écria plein de colère :

– Emmenez-moi la fille Proserpine dans le fiacre qui nous a transportés ici. Quand l’interrogatoire des autres prisonniers sera terminé, on la conduira à Saint-Lazare, où elle apprendra le respect.

Saint-Lazare ! Saint-Lazare ! Ce nom terrible, qui me glaçait la moelle des os, ne parut même pas ébranler le courage de ma pauvre Proserpine. Elle se pencha sur Crabanac, à demi couché et presque évanoui, et lui donna un dernier baiser en disant :

– Adieu, ami.

Elle tendit la main au général Fortenpanne, qui la serra comme un étau sans savoir ce qu’il faisait, et me la donna à baiser comme une reine et une amie. Après quoi, elle me souffla ces mots à l’oreille :

– Vous viendrez me voir, papa Denisot, quand vous serez libre ?... Vous n’oublierez pas la pauvre Proserpine ?

Vous me croirez si vous voulez. En entendant ces paroles bien simples, je pleurai comme le patriarche Jacob lorsqu’il eut enseveli Rachel dans le tombeau de ses pères, ou (c’est le mot plus simple de Véturie) comme un vieil innocent, comme une vieille bête.

Je ne pleurai pas seulement. Je fis aussi serment d’aller la voir tous les jours, et en vérité jamais serment ne fut plus sincère.

Le commissaire, un peu troublé par cet incident qu’il n’avait pas prévu, reprit mollement l’interrogatoire. Il avait hâte de rentrer chez lui, peut-être pour savoir si sa femme avait vraiment des secrets.

– Que faisiez-vous ici ? demanda-t-il à Fortenpanne.

– Je dînais. Je buvais. Je chantais.

– Avec qui ?

– Avec des amis.

– C'est louche.

– Oh ! dit Fortenpanne en riant si fort que son ventre allait et venait comme un vaisseau sur la mer, croyez-vous que je vais boire avec mes ennemis ?

Toutes les questions qu'on lui fit n'eurent pas plus de résultat. On lui demanda s'il conspirait.

– Non.

S'il n'avait pas le projet de conspirer un jour ?

– Ça, il ne pouvait pas savoir.

S'il aimait les Bourbons ?

– Non.

S'il les haïssait ?

– Oui.

Pourquoi ?

– Pas nécessaire de répondre.

S'il connaissait le duc de Reichstadt ?

– Non.

S'il voulait le connaître ?

– Oui.

Pourquoi faire ?

– Ça ne vous regarde pas.

S'il n'avait pas dit un soir, en plein café, qu'il faudrait jeter tous les Bourbons à l'eau comme une portée de petits chats ?

– Aucun souvenir.

S'il n'était pas l'ami du général B *** ?

– Il l'était.

S'ils n'avaient pas conspiré ensemble ?

– Non.

S'il avait chanté quelquefois, seul ou en compagnie, une chanson malhonnête :

Le duc de Bordeaux
Ressemble à son père,
Son père à sa mère, etc.
...

– Il avait chanté, en famille, et les camarades aussi.

– Quels camarades ?

– Cherchez !

Alors le commissaire dit aux agents de police de mettre les menottes au général Fortenpanne, ce qui fut fait sur-le-champ.

Puis il se tourna vers moi, et d'un air plus gracieux que je n'avais espéré, car je me préparais à un rude assaut :

– Pour vous, monsieur Denisot, votre âge, vos habitudes pacifiques et le témoignage de quelques amis puissants vous dispensent des formalités de cet interrogatoire. Seulement tenez-vous prêt à répondre au premier appel. Vous êtes libre provisoirement.

Si je fus content de cette sage et admirable décision, vous le savez, grand Jupiter, roi des immortels, et vous aussi, Saturne vénérable qui avez vu naître le Temps et l'Espace, et vous, bonne Vesta qui l'avez consolé dans son exil, et vous, blonde Cérès à qui nous devons le pain de pur froment que pétrissent en gémissant des milliers de boulangers aux bras enfarinés, et vous, Phœbus Apollon à l'arc d'argent, et vous tous, dieux et déesses dont la jeunesse et la beauté ne finiront pas.

Je m'écriai plein de joie :

– Monsieur le commissaire, vous n'êtes pas un ami pour moi, mais un frère.

Et, ma foi, je ne mentais pas. C'était bien mon impression.

Pouvoir aller, venir, tourner, retourner sur la terre sans en demander la permission à personne, ô sainte Vierge, quel bonheur ! ô saint Joseph,

quelle félicité !

Et dire que j'avais failli en être privé par mon imprudence, sans rime ni raison, sans queue ni tête, sans excuse enfin ! Moi un homme d'âge, – cinquante-huit ans, décoré, ancien chef de bureau, – j'avais risqué de me faire enfermer comme un sot ! Et qui sait pour combien de temps ?

Ah ! si jamais on me reprend à planter la crémaillère avec des amis chez des demoiselles compromises, je veux bien être pendu ou guillotiné en place de Grève !

OceanofPDF.com

XVI

Comme je faisais ces réflexions, on emmena les prisonniers. Il était déjà minuit.

De Saint-Mandé à Paris la route n'est pas trop fréquentée. Peu de maisons. Beaucoup de longs murs. Peu de réverbères. Pas de sergents de ville. Tout cela n'est pas rassurant.

Pour comble de malheur, j'étais seul.

Le commissaire me proposa de m'emmener avec lui. Son escorte aurait servi pour lui et pour moi. C'était une politesse, mais je remerciai et je refusai avec empressement. Je craignais trop qu'il se ravisât et voulût me retenir.

Il devina ma pensée et ne s'en offensa point, mais il me laissa seul sur la route, et j'étais si harassé de mon premier voyage, des émotions qui l'avaient suivi et de ce long retour, qu'il me resta tout juste la force de rentrer chez moi au bruit des grognements de Véturie, d'ôter et de jeter au hasard mes souliers et mon chapeau, et de m'endormir tout habillé sur mon lit.

Je crois bien que Véturie me fit un discours (car elle n'y manquait jamais), mais je n'en suis pas très sûr.

Si elle parla, – et comment n'aurait-elle point parlé, étant si bien douée pour l'éloquence, – elle dut me dire que j'étais à moitié fou de rentrer si tard, qu'il était sans exemple qu'un homme de mon âge se fît voir dans les rues à quatre heures du matin quand il n'y a que des balayeurs des deux sexes ; qu'il était absurde que je ne puisse pas contenir mes passions à soixante ans (et quelles passions ! des passions rances et moisies comme de vieux fromages !) ; que je me ferais montrer au doigt dans le quartier ; que son honneur à elle, Véturie, y était intéressé.

Et cætera.

Eh bien, j'étais si fatigué que, si j'entendis tout, je ne pris la peine de répondre à rien, et que je dormis comme un sonneur jusqu'à midi, heure de l'Angelus chez tous les peuples civilisés.

Mais alors Véturie força ma porte et demanda si je n'avais pas envie de déjeuner, ou si mon souper de la veille me faisait encore mal à la tête.

– Je vous ai fait, ajouta-t-elle, une bonne petite soupe à l'oignon dont vous me direz des nouvelles.

Cette fois, sans répondre, je fis ma barbe, et je m'assis pour déjeuner. J'étais dans un accablement terrible. Depuis deux jours ma vie, jusque-là si paisible, était traversée de mille accidents, menacée de mille dangers. Au lieu de descendre tranquillement le fleuve de la vie, je ne voyais autour de moi que des écueils et des orages.

Excepté madame Eulalie, tout avait changé autour de moi ; et justement, je n'aurais rien voulu changer qu'Eulalie et son humeur acariâtre. Crabanac était en prison, accusé de conspiration, de rébellion, de trois ou quatre crimes qui pouvaient être punis de mort. Mon neveu Charles était plus amoureux que jamais. Sylvie, qui peut-être partageait ses regrets, devait connaître maintenant la trahison trop publique de son mari. Qui sait quelles réflexions fâcheuses cette nouvelle pouvait lui suggérer ?

Et moi, redevenu chef de famille par l'imprudence et la folie du malheureux Crabanac, surveillé de près par la police et la magistrature, au moment où la Providence me chargeait de la tâche si difficile de préserver ces malheureux enfants (dont j'avais en partie causé le malheur) de l'entraînement trop naturel de leur cœur, je venais de me compromettre par ma présence chez Proserpine et de me rendre presque ridicule.

Ridicule ! à mon âge ! quand j'aurais eu besoin de toute l'autorité d'un père de famille ! De quel droit maintenant, de quel air irais-je morigéner Charles et ma pauvre petite Sylvie ?

Tous les deux me jetteraient à la tête le nom de Proserpine. Ou s'ils ne le faisaient pas, s'ils étaient retenus par le souvenir de la tendresse que j'avais toujours eue pour eux, ne lirais-je pas dans leurs yeux toute leur pensée ? n'entendrais-je pas les reproches féroces et trop justifiés maintenant de madame Eulalie ?

Mais pour celle-là, du moins, je me promis bien de ne pas la revoir avant longtemps, et d'attendre que l'orage fût apaisé. Aussi bien ne voulais-je pas rougir devant Sylvie... Oui, mais fallait-il donc abandonner cette malheureuse enfant à la direction d'une mère aussi folle que méchante et de ce Corse sinistre qui la gouvernait ?

Et ma pauvre Proserpine ! Plus infortunée encore que tous les autres, enfermée dans cette horrible prison de Saint-Lazare, qu'on ne traverse jamais sans déshonneur, méprisée de tous, avilie, seule sur la terre, sans famille, sans argent, sans amis, fallait-il l'abandonner aussi, quand elle n'avait plus que moi ? N'était-ce pas une odieuse lâcheté et presque un crime ?

Voilà les pensées joyeuses qui assaisonnèrent mon déjeuner.

Cependant Véturie, toujours curieuse de tout ce qui se passait dans la famille et ardente à me mettre un poignard dans le cœur, tournait autour de moi d'un air mystérieux et affligé, poussant çà et là de profonds soupirs et cherchant à attirer mes regards pour entrer en conversation.

Mais moi, bien décidé à me taire, je lisais, tout en mangeant une sole au gratin, quelques pages du beau livre de Malebranche sur la *Recherche de la vérité*. Je lisais, ou plutôt je feignais de lire, car Dieu sait si j'en comprenais un traître mot. Mon âme était occupée ailleurs.

À la fin elle perdit patience, et pour attirer mon attention laissa tout exprès, je crois, tomber une assiette qui se brisa en trois ou quatre morceaux.

– Ah ! dit-elle, que je suis maladroite aujourd'hui !

Ordinairement, c'est moi qui en faisais l'observation ; mais ce jour-là les rôles étaient changés. J'étais devenu indulgent, parce que j'avais moi-même besoin d'indulgence.

Comme je ne répliquai rien, elle continua :

– Savez-vous, monsieur, ce qu'on dit dans le quartier ?

La question était si directe que je fus forcé d'y répondre.

– Non, Véturie, et je ne veux pas le savoir.

– Tant pis, monsieur, tant pis.

Et elle se remit à soupirer.

Pour l'occuper à quelque chose ou m'en débarrasser, je demandai le café. Malheureusement il était prêt et fut servi avec une promptitude extraordinaire.

À la fin elle prit son parti et commença l'attaque. Cette fois elle donnait l'assaut au corps de place.

– Ma foi, monsieur, si vous ne voulez pas m'entendre, il faut pourtant que je parle. Il n'est pas juste qu'on dise partout de vous...

J'essayai de prendre un air hautain.

– Quoi ? qu'est-ce qu'on dit de moi, Véturie ?

Au fond, j'étais déjà vaincu.

– On dit, monsieur, qu'on vous voit partout où vous ne devriez pas être, qu'on vous arrête dans tous les coins, que vous avez été pris hier soir chez la Proserpine avec votre neveu, M. le colonel Crabanac, – encore un vilain merle, celui-là ; – qu'il y a eu des coups, que le commissaire a manqué de vous arrêter, que la Proserpine est à Saint-Lazare, que vous menez à votre âge une vie de polichinelle, un tas de choses enfin qui ne vous font pas honneur.

– Véturie !

– Ah ! ma foi, monsieur, c'était tout au long dans le journal du monsieur du premier, et c'est la portière qui l'a lu tout haut devant les locataires du quatrième et du cinquième. Vous pouvez le lui demander.

Comme elle en était là, on sonna, et je commençai à frémir, craignant quelque nouvelle descente de police, car je ne voyais plus à l'horizon que des commissaires et leurs agents.

Par bonheur, ce n'était que Mangou.

Oui, Mangou, le Tartare, le Baskir, le petit-fils de Gengis-Khan, le neveu de Tamerlan, le fidèle garde du corps de Sylvie.

À sa vue, je pensai qu'un nouveau malheur allait me frapper. Je demandai :

– Mangou, qu'y a-t-il chez ma nièce ?

Il se mit à grogner en guise d'exorde et répondit :

– Tout bouleversé, monsieur. Colonel arrêté, assommé, presque tué. Madame Eulalie crie et fait les grands bras. Lieutenant Angeli a pris le commandement.

– Et Sylvie ?

– Ma colonelle ! a beaucoup pleuré. Bien malheureuse. Toujours plus jolie qu'une jument blanche. M'a donné billet pour vous.

Il me tendit un morceau de papier où je lus ces mots :

« Mon oncle, venez tout de suite. J'ai besoin de vous. Mangou vous dira le reste.

Votre malheureuse SYLVIE. »

Inquiet, je fis sortir Véturie et je demandai au Tartare ce qui s'était passé.

– Voilà, répondit Mangou. Ce matin, journal arrive...

– Quel journal ?

– Un journal qui ne vient jamais. Connais pas. D'ailleurs, sais pas lire. Apporté par quelqu'un qu'on ne connaît pas. Mauvaise physionomie. On déjeunait. C'est Aménaïde, la cuisinière, qui me l'a dit. Lieutenant Angeli prend le journal, lit, se frappe le front, déchire le journal. Le vieux gendarme demande ce qu'il y a. L'autre répond : « Il n'y a rien, madame Eulalie », et fait signe qu'il ne faut pas parler devant ma colonelle... mais c'était un signe pour être vu de ma colonelle, vous m'entendez !

Ici Mangou cligna finement de l'œil, ce qui produisait un étrange effet sur sa physionomie tartare. Puis il continua son récit :

– Ma colonelle, voyant ça, dit qu'on lui cache tout, veut reprendre les morceaux du journal. Lieutenant les jette par la fenêtre. Ma colonelle commande à Aménaïde d'en aller acheter un autre. Aménaïde y court comme au feu, et me dit en passant devant ma loge : « Fameux grabuge là-haut, Mangou ; attention !... » Ma colonelle lit le journal, pousse un cri : « Ah ! mon Dieu ! mon mari est mort ! » et se met à pleurer. Alors, madame Eulalie prend le journal et lit tout haut...

Mangou, toujours malin, s'interrompit de nouveau pour me dire :

– Faut croire, monsieur Denisot, qu'on parlait beaucoup de vous là-dedans, car madame Eulalie s'est fâchée d'abord et vous a nommé de tous les noms : « Vieux grig... »

C'était mon tour d'interrompre le Tartare :

– Je ne veux pas savoir ce qu'elle a dit de moi.

Le Tartare leva les épaules.

– Eh bien ! après tout, qu’est-ce que ça lui fait, à ce vieux gendarme ? À votre âge, quand on a des rentes, on peut bien...

Pour couper court à la morale trop relâchée de Mangou, je demandai :

– Après ?

– Enfin, la vieille a dit des horreurs contre vous, qu’elle ne voulait plus vous voir...

– Oh ! pour ça, pensai-je en moi-même, si jamais elle me rattrape dans son salon !...

Et tout haut :

– Mais ma nièce ?

Car j’étais, comme on peut croire, très inquiet de l’opinion de Sylvie.

– Oh ! ma colonelle, toujours bonne comme le bon pain ! a dit qu’elle vous aimait toujours, que si vous étiez allé chez cette Proserpine...

(Cette Proserpine ! Pauvre fille, méprisée de tous, et même de Mangou, qui n’était pourtant pas difficile sur le chapitre de l’honneur des filles, quoiqu’il en eût, lui, à sa manière !)

... c’était sans doute pour lui arracher son mari ; que vos intentions étaient bonnes... Le vieux gendarme a crié : « Toi, ma pauvre enfant, tu es douce comme une brebis, tu seras toujours tondue ; mais je me charge de tes affaires, et pour commencer, je vais faire maison nette. » Et alors elle a dit tout de suite : « Vous, d’abord Mangou, allez-vous-en. »

– Elle vous a renvoyé, Mangou !

Le Tartare répliqua fièrement :

– Moi renvoyé, mais pas parti. J’ai dit : « Je ne connais que mon colonel et ma colonelle. Si ma colonelle me renvoie, je m’en irai. » La vieille a crié : « C’est moi qui suis maîtresse ici, et je vous chasse ! Vous entendez, Mangou, je vous chasse ! »

Et le Tartare, de sa voix d’airain, cherchait à imiter la voix crierde de madame Eulalie.

En d’autres temps, les grimaces et les finesses du Baskir m’auraient fait rire de bon cœur ; mais ce jour-là je n’avais pas le cœur à la joie.

Je demandai :

– Sylvie était là ?

– Ma colonelle ? oui, monsieur.

– Elle n’a rien dit ?

– Si ! elle a dit : « Maman, tu sais bien que Mangou est l’ami de mon mari et le mien » ! Si vous aviez entendu la voix si douce de ma colonelle ! Voyez-vous, sur la terre, on n’en fait plus comme ça !...

Et le Tartare roulait des yeux en extase.

– Si elle voulait, je me jetterais tout de suite par la fenêtre !... C’est doux, c’est bon, c’est joli, ma colonelle ; on voit le ciel au travers ! Aussi, je n’ai fait ni une ni deux, j’ai dit, en me prosternant et baisant le bas de sa robe : « Ma colonelle, vous pouvez me marcher sur la tête, ça me fera honneur et plaisir ; mais quand le colonel m’a mis chez vous pour vous garder, je reste ! »

– Et tu es resté ?

– Vous allez voir. La vieille a dit : « Monsieur Angeli !... » comme pour lui demander du secours ; mais alors le Corse lui a fait signe de ne pas bouger. Très malin, le lieutenant. A dit quelques mots tout bas. Ma colonelle m’a donné sa main à baiser, et m’a dit : « Es-tu à moi, Mangou ? » J’ai fait signe que oui. « Eh bien, je te garde ! » Alors j’ai crié : « Ah ! ma colonelle ! » Et comme j’étouffais de joie, pour me soulager, j’ai embrassé Aménaïde qui entrait en portant trois douzaines d’assiettes. Patatras, tout ça est tombé.

Aménaïde m’a donné un soufflet en disant : « Eh bien ! Mangou, est-ce que tu vas m’embrasser comme ça devant le monde ? » Mais ça, vous comprenez, c’est de la frime, à cause des dames...

Et Mangou prit un air fat et content de lui-même, comme un Romain qui aurait enlevé une Sabine.

... Alors madame Eulalie a dit : « Aménaïde, ce Tartare ne vous manquera plus de respect. Je le chasse. »

Aménaïde, qui est bonne, a répondu : Mais, madame, ce n’est pas la peine. Je saurai bien me défendre moi-même. D’ailleurs, nous allons nous marier dans trois semaines. Je voulais en demander la permission à madame... (parlant de ma colonelle).

La vieille a dit : « Je refuse ! »

Aménaïde a répondu :

« Eh bien, madame, on s'en passera.

– Qu'est-ce que vous dites, insolente ? » a crié le vieux gendarme.

Alors ma colonelle m'a fait signe de sortir avec Aménaïde, parce que ça lui faisait de la peine, et sur l'escalier elle m'a dit : « Je vais te jeter un billet par la fenêtre, et tu le porteras toi-même à mon oncle Denisot en le priant de venir tout de suite. »

Voilà.

Tel fut le récit simple et naïf du bon Mangou.

Je vis avec regret qu'il n'était plus possible d'hésiter. Il fallait aller chez ma nièce, et l'empêcher de tomber sous la tyrannie de sa mère et d'Angeli. Ce que je soupçonnais des desseins et de la perfidie de ce Corse me faisait trembler pour Sylvie. Une chose surtout m'inquiétait.

Par quel moyen Angeli avait-il conquis la confiance et l'amitié de madame Eulalie si dure et si hostile à tous les amis de son gendre ? Était-ce en contemplant avec admiration, comme disait joyeusement Crabanac, les restes de ce vieux monument du Directoire ?

Voulait-il épouser madame Eulalie et conquérir ainsi, non sans quelque fatigue, la petite fortune et jouir du revenu de la dame ? Ce projet n'était pas improbable pour un lieutenant à demi-solde retiré depuis longtemps du service, ancien brigand, connu autrefois par des crimes célèbres dans les maquis de la Corse.

Avait-il un autre projet moins avouable et plus ténébreux ?

Pour m'en éclaircir, je demandai à Mangou :

– Le lieutenant est donc toujours l'ami de la vieille ?

– Tout à fait, répondit le Tartare d'un air fin.

– Qui te l'a dit ?

– Aménaïde.

– Comment le sait-elle ?

– La femme de chambre a tout vu.

– Ah ! ah ! lui dis-je en riant.

– Oh ! oh ! fit le Tartare comme un joyeux écho. Aménaïde croit qu'ils vont se marier.

Je m'écriai avec une joie sincère :

– Allons, tant mieux.

Mangou ajouta finement :

– Paraît que mon colonel en serait bien content et qu'il a dit à sa femme : « Si ce bonheur m'arrive, je ferai une pension à mon ami Angeli, et il l'aura bien gagnée, le pauvre garçon ! »

Je reconnaissais là l'imprévoyance ordinaire du bon Crabanac, qui ne devinait pas qu'il allait fortifier l'alliance de ses plus dangereux ennemis. Dans le mariage d'Eulalie, il n'apercevait qu'une chose, la chance d'être débarrassé de sa belle-mère. Il ne se doutait même pas qu'Angeli, devenu son beau-père, pût être aussi son ennemi.

Quos vult perdere Jupiter dementat prius,

a dit un savant homme.

Cependant il fallait prendre un parti. Je suivis Mangou jusqu'à la rue de Vaugirard. Quel accueil allais-je recevoir ? Je ne savais. À coup sûr je ne pouvais pas m'attendre à des félicitations, et si ce n'eût été Sylvie, j'aurais bien laissé tous ces braves gens débattre sans moi leurs intérêts.

Quand nous arrivâmes devant la porte-cochère, elle était fermée.

Mauvais signe. En plein jour ce n'est pas l'usage. Mangou me dit :

– Ne craignez rien. Aménaïde va ouvrir.

En effet, c'est Aménaïde qui parut la première. Elle nous fit signe de marcher avec précaution et de parler bas, comme s'il eût été question d'entrer par surprise dans une place forte.

Instinctivement j'obéis.

Quand nous fûmes au bas de l'escalier, après avoir traversé la cour, elle me dit :

– Ah ! monsieur, il est bien temps que vous veniez ! Sans vous, tout est perdu !... Madame Eulalie est dans une colère, une colère !...

Grâce au soin qu'Aménaïde avait pris de laisser ouverte la porte du premier étage, je pus pénétrer sans bruit jusqu'au salon, où ma nièce Sylvie m'attendait, les yeux noyés de larmes.

En me voyant, elle se jeta dans mes bras. Pauvre enfant !

– Mon oncle, vous saviez tout. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? J'aurais empêché, j'aurais...

Je lui dis rapidement :

– Ta mère est-elle ici ?

– Dans la chambre à côté.

– Que fait-elle ?

– Elle ôte ses papillotes. Elle va venir.

– Parlons peu, parlons bien, ma petite Sylvie. Qu'attends-tu de moi ?

Elle me dit tout bas :

– J'ai peur.

– De qui ? De ta mère ?

Elle me regarda d'un air de reproche.

– Oh ! mon oncle, pouvez-vous penser ?... Maman est si bonne pour moi et si dévouée ! Mais j'ai peur de lui.

– De qui ?

– Du Corse, maintenant que mon mari n'est plus là.

Et moi aussi, j'en avais peur, mais je n'osais pas l'avouer pour ne pas redoubler la frayeur de ma pauvre Sylvie.

Elle reprit :

– Avez-vous vu ses yeux ?...

– Ah ! certes !

– On dirait un brigand qui guette sa proie. Et quand je pense que ma mère et mon mari qui se détestent n'ont tous deux confiance qu'en lui !

En effet, c'était bien étrange.

– Au moins, continua Sylvie, Mangou me restait, et ce bon sauvage, qui ne connaît que mon mari et moi, me rassurait un peu. Voilà qu'on le renvoie.

– Qui le renvoie ?

– Ma mère et Angeli.

– Et bien, garde-le.

– C'est pour cela, mon oncle, que je vous ai fait venir.

– Mais tu es maîtresse ici, en l'absence de ton mari !

– Eh ! non ! il m'a écrit d'obéir au Corse.

– Diable !

Au même instant la porte s'ouvrit, et Eulalie entra, resplendissante, triomphante, frisée comme devait l'être la reine Sémiramis à son déclin.

En me voyant, elle s'écria :

– Encore ce Denisot !

Mais le cas était trop grave pour que je voulusse m'offenser d'une insolence. Je saluai respectueusement.

– C'est encore moi, chère sœur. Dans l'adversité il faut que les vieux amis se rapprochent.

Ce mot de « vieux amis » la choqua deux fois, d'abord parce qu'il lui rappela son âge qu'elle aimait à oublier, ensuite parce qu'il faisait allusion à une amitié qui n'avait jamais existé.

– Mon cher Denisot, reprit-elle avec hauteur, vos amis ne sont pas ici.

– Où donc, ma chère Eulalie ?

– À Saint-Lazare, monsieur ! s'écria-t-elle avec des yeux étincelants de fureur. Allez faire vos compliments à la Proserpine !

Cette fois j'étais touché à fond. Sylvie elle-même frémit. Je lus dans ses yeux le reproche muet qu'elle seule avait droit de m'adresser, et qu'elle m'épargnait, la douce colombe.

– Monsieur, continua Eulalie, va faire des parties fines avec son neveu, avec le mari de sa nièce, chez des filles entretenues, des coquines ; monsieur vient dîner chez ma fille et va souper chez...

Elle s'arrêta un instant comme étouffée par l'indignation et reprit bientôt :

– Monsieur Denisot, sortez !

– Ah ! maman ! s'écria Sylvie en me prenant par la main pour me retenir.

Mais il n'en était pas besoin. L'insulte qu'on me faisait m'avait rendu tout mon courage. Debout, la main droite appuyée sur un fauteuil, je lui dis de mon air le plus tranquille :

– Eulalie, j'ai supporté vingt-cinq ans vos accès de rage, quoique à tout moment je craignisse d'être mordu. Mais aujourd'hui vous devenez folle, et, dans l'intérêt de ma nièce, je dois pourvoir au gouvernement de la maison. En l'absence de Crabanac, je suis l'ami, le tuteur et le protecteur naturel de Sylvie.

Madame Eulalie éclata de rire, mais d'un rire nerveux et enragé.

– Ah ! vraiment ! dit-elle.

Et se levant, elle ouvrit la porte du cabinet de travail du Tigre, où le Corse feignait de lire et attendait sans doute le moment de faire son entrée.

– Monsieur Angeli !

Il entra de l'air le plus étonné, le plus poli et le plus respectueux, et demanda :

– Madame, qu'y a-t-il pour votre service ?

– Lisez, je vous prie, au sieur Denisot, la lettre que mon gendre vous a écrite et par laquelle il recommande à sa femme de suivre en tout point vos conseils.

Angeli tira de sa poche un papier, mais je lui fis signe de l'y remettre. En effet, je connaissais la sotte lettre du Tigre.

– Eh bien, ajouta madame Eulalie, quel est votre avis, mon cher monsieur Angeli ?

Le Corse répondit respectueusement :

– Le même que le vôtre, madame. Il faut faire maison nette...

J'ajoutai :

– Et chasser les amis et les parents de Sylvie.

– Non, monsieur, répliqua Angeli d’un ton doux, mais les prier de ne pas revenir avant le retour du colonel, qui jugera lui-même s’il doit les rappeler... Je crois satisfaire en cela les désirs de mon colonel.

Ainsi le serpent, longtemps caché sous l’herbe, levait la tête et allait mordre. J’entendais son sifflement, et je voyais son regard sinistre fixé sur moi.

Franchement, j’étais mal à l’aise.

J’attendis en vain quelque secours de Sylvie. Elle paraissait accablée. De temps en temps je l’entendais répéter ce nom fatal : Proserpine.

Ma foi, puisqu’elle s’abandonnait, je me décidai à l’abandonner aussi et j’ouvris la porte pour sortir. La joie des victorieux brillait déjà dans les yeux de madame Eulalie.

Tout à coup la scène changea. Je vis la grosse Aménaïde et Mangou qui m’attendaient dans l’antichambre. Aménaïde avait même, je le soupçonne, appliqué son oreille à la serrure pour mieux entendre.

Mangou demanda :

– Eh bien, monsieur Denisot ?

– Eh bien, mes amis, la partie est perdue. Il faut faire vos paquets.

Mais Aménaïde ne se résignait pas facilement.

– Monsieur, dit-elle, vous êtes une poule mouillée, et madame Sylvie en est une autre. Avez-vous dit qu’il fallait nous garder ici ?

– Non, je ne l’avais pas dit, et j’avais un peu de honte de l’avouer, mais elle le devina.

Alors, sans cérémonie, elle se mit devant la porte de l’antichambre et me dit :

– Allons, monsieur, il faut le dire... Le lieutenant est là ?... Bon ! Est-ce qu’il vous fait peur ?

En effet, il me faisait peur. Elle le comprit et commanda à Mangou de me suivre.

– Voyez-vous, ajouta-t-elle, Mangou étranglerait quiconque, sur l’ordre de madame Sylvie. N’est-ce pas, Mangou ?

– Oui, quiconque, répondit le Tartare.

Un peu rassuré par ce renfort, je rentrai dans le salon, où personne ne m'attendait plus.

– Encore ! dit Eulalie.

Angeli fit un geste menaçant.

– Sortez, Mangou ! dit-il d'une voix impérieuse.

Le Tartare répliqua :

– Je ne connais personne ici que ma colonelle, et je ne sortirai que par l'ordre de ma colonelle.

Mais Sylvie lui fit signe de rester.

Le Corse chercha quelque chose dans ses poches. Était-ce un poignard ou un pistolet ? Je ne sais. Au reste, il ne trouva rien. Quant à Mangou, jamais je ne l'avais vu plus farouche, plus sauvage et plus camard. On eût dit qu'il allait chasser le tigre au désert.

Entre ces deux guerriers tout prêts à en venir aux mains, la douce et charmante figure de Sylvie rayonnait comme celle de la sainte Vierge entre deux démons.

Mais Angeli, qui devait commencer l'attaque, fit sans doute réflexion qu'on ne tue pas un homme à Paris devant trois ou quatre témoins aussi aisément que dans un maquis de la Corse. Il se pencha vers madame Eulalie et lui dit quelques mots à voix basse.

Alors elle s'avança vers sa fille, les bras étendus, la baisa tendrement au front et lui dit :

– Ma chère enfant, toutes ces scènes doivent agir terriblement sur tes nerfs et te causer de fâcheuses émotions ; j'aurais voulu te les épargner, mais Denisot a cru te prouver par là son attachement... Comme si (ajouta-t-elle en poussant un profond soupir) rien pouvait égaler la tendresse d'un cœur de mère !...

J'attendais impatiemment la conclusion.

– Enfin, reprit madame Eulalie, tu veux garder cet odieux Mangou ?

– Oui, maman, dit Sylvie d'un ton suppliant.

– Et cette grosse bête d'Aménaïde aussi ?

– Oui, maman.

– Eh bien, garde-les, et puisses-tu ne jamais t’en repentir !... Mais au moins qu’ils ne reparassent jamais devant mes yeux.

– Avec plaisir, madame ! s’écria Mangou.

– Ils resteront toujours, l’un dans sa loge, l’autre dans sa cuisine au rez-de-chaussée, et ne monteront dans la maison sous aucun prétexte !

Le traité fut conclu sur ces bases.

En sortant, comme le Tartare me remerciait de tout son cœur, je lui dis avec une inquiétude dont je ne pouvais pas me défaire :

– Mangou, veille bien sur ma nièce !

OceanofPDF.com

XVII

Ma première corvée était terminée, et, à ce qu'il me parut, à la satisfaction de Sylvie. Restait l'autre infortunée, celle qui n'avait que moi pour ami, la pauvre Proserpine.

Je courus pendant trois jours dans tout Paris sans pouvoir obtenir de personne la permission de la voir et de lui parler. Enfin, grâce à la recommandation de M. de Vilpatour, que le coup d'épée qu'il avait reçu du Tigre semblait avoir rendu l'ami de toute la famille, j'obtins l'autorisation tant désirée.

Hélas ! dans quel état ! Morne, désespérée, pâle, abattue, négligée dans ses vêtements, était-ce bien l'heureuse et charmante fille que tant de brillants officiers avaient fêtée la semaine précédente et qui peut-être avait excité la jalousie de plusieurs grandes dames ?

Grâce à la lettre de recommandation qu'on m'avait donnée, je pus la voir seul à seul. Elle me tendit la main avec sa grâce accoutumée et me dit en essayant de sourire :

– Vous voilà donc, bon papa Denisot ! Tous les autres m'ont abandonnée ; mais vous, je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas.

– Ah ! Proserpine, je vous aime tant !

– Même aujourd'hui !

– Plus encore aujourd'hui que jamais, et mon seul bonheur serait de pouvoir vous rendre service.

– Voilà de l'amour ! dit-elle assez gaiement.

– Avez-vous été interrogée par le juge d'instruction ?

– Pas encore.

– Alors, vous ne savez pas pourquoi vous êtes ici ?

– Il paraît que je conspirais. C'est le commissaire qui me l'a dit. Il doit le savoir.

– Personne n'est venu vous voir ?

– Personne... Est-ce qu'on va voir les malheureux ? Il n'y a que vous, bon papa Denisot, et vous serez toujours unique au monde.

Puis, changeant de conversation :

– Avez-vous vu mon pauvre Tigre ?

– Pas encore.

– Mais il vit, au moins ?

– Je le crois. Les journaux auraient annoncé sa mort.

– Ah ! les journaux ! s'écria Proserpine. Ils m'ont joliment traitée, les journaux royalistes !

Nous causâmes encore quelque temps, puis le gardien vint nous séparer.

– Vous reviendrez ? demanda-t-elle avec inquiétude.

– Tous les jours.

– Et vous m'apporterez des nouvelles de mon Tigre ?

Je répondis en faisant un effort sur moi-même :

– J'en apporterai.

La porte se referma, et je me trouvai dans la rue.

Chose singulière, je n'étais pas aussi affligé que je l'avais cru d'abord. Au fond de la pitié et de l'amour que j'avais gardés pour Proserpine s'agitait une pensée qui n'était pas sans douceur.

Elle était en prison, c'est vrai, mais elle était seule et loin de ce maudit Crabanac, qui avait causé sa perte. Je n'avais plus de jalousie. Je ne voyais plus le bonheur d'un rival. J'étais le seul protecteur de Proserpine ; et qui sait où cette situation privilégiée pouvait me conduire ?

Crabanac, quelque innocent qu'il fût de toute conspiration, ne pouvait, ayant résisté par la force aux agents de police et en ayant blessé trois, être condamné à moins de vingt ans de prison. Proserpine, au contraire, innocente de tout et même de toute résistance, serait certainement remise en liberté au bout de quelques semaines.

Les deux amants seraient donc séparés pour longtemps. Proserpine était seule, elle était femme, elle était compromise... Qui sait si elle refuserait toujours l'appui d'un ami ? Oui, qui sait ?

Comme je rentrais chez moi, Véturie me remit une lettre du colonel Crabanac.

La voici :

« À la Conciergerie, 31 mai 1822.

Mon vieil ami,

Aujourd'hui pour la première fois on m'a dit de quoi j'étais accusé.

Il paraît que je conspire contre les Bourbons. Je n'en savais rien. Je n'en étais pas averti. C'est égal, je conspirais. La police le sait, et les magistrats aussi.

C'est ce qu'on m'a dit aujourd'hui chez le juge d'instruction. Ce magistrat fier et hautain m'a fait venir devant lui, ou comparaître, comme il dit lui-même, et ma foi, j'ai comparu comme les assassins de Fualdès. Vous souvenez-vous de la chanson ?

Bastide le gigantesque,

Moins un pouce ayant six pieds,

Était un scélérat fieffé,

Manquant même de politesse.

Mais aujourd'hui, ce n'est pas moi, scélérat fieffe, qui ai manqué de politesse, c'est M. le juge d'instruction.

Dieu du ciel ! comme il m'a traité, à l'abri derrière quatre gendarmes qui me gardaient, le sabre nu, comme ils auraient fait d'un léopard ! De quel air il a laissé tomber sur moi la pluie de ses paroles insultantes et majestueuses (à ce qu'il croyait sans doute, car il se regardait de temps en temps dans la glace et mesurait ses effets) ! de quel ton il disait, ce robin : "Crabanac, vous savez ce qui vous attend !" Et quand j'ai répliqué (depuis une heure il m'appelait gueux, scélérat, meurtrier, assassin, débauché, misérable, athée, plongé dans le bourbier des vices) : "Après tout, monsieur le juge, on ne me guillotiner pas deux fois !" avec quelle indignation il s'est écrié : "Prenez garde de manquer de respect à la magistrature !"

Mon vieux Denisot, vous êtes hors de leurs mains, de leurs pattes ou de leurs griffes, comme il vous plaira d'appeler ce qui leur sert à noircir le papier timbré ; eh bien, tâchez de n'y tomber jamais.

Mais j'oublie, en pensant à cet homme cravaté de blanc et si haut sur cravate, ce que je voulais vous raconter.

Il paraît donc que je conspire. Oh ! mais, là, une conspiration terrible, une conspiration à mort, une de ces conspirations où l'on tue tout le monde, le roi, la famille royale, les ministres, les ducs, les préfets, les académiciens, les évêques, les receveurs généraux et particuliers, tout ce qui fait jabot enfin !

Vous me connaissez ! quand je m'y mets, je massacre tout ce qui a vie sur la terre et dans le ciel, à commencer par ma belle-mère Eulalie, à finir par Sa Majesté et les neveux et les nièces de Sa Majesté. Je fais ça tous les matins avant de déjeuner pour m'ouvrir l'appétit. C'est ce que nous autres, Auvergnats, nous appelons "tuer le ver".

Et le ver qu'on m'accuse de tuer aujourd'hui est d'une fameuse longueur, je vous en réponds, oncle Denisot. Il paraît que la France entière en était. Ah ! qu'on est scélérat quand on ne se retient pas !

Vous pensez bien que je n'étais pas seul à tuer, massacrer, égorger, et boire le sang tout chaud de tant d'illustres ou augustes victimes ! Fortenpanne en était. On me l'a dit du moins. Fortenpanne avait l'habitude de boire le sang. C'est ce qui l'engraisse si fort qu'il ne peut plus monter à cheval, lui qui était en 1814 l'un des meilleurs cavaliers de l'empire français ! Pauvre Fortenpanne ! Maintenant son cheval crève sous lui après un temps de galop !

Et ce n'est rien que Fortenpanne et moi ! rien ou presque rien. Il paraît que nous avions avec nous des hommes d'État, de profonds politiques, des orateurs de premier ordre, des financiers terribles, que sais-je encore ? Peut-être des altesses impériales ou royales ? Je ne sais pas. Le juge d'instruction de qui je tiens tous ces renseignements n'a pas pu me le dire.

Ah ! papa Denisot, que d'œufs nous allions casser ! quelle omelette nous allions faire si le monsieur hautain à la cravate blanche ne nous avait pas fait arrêter et presque assommer !

À ce propos, si vous êtes inquiet de moi, soyez tranquille. J'ai le bras cassé et l'épaule démise, voilà tout. L'affaire n'aura pas de suites. Ce n'est pas le premier accident de ce genre qui m'arrive depuis que je suis au monde. J'ai déjà quatorze balafres ou cicatrices dont pas une au visage, par bonheur, ce qui m'ennuierait à cause de Sylvie.

Tenez, mon vieil ami, j'essaye de rire parce qu'on m'accuse de choses absurdes et qui n'ont pas le sens commun, de conspirer contre celui-ci et pour celui-là. Mais qu'est-ce que tout cela me fait ? Quand celui-ci descendrait du trône, quand celui-là y monterait, est-ce que j'en serais plus heureux et plus content de vivre ?

Papa Denisot, vous me connaissez et vous me comprenez, n'est-ce pas ? J'ai pu faire des folies, j'en ferai peut-être encore, c'est mon état, c'est mon habitude ; mais au fond je n'aime que ma Sylvie, ma fauvette, mon rossignol, ma gloire, mon cœur enfin.

Eh bien ! d'où vient qu'elle m'a abandonné ? »

Je restai stupéfait de la naïveté de ce gros cuirassier. Comment ! on le surprenait en « conversation criminelle » chez sa maîtresse. Tous les journaux de Paris racontaient l'histoire, et il demandait d'un air étonné pourquoi sa femme ne s'occupait plus de lui ! Ah ! voilà qui était hardi, sur ma parole !

Au même instant, et comme je croyais sa lettre terminée, je m'aperçus qu'il y avait un supplément que je n'avais pas vu d'abord, parce qu'il était tombé à terre pendant que je déchirais l'enveloppe.

Voici ce supplément :

Pardonnez-moi, cher ami, d'avoir calomnié un ange. Sylvie ne m'avait pas oublié. Sylvie m'aimait. Sylvie est venue me voir, juste au moment où je l'accusais de m'oublier. Je suis un ingrat, un misérable, un gueux indigne de vivre et digne de toutes les injures du juge d'instruction. Mais commençons par le commencement.

Angeli était venu me voir la veille. Vous connaissez Angeli. Malgré sa mine sombre, c'est le meilleur cœur du monde et le plus dévoué à ses amis.

Vous dites qu'il a tué ? Oui, c'est possible, autrefois en Corse, mais c'était dans le cas de légitime défense ; et qui est-ce qui n'a pas tué peu ou prou en ce monde ? Les médecins d'abord, et les militaires ensuite. La différence, c'est que les militaires s'en vantent, et que les médecins ne s'en vantent pas.

Mais, pour ne parler que des militaires, est-ce que Napoléon, qui était le plus grand de son siècle, n'a pas tué deux millions d'hommes, ce qui l'a couvert de gloire, et avec raison ? car ce n'est ni vous ni moi, Denisot, ni vingt mille comme vous et moi, qui aurions pu en faire autant. Est-ce que ce n'est pas pour cela qu'on l'a fait empereur ?

Eh bien ! Angeli a fait comme Napoléon. Il a tué cinq ou six garnements, qui, sans lui, en auraient tué plusieurs autres, et comme ils n'étaient que cinq ou six, huit ou dix tout au plus, on ne l'a fait que lieutenant, pendant que Napoléon est devenu empereur.

Je vous dis tout cela pour dissiper toutes vos préventions – si vous en avez – contre le meilleur de mes amis.

Hier donc, il est venu me voir. Grâce à ses liaisons avec les Corses de la préfecture de police (entre Corses ils sont tous cousins, quand ils ne se poignent pas), il a toutes les permissions qu'il veut.

Il m'a raconté ce qui se passe chez moi, la scène que vous avez eue l'autre jour avec madame Eulalie, ma belle-mère. Mon vieux Denisot, il paraît que vous avez été admirable, c'est Angeli qui me l'a dit, et que vous avez tenu tête à la vieille, comme un sanglier coiffé par deux dogues tient tête au chasseur. Je vous en remercie, vous avez bien fait.

Angeli, que vous n'aimez pas, vous rend tout à fait justice. Il a bien ajouté, il est vrai, que Mangou devenait tout à fait insupportable par sa manie d'insulter la vieille, ce qui était d'un mauvais exemple pour les autres domestiques ; mais il est aussi d'avis qu'il faut le garder à la maison, parce qu'on ne trouverait pas de meilleur chien de garde, et qu'il faut seulement le maintenir au rez-de-chaussée, où est sa place naturelle, en attendant qu'on puisse le mettre ailleurs, avec la grosse Aménaïde.

Il a raison, car il est conciliant. Il m'a d'ailleurs fait comprendre que madame Eulalie, si désagréable pour moi quand je suis à la maison, est un excellent porte-respect pour Sylvie, et qu'elle peut servir à écarter bien des gens. Qu'elle y reste donc pendant que je suis prisonnier ; mais après cela, qu'elle cherche ailleurs un asile, car pour rien au monde...

Tenez, car il faut que je vous dise toute la vérité, Angeli s'offre à me rendre un bien autre service, et que je n'aurais jamais pensé à demander à un ami...

À un ennemi, je ne dis pas !

En deux mots, il offre d'épouser madame Eulalie... Et comme je refusais, ou du moins comme je me faisais prier, il m'a dit : « Mon colonel, vous m'avez sauvé la vie en Russie, je sauverai votre bonheur en France ! J'épouserai la vieille dame ! Oui, je l'épouserai ! » Et ses yeux brillaient comme ceux du maréchal Ney quand il parlait d'enlever une redoute bondée d'artillerie.

Alors j'ai répondu : « Angeli, tu en mourras ! » Mais lui, avec son intrépidité ordinaire : « Je n'en mourrai pas, mon colonel, au contraire ! »

J'ai répliqué en riant : « C'est elle qui en mourra ! »

– Non, mon colonel, mais je l’emmènerai si loin que vous ne la reverrez plus jamais, et qu’elle vous laissera tranquille pour l’éternité !

– Que Dieu t’exauce, Angeli ! »

C’est pourquoi, papa Denisot, ne soyez pas étonné si vous entendez publier à Saint-Sulpice les bans de ma belle-mère et d’Angeli, et si l’on vous raconte qu’Eulalie va finir ses jours dans les maquis de Sartène.

Mais ce n’est pas tout. Sylvie est venue aujourd’hui. Après beaucoup de démarches, car elle partage vos préventions contre Angeli et n’a pas voulu l’employer, elle a obtenu enfin la permission de me voir.

Ah ! ma chère Sylvie ! En la voyant, je me suis jeté à ses genoux. Je n’osais rien dire, tant je craignais des reproches trop mérités. Mais elle, toujours généreuse et bonne, m’a reçu comme si... comme si... Tenez, Denisot, elle n’a pas son égale au ciel. Pas un mot de mes torts. Pas un mot de Proserpine. Ah ! quand je serai libre, avec quelle joie, avec quel bonheur je lui ferai voir que je l’aime, et que je n’ai jamais aimé, et que je n’aimerai jamais qu’elle seule !

J’avais peur de me réconcilier. J’allais avouer mon crime, car c’est un crime, je le vois bien maintenant, j’allais lui demander pardon... Elle m’a fermé la bouche et m’a dit : « Je ne veux rien savoir... M’aimeras-tu toujours ? » Et comme j’en faisais le serment sacré : « Eh bien ! quand tu seras en liberté, emmène-moi où tu voudras, en Espagne, en Italie, en Orient, en Auvergne, où tu voudras. Partout où nous serons ensemble, je serai heureuse. Mais emmène-moi ! »

Denisot, qu’en dites-vous ?... Moi, je jure par Jupiter et tous les autres dieux, – s’il m’arrive de la tromper jamais pour n’importe quelle femme, oui, fût-ce même pour Proserpine ! – de me faire sauter la cervelle le lendemain !

Ensuite, elle m’a parlé de prendre un avocat. Il paraît qu’il y en a une douzaine, de jeunes et de vieux, qui voudraient plaider pour moi. Tous sont très célèbres. L’un a plaidé pour le colonel Chose, l’autre pour le général Machin, le troisième et le quatrième pour je ne sais qui, et leurs clients ont été condamnés, l’un à être fusillé, l’autre à cinq ans de prison, l’autre à l’amende et au bannissement perpétuel ; mais ces avocats passent maintenant (et c’est l’essentiel) pour des hommes de courage, de grand cœur, de fameux lapins, qui seront députés un jour et qui ne changeront jamais de parti, excepté si on les fait ministres pour ça, ou procureurs généraux.

Qu’est-ce que vous en dites, papa Denisot ? Vous êtes un homme d’expérience, et vous avez connu des milliers d’avocats depuis quarante ans. Lequel faut-il prendre ?

Moi, je suis bien embarrassé. Le meilleur de ces pierrots ne vaut rien, puisqu’on les voit, au moindre vent qui souffle, changer de côté comme la girouette. J’aimerais bien mieux me présenter devant les juges et dire tout bonnement :

Messieurs, je suis le colonel Martin Crabanac, du 9^e dragons. Napoléon m’a fait colonel. Les Bourbons m’ont mis à la réforme. J’ai donné pour la France plus de coups de sabre que vous n’avez de cheveux sur vos vieilles caboches, qui ressemblent à des têtes de veau tant elles sont nues. Est-ce pour cela que vous m’avez fait venir et que le procureur général, l’avocat général, le substitut ou n’importe qui veut me couper la tête ?... Mais les Anglais eux-mêmes et les Prussiens en auraient honte !

Vous devinez le reste.

Papa Denisot, je vous attends demain ou après-demain. Le juge d'instruction m'a dit que je pourrais communiquer avec vous dès ce soir.

Adieu, mille amitiés.

CRABANAC.

J'allais chercher Sylvie et voir le Tigre avec elle.

L'entrevue fut telle que la lettre de Crabanac me l'avait fait prévoir. Il se mit à genoux devant Sylvie, il me serra dans ses bras, et enfin, quand nous fûmes près de sortir, nous pria de lui chercher un avocat.

Sans tarder, nous nous mîmes à l'œuvre. Nous n'avions que l'embarras du choix, car les avocats ne manquent pas à Paris, – ni les bons, ni les meilleurs, ni les pires.

Nous errâmes assez longtemps, Sylvie et moi, dans la salle des Pas-Perdus, regardant tous ces hommes remplis d'éloquence et coiffés de toques qui tenaient des dossiers sous le bras et riaient, parlaient haut, gesticulaient de toutes leurs forces. Comme je n'avais jamais eu de procès, je ne savais à qui m'adresser, ni à quel signe reconnaître l'homme que nous cherchions.

Sylvie le savait encore moins et abaissait modestement son voile sur sa figure pour ne pas attirer l'attention des petits jeunes gens qui commençaient à nous suivre et à nous importuner.

Tout à coup une idée me vint, non de ces idées brillantes qui étonnent le monde et qui éblouissent les populations, mais une bonne petite idée simple et pratique. Je pensai que le gardien des robes noires et des toques, qui tenait sa boutique à l'entrée du Palais de justice, étant là depuis quarante ans, devait connaître mieux que personne tous les marchands de paroles du pays.

Je m'avançai donc vers lui et je demandai :

– Monsieur, pourriez-vous m'indiquer un avocat ?

Le gardien des toques était un homme à cheveux blancs, de figure assez fine et avenante et de nez pointu et bien mouché, *naris emunctæ*, comme dit le sage Horace.

Il regarda par-dessus ses lunettes Sylvie d'abord, qui sans doute ne lui déplut pas, car il sourit, puis moi, – son visage devint plus grave, – puis une seconde fois Sylvie, et il sourit de nouveau. Ensuite il demanda :

– Madame est veuve, sans doute ?

Sylvie était habillée de noir.

Je trouvais la question assez impertinente. Qu'est-ce que le veuvage de Sylvie pouvait faire à cet Olibrius ? Avait-il envie de la demander en mariage ?

Je répondis assez sèchement :

– Non.

Mais l'autre, souriant toujours et regardant de plus en plus Sylvie, qui, en effet, offrait un spectacle fort agréable, car, malgré ses vêtements noirs et son affliction, elle était plus belle que jamais, l'homme donc répliqua :

– Tant pis, monsieur. J'ai un avocat excellent pour les veuves, – oui, monsieur, pour les veuves et les orphelins. Il n'y a personne au Palais qui sache les défendre comme lui, ou les attaquer, ajouta-t-il finement, car vous comprenez bien que tout ça dépend de la priorité. Le premier qui s'adresse à lui a toujours raison. Si c'est la veuve, tant mieux ; mais si c'est l'autre, ah ! ma foi, tant pis. Il ne connaît que son devoir et plaide pour son client.

Il fit une pause et reprit :

– Mais puisque madame n'a pas la douleur d'être veuve, n'en parlons plus. Ce sera pour une autre fois... Madame est mariée, au moins ?

– Oui, dit Sylvie.

Pour moi, je n'écoutais plus ce bavard. Je cherchais parmi les passants quelque figure de connaissance.

– Et, reprit d'un air rusé le gardien des toques, madame plaide peut-être en séparation contre son mari ? Pour ça, madame, nous avons un homme admirable. Un avocat comme on n'en fait plus. Vous n'avez qu'à dire deux mots de votre affaire, il vous en fera une histoire en trois volumes. Il vous dira ce que votre mari a fait, ce qu'il fera, ce qu'il aurait pu faire. Il racontera aux juges...

– Mon oncle, interrompit Sylvie, allons-nous-en.

Ici le bavard fut interloqué. Il avait compté sur un auditoire plus complaisant.

– Enfin, madame, que cherchez-vous ?

Je répondis :

– Un avocat qui ne soit pas bavard et qui ne veuille pas faire son chemin dans la politique.

Le gardien des toques se mit à rire.

– Monsieur, dit-il, vous cherchez le merle blanc ; mais si vous voulez un honnête homme qui parle bien, prenez celui qui est debout, là, dans le coin, et qui feuillette son dossier sans regarder personne.

– Qui est-ce ?

– Maître S ***.

Que l'homme eût tort ou raison, nous suivîmes son conseil.

Maître S *** nous donna rendez-vous après l'audience et nous reçut très bien. Qui n'aurait pas été heureux d'écouter Sylvie et de plaider pour elle ?

Par bonheur, ce n'était pas un avocat politique. Quoiqu'il eût des opinions très marquées, comme tout le monde, il n'en faisait point parade et plaidait, non pour devenir député ou pair de France, mais pour gagner la cause de son client. Les avocats de cette espèce ont toujours été rares.

Quand Sylvie eut expliqué son affaire, il lui dit :

– Madame, l'affaire de votre mari n'est pas bonne, je le crains. La conspiration dont on l'accuse n'est rien. On en pourrait tous les jours signaler une demi-douzaine qui ne seraient pas moins graves que celle-là. Mais votre mari est d'un naturel emporté. Il a eu plusieurs duels malheureux. Les amis ou les parents de ceux qu'il a tués le poursuivront jusqu'à la mort. De plus, il a tenu cent fois (je le sais, car j'en ai entendu l'écho au Palais de justice) des propos très inconsidérés. Enfin, il a cassé la tête d'un agent de police. Deux autres porteront éternellement ses marques. Il y a là rébellion, flagrant délit. Tout cela est grave.

Puis, comme il vit l'inquiétude de Sylvie :

– Au surplus, madame, ne vous effrayez pas d'avance. Tout dépend des jurés. Aurons-nous de bons jurés ou de mauvais jurés ? Voilà toute la question. Je sais bien qu'il dépend de l'autorité de les choisir ou du moins d'influencer les choix ; mais enfin cela même n'est pas sans remède. Tel juré dont on se croit sûr peut changer d'avis à l'audience. Si votre mari ne fait pas d'imprudence, il peut être acquitté.

Ayant dit ces choses et plusieurs autres non moins sages, il nous congédia.

Deux jours plus tard je reçus de lui le billet suivant :

« Monsieur,

Le procès de votre neveu se complique. Je ne sais qui paraît prendre plaisir à en embrouiller les fils. Ce n'est pas la magistrature à coup sûr, quoique M. le procureur général soit fort animé, je le sais de bonne part, contre le colonel Crabanac et croie fermement à une conspiration. Je ne crois pas non plus que la police, quoique un peu plus suspecte, veuille absolument sa perte ; mais à coup sûr quelqu'un de la famille ou de l'entourage de mon malheureux client le trahit en paraissant le servir. J'en ai des preuves certaines, que je vous communiquerai en temps et lieu.

Pour ne pas augmenter l'inquiétude de madame Crabanac, je ne veux pas m'expliquer devant elle. Dites-lui seulement qu'elle se défie de tout ce qui l'entoure.

S ***. »

Je fus consterné. Quoi ! le pauvre Crabanac avait un ennemi dans sa propre maison ! Mais alors cet ennemi, ou plutôt ce traître, ne pouvait être que le Corse Angeli. Sa conduite tortueuse à l'égard de Sylvie, le soin qu'il prenait d'écarter d'elle ses amis et surtout l'intrépide Mangou, l'étroite liaison qu'il avait avec madame Eulalie, tout le désignait assez.

J'en fus encore plus certain quand l'avocat, à qui j'allai rendre visite sans en avertir Sylvie, me raconta que Crabanac avait reçu, on ne sait par quelle voie, copie d'un certain procès-verbal où il était question d'un prétendu rendez-vous donné par Sylvie, chez moi, à mon neveu Charles et constaté par le commissaire de police.

En effet, les apparences étaient contre eux, et si je n'avais pas été témoin et garant du hasard de cette rencontre, j'aurais eu peut-être quelque soupçon.

Je demandai à l'avocat :

– Est-ce le colonel qui vous a montré cette copie ?

Il me répondit :

– Non. C'est un gardien de la prison qui l'a ramassée à terre pendant que le colonel se promenait dans le préau. Le gardien, le voyant saisi d'une colère épouvantable après cette lecture, avait eu la curiosité de lire ce papier.

– Crabanac ne vous en a rien dit ?

– Rien. Mais il est sombre depuis deux jours ; le gardien m’a dit qu’il avait brisé deux tables à coups de poing, et que pour le calmer on avait dû le menacer de lui mettre la camisole de force.

Je commençai à craindre pour Sylvie, mais l’avocat me rassura :

– Non, dit-il. Ce n’est pas à elle qu’il en veut. Je pense plutôt que le pauvre homme s’accuse de ne pas l’avoir assez aimée. Mais que votre neveu Charles prenne garde à lui ! Si jamais le colonel est remis en liberté, il le tuera... et peut-être sa femme avec lui, car qui sait s’il ne dissimule pas sa jalousie pour mieux assurer ce qu’il croit sa vengeance et la rendre plus complète ?

Heureuse perspective ! Décidément, ce Crabanac était né pour le malheur de toute la famille.

Quant au Corse Angeli, dont j’avais tant de raison de me défier, je me promis de le recommander à Mangou.

OceanofPDF.com

XVIII

C'est le 20 juin 1822 que devait venir devant la cour d'assises le grand procès « Crabanac et consorts », comme le greffier eut la bonté de me le dire.

Très agréable en société, ce greffier. Petit, maigre, pointu, regardant tout le monde par-dessus ses lunettes d'un air malin, comme s'il vous soupçonnait toujours de quelque sottise ou de quelque crime ; oui, très agréable en société.

Son mot favori était : « Je connais les hommes ; ils ne valent pas cher ! » Je ne sais sur quoi il fondait cette opinion, car il n'avait jamais vu que des magistrats, des commis-greffiers, des huissiers ou des avoués. Évidemment, c'était une impertinence insoutenable.

Il la soutenait pourtant, et s'appuyait de l'opinion d'un grand homme. « Napoléon l'a dit à Sainte-Hélène plus de cinq cents fois, et que si tous ceux qui l'entouraient n'avaient pas été des traîtres ou des coquins, il serait devenu le maître du monde. »

Le grand Napoléon et le vieux greffier étant d'accord, je crois que l'arrêt est prononcé et que l'espèce humaine ne vaut pas cher.

C'est un mardi soir, en dînant avec moi et chez moi, qu'il me fit cette confidence.

On devine aisément que si j'invitais à dîner un greffier, qui se croyait, comparé à moi, un très grand personnage, je devais avoir quelque vue particulière.

C'était (que la magistrature me pardonne !) un extrême désir de connaître d'avance le caractère de M. le procureur général, afin (s'il était possible) de l'influencer doucement en faveur de Proserpine d'abord, et, après elle, en faveur du colonel Crabanac. On comprend que je ne pouvais prendre trop de précautions pour obtenir ces renseignements précieux.

Aussi je l'avais invité sous prétexte de montrer à mon greffier une collection de gravures de toute espèce, et en particulier de celles qu'on ne

montre à personne, et dont il était très friand. J'avais recommandé à Véturie de se surpasser ce jour-là.

Elle se surpassa en effet, car dans ces occasions Véturie était admirable. Tout ce qui intéressait l'honneur de ma maison et le sien lui était plus cher que la vie, et surtout plus cher que mon argent. Le potage fut exquis ; l'entrée fut succulente ; le chapon truffé avait je ne sais quoi de délicieusement gras, fondant et cuit à point, qui aurait ravi le palais d'un archevêque et de quatre évêques ; les haricots verts étaient transformés par la cuisson et arrosés d'une sauce légère qui réveillait l'âme, adoucissait le cœur et préparait aux songes heureux... Quant à l'entremets, Véturie mourra sans en livrer le secret à personne. Il vous suffira de savoir que madame l'abbesse de Montmartre elle-même l'aurait admiré.

Contre un usage, pernicieux d'ailleurs, que j'ai vu pratiquer dans beaucoup de bonnes maisons, je ne voulus pas que Véturie mît du foie gras sur la table, et comme elle insistait, je répondis avec douceur :

– Ma chère Véturie, je veux réjouir le cœur de mon hôte et non lui donner une indigestion. C'est un homme de soixante-cinq ans, sec et bien conservé, à coup sûr, car il est mariné depuis l'enfance dans le papier timbré, mais il ne faut pas tenter l'apoplexie. Je veux qu'il dîne bien, qu'il digère sans peine et qu'il garde un agréable souvenir de cette soirée. Il faut régaler ses amis, mais non les étouffer.

Véturie avoua que j'avais raison, après que j'eus d'ailleurs expliqué en détail les motifs que j'avais de tenir à l'amitié du greffier. Elle ajouta même, car elle était de bonne composition ce jour-là, que j'avais montré, en la consultant, beaucoup de sagesse et de bon sens.

Muni de ce précieux brevet de bon sens qu'elle m'accordait pour la première fois, je me hasardai seul dans la composition du dessert, où je ne plaçai que des biscuits et quelques fruits secs.

Véturie voulait y joindre des fraises grosses comme des prunes, mais je m'y opposai fermement, toujours en vertu du principe qu'il fallait régaler, mais non étouffer. J'ajoutai d'ailleurs que je voulais concentrer l'attention de mon convive sur les vins, et non la disperser sur mille objets différents.

Quant aux vins, ami lecteur, je vous ai déjà dit par quelle méthode j'étais parvenu à posséder dans ma cave des meilleurs du globe terrestre. Ce jour-là, je mis toutes voiles dehors et je choisis tout ce que j'avais de plus

exquis. Vous dire les crus n'est pas nécessaire. On n'en voit plus de pareils à Paris. Les Anglais ont tout acheté, et comme ils sont plus altérés que les sables du désert, ils avalent tout sans réflexion et sans intelligence... N'est-ce pas une pitié de voir dilapider ainsi des vins qui ne devraient que mouiller les lèvres des jolies femmes, ou couler comme des ruisseaux dans le gosier des philosophes ?

Ces préparatifs terminés, j'attendis mon greffier de pied ferme, et Véturie lui fit, quand il entra, son plus gracieux sourire.

Ce n'est pas dire beaucoup, car elle montrait des dents pareilles à des défenses d'éléphant ; mais enfin l'intention était bonne.

Quant au greffier, d'abord un peu cérémonieux, sa physionomie judiciaire s'adoucit lorsqu'il vit la salle à manger bien préparée, les fenêtres ouvertes sur le jardin, deux tableaux un peu légers dans le genre de Fragonard, et qu'il aperçut dans l'encadrement d'une fenêtre voisine, ornée de fleurs, une très jolie fille qui se laissait assez volontiers regarder.

– Eh ! eh ! dit-il d'un air malin, vous n'êtes pas malheureux, mon cher monsieur Denisot !

J'avouai qu'en effet... Mais je n'eus pas le temps d'en dire davantage, Véturie, qui était l'exactitude même, ayant servi le potage.

Le premier quart d'heure se passa en compliments réciproques, mais un peu froids, comme il convient à deux hommes âgés qui ne se connaissent pas beaucoup, et que réunit le goût commun de la bonne chère et des beaux-arts.

Mais quand mon greffier eut goûté le vin, il ferma les yeux pour réfléchir ; comme un chat qui boit de la crème au soleil, il hocha deux fois la tête de haut en bas, pour marquer son approbation sérieuse, et me demanda si j'avais beaucoup de ce vin-là dans ma cave.

Je répondis modestement :

– Oh ! douze ou quinze cents bouteilles tout au plus.

Puis, comme pour corriger l'effet de cet aveu :

Mais j'en ai d'autres dont vous me direz tout à l'heure des nouvelles.

Je vis que mon discours commençait à l'intéresser et qu'il ne se repentait pas d'être venu.

Tout à coup Véturie ouvrit la porte, et le chapon entra, précédé d'une délicieuse odeur de truffes. Cette fois, mon greffier, car je puis bien dire qu'il m'appartenait à dater de ce moment, mon greffier, dis-je, fit ses compliments à Véturie, et quand j'eus mis sur son assiette environ une demi-livre de truffes, je fus maître de diriger la conversation à mon gré. Il n'était plus homme à me contester rien.

Je lui fis d'abord quelques questions sur son métier, et je parus si étonné ou plutôt si rempli d'admiration en écoutant ses réponses qu'il n'eut plus de secrets pour moi.

Il me confia d'abord que l'état de greffier était à la fois le plus pénible et le plus important qu'il y eût sur la terre, et principalement dans le département de la Seine ; qu'il fallait y joindre un jugement sûr à une grande rectitude de caractère, un esprit vaste à une profonde connaissance des affaires, une fermeté sans bornes à une pénétration sans limites...

Je suggérai alors que les chefs de la magistrature, ses supérieurs, devaient le consulter souvent.

Il répondit par un signe qui me laissa dans l'indécision. En revanche, il m'avoua que ces hommes considérables avaient plus d'autorité que de capacité... Ah ! s'il avait pu raconter certaines choses... Mais il ne le pouvait pas. Il préférait se taire sur certains sujets...

Alors j'entrai directement dans la question et je demandai si M. le procureur général, – oui, celui-là même qui devait parler dans l'affaire Crabanac, – était vraiment à la hauteur de sa réputation.

– Quelle réputation ? demanda le greffier, qui me tendit son verre. (Nous en étions à la troisième bouteille.)

... Parlez-vous de sa réputation poétique ou de sa réputation de magistrat ?

– Comment donc ! il est poète ?

– Il ne l'est plus, mais il l'a été, et un fameux poète encore ! C'est lui qui a fait ce madrigal pour madame la marquise de C ***, vous savez bien, cette dame qui a tant de crédit à la cour :

Églé, du soir au matin,
L'amour vif et mutin
Sur ton sein repose

Comme une rose.

Du coup, cette poésie le fit nommer procureur du roi à Melun. En même temps on le pria d'être plus sérieux.

– Il n'a pas fait d'autres vers ?

– Ah ! vous le connaissez bien !... À Melun, comme il était à peu près sans ouvrage et ne pouvait faire couper la tête à personne, il voulut suivre le conseil qu'on lui avait donné et faire quelque chose de sérieux. Il écrivit les six premiers chants de la *Louisiade*, poème épique à la gloire de saint Louis. À la fin du sixième chant, un ange montrait à saint Louis les héros qui naîtraient un jour de sa race, et en particulier Louis XVIII. Je ne me rappelle pas bien les vers qui précèdent, mais voici la conclusion de l'ange :

Et la France, chassant le tyran abhorré,
Pressera sur son cœur Louis le Désiré !

Le tyran abhorré, comme vous savez, c'est Napoléon.

Cette fois, on l'a nommé procureur général, à condition qu'il laisserait là son poème.

– Mais quel est son caractère ?

– Il veut être pair de France et premier président de la cour de cassation.

Il fallut me contenter, pour le moment, de cette définition, car mon greffier n'ajouta pas un mot sur ce sujet.

En revanche, il me fit un exposé très détaillé de ses opinions en tout genre, politiques et philosophiques surtout, car c'est de celles-là qu'il était le plus fier.

– La plupart des hommes, me dit-il, ne voient que la surface des choses ; moi, je vois le fond et le tréfonds... Napoléon, par exemple, qu'est-ce que vous en pensez ?

Je me mis à réfléchir, cherchant quelle opinion j'avais de Napoléon, et, s'il faut l'avouer, je n'étais pas prêt à répondre du premier coup.

Alors il reprit avec bonté :

– Voyons, je vais vous aider par la méthode socratique. Je vais vous faire accoucher, si j'ose parler ainsi en m'adressant à un homme de votre âge... Était-il grand ou petit ?

- Qu’entendez-vous par là ?
- Je demande s’il avait cinq pieds de taille ou dix pieds...
- Cinq pieds !
- Donc il était petit.
- Il l’était.
- Très bien. Vous avouez vous-même que c’était un petit homme. Retenez bien ça !... C’est important, très important !

Le greffier mit son menton dans sa main et continua :

- Était-il Français ou Anglais ?
- Il était Corse.
- Parfait. Donc il était petit et Corse. Donc c’était un petit Corse. Faites bien attention !...

Je fis attention, et pour mieux montrer la profondeur de mon attention, je débouchai une quatrième bouteille et je remplis nos deux verres.

Il continua :

Était-il gras ou maigre ?

– C’est tantôt : maigre dans sa jeunesse ; gras quand il fut empereur et tout-puissant.

– *Bene, bene respondere*, dit le greffier. Tantôt gras, tantôt maigre, c’est-à-dire que c’était une âme inconstante et mobile, car vous savez comme moi que l’âme humaine se moule sur le corps et change avec lui ; et cela est juste, monsieur Denisot...

- Oh ! oh ! Pourquoi ?
- Parce que le corps est le contenant...
- C’est vrai.
- Parce que l’âme est le contenu...
- Indubitable.
- Et parce que le contenu doit prendre forcément la forme du contenant. Exemple : Vous avez là une bouteille remplie de bon vin, d’un vin généreux, je le reconnais, d’un vin sans égal dans la nature...

(Il vida son verre et me le tendit pour le faire remplir de nouveau.)

... Eh bien, votre vin a-t-il la forme de votre bouteille ?

– Euh ! euh ! C'est selon !...

– Oui, c'est selon... Il l'a, mais tant qu'il est dans la bouteille ; quand il tombe dans mon verre, il prend une forme différente. Vous en convenez, n'est-ce pas ?

J'en convins.

– Eh bien, reprit le greffier triomphant, il en est de même pour l'âme de Napoléon. En passant d'une bouteille de vin du Rhin, maigre et allongée, dans une grosse barrique de Nuremberg, elle changea de forme, elle s'élargit, elle perdit sa force et sa vigueur, elle s'avachit presque. C'est ce qui explique, d'un côté Rivoli et Marengo, de l'autre la guerre d'Espagne, la retraite de Russie, Leipsick et Waterloo... Vous concevez ?

Si je concevais, ah ! certes !...

Il reprit son raisonnement.

– Donc il était petit, Corse, et tantôt gras, tantôt maigre, ou, si vous préférez, tantôt maigre, tantôt gras. De plus, inconstant et mobile, puisque, étant sous-lieutenant d'artillerie, il voulut devenir capitaine, général, consul, empereur et tout ; – preuve certaine qu'il ne se trouvait bien nulle part... C'est une preuve, ça, ou je ne m'y connais pas !

– Oh ! vous vous y connaissez !

– Après quarante ans de greffe, voyez-vous, la nature n'a plus de secrets...

– Ni la société.

– La société ! dit le greffier en ricanant, la société, encore moins ! Les hommes, voyez-vous, monsieur Denisot, ça ne vaut pas cher.

Ici, pour couper court au portrait de Napoléon, je demandai finement :

– Et les femmes ?

– Oh ! les femmes encore moins.

– Et les enfants ?

– Ça, cette vermine ! C’est fait pour nous faire enrager. Tenez, je n’ai qu’une fille, une seule, et c’est bien assez. Mon Dieu ! ce n’est pas que j’aie à m’en plaindre, au contraire.

– Alors, qu’est-ce donc qui... ?

– Qui me gêne ? Rien du tout, mon cher monsieur Denisot, rien du tout !... Si ma culotte me gênait, est-ce que j’irais vous dire où ?... Si ma fille m’ennuyait, est-ce que ce serait le devoir de son père de vous le raconter ?

– Non, non ; aussi je ne vous le demande pas.

Il tendit son verre. Je débouchai la cinquième bouteille.

– Vous ne me le demandez pas, répliqua le greffier dont le cerveau commençait à s’exalter et la langue à s’empâter. Vous ne me le demandez pas. Mais je veux vous le dire, moi ; car, au point où nous en sommes, on n’a plus de secret l’un pour l’autre, n’est-ce pas ? On n’est plus des amis, on est des frères ! Eh bien, voilà... M’écoutez-vous ?

– De toutes mes oreilles.

Il éclata de rire et dit :

– Des deux premières, ça suffit... Eh bien, ma fille m’ennuie à mort...

Je m’écriai comme saisi d’horreur :

– Oh !

Il répliqua :

– Elle m’ennuie, mon ami, et ce n’est pas dire assez. Elle m’embête... Elle a six enfants, mon ami, six !...

Pour compléter la démonstration et de peur que je n’eusse pas compris, il compta sur ses doigts : un, deux, trois, quatre, cinq, six...

– Oui, six enfants, monsieur Denisot ! Six, la racine carrée de trente-six ! Est-ce là l’exemple que je lui ai donné, que sa respectable mère lui a donné, qu’elle doit donner à ses enfants ? Et de quel nom croyez-vous qu’elle appelle cette marmaille ?

Je hasardai timidement :

– Bénédiction du ciel, apparemment ?

– Tout juste ! Vous avez deviné. Et mon gendre se met à rire, et lui aussi s’amuse à dire qu’il est béni du ciel. Il compte sur ma succession pour les doter ; mais je ne suis pas près de faire de legs à personne, Dieu merci !

Le greffier se leva, frappa trois fois du pied si fortement que le plancher en trembla, ouvrit la bouche, fit claquer ses dents qui étaient vraiment en assez bon état, et ajouta :

– Monsieur Denisot, quand un homme peut faire ce que je fais là, et encore autre chose... (il sourit en clignant de l’œil), cet homme n’est pas près d’être enterré.

Petit à petit mon convive se grisait à fond et commençait à divaguer terriblement.

J’essayai de l’amener à la question qui m’intéressait, c’est-à-dire à Proserpine.

Au premier mot il dit :

– Proserpine ?...

– Oui, Proserpine.

– Quelle Proserpine ? La reine des enfers ?

Et il allait s’engager dans quelque plaisanterie mythologique, mais je le retins :

– Non, non, Proserpine Alavoine.

– Ah ! ah ! la maîtresse du colonel Crabanac, n’est-ce pas ?... Jolie fille, sur ma parole !

– Vous l’avez vue ?

– Non. Mais mon premier commis l’a vue pour moi, et m’en a rendu compte.

Il fit claquer sa langue des fois.

– Un peu scélérat, ce Crabanac, mais pas malheureux du tout ! Non, pas du tout !

Puis, se reprenant :

– Ah ! mais, on dit que vous en teniez aussi pour la donzelle, et que vous avez poussé plus d’un soupir...

Franchement, mon greffier commençait à m'ennuyer un peu, et même à m'agacer fortement.

Je répliquai :

– Tout ça, voyez-vous, c'est des bêtises...

Il me releva vertement par cette apostrophe :

– Pourquoi donc des bêtises ?... Il n'y a pas de mal à aimer une jolie fille ; et moi-même...

– Et vous-même ?...

–... Oh ! dans mon jeune temps, dit-il avec modestie. À présent, je me tiens tranquille. Je suis grand-père, monsieur Denisot, je suis grand-père.

Il me faisait cette déclaration du ton d'un homme qui ne veut pas proclamer ses victoires.

Enfin, à travers mille détours, je finis par l'amener au but, c'est-à-dire à me donner des nouvelles certaines du sort de Proserpine.

Il savait... il avait appris par un moyen qu'il ne voulait ni ne devait désigner... que Proserpine était à peu près innocente de toute conspiration, et que les magistrats eux-mêmes ne la gardaient plus en prison que pour faire nombre et ne pas diminuer aux yeux du public la gravité de l'affaire ; qu'on la relâcherait peut-être deux ou trois jours avant le procès...

– Et alors, ajouta le greffier en souriant, vous pourrez soupirer librement près de votre belle amie.

Quant à Crabanac, outre qu'on le regardait comme un homme dangereux, plein d'audace, toujours prêt aux coups de main, on le haïssait à cause de ses duels, et enfin, un des trois agents de police qu'il avait frappés en voulant s'échapper étant mort de sa blessure, on avait un excellent prétexte pour traiter le pauvre colonel avec la dernière rigueur.

Une fois muni de ces renseignements, je songai à me séparer de mon nouvel ami, et je lui rappelai l'objet de sa visite. Je lui montrai soixante ou quatre-vingts gravures du dix-huitième siècle, quelques-unes entre autres dont je serais bien embarrassé d'indiquer le sujet devant les dames.

Il les loua d'un air de connaisseur et m'en emprunta trois ou quatre pour les montrer, disait-il, à des amateurs de premier ordre qui ne voulaient pas se faire connaître. Je ne le chicanai pas là-dessus, et je feignis de croire tout

ce qu'il lui plut de me raconter. Tout le monde sait bien qu'il ne faut jamais prêter ni ses livres, ni sa femme, ni son parapluie. J'ajouterai, ni ses gravures ; et si je manquai à cette règle ce jour-là, c'est parce que j'avais de bonnes raisons d'y manquer.

Enfin minuit sonna, et mon greffier partit. Je me sentis soulagé deux fois, – d'abord parce qu'il n'était plus là, et ensuite parce qu'il m'avait annoncé la délivrance prochaine de Proserpine.

OceanofPDF.com

XIX

Le 20 juin, comme je l'ai déjà dit, était le jour des assises.

Dès la veille, tous les journaux, royalistes ou non, avaient averti leurs lecteurs qu'ils publieraient un compte rendu détaillé du fameux procès de Crabanac. D'avance on faisait le portrait du principal accusé et de ses complices. Les journaux bonapartistes ou libéraux (ce qui n'est pas la même chose) le peignaient comme un des plus intrépides soldats de la grande armée, un de ces colonels que Napoléon voulait faire maréchaux, – jeune encore, outre ce premier mérite, bel homme, bien vu des dames, heureux en amour comme à la guerre, adoré de deux jolies femmes, – la sienne d'abord, et enfin la belle et célèbre Proserpine ; riche, de plus, ce qui excite toujours l'admiration des bons bourgeois...

Enfin, au dire de tous les ennemis du gouvernement, Crabanac était un héros sans pareil.

Les journaux royalistes à leur tour l'accablaient d'injures ; mais sous la haine perçait l'estime que tout le monde faisait de son courage et de sa franchise. D'ailleurs, faut-il le dire ? l'amour de Proserpine lui faisait une auréole. C'est l'usage dans ce pays de badauds.

Le matin, vers dix heures, la salle des assises était pleine. Au fond, sur l'estrade, les juges. À gauche, les jurés. En face, trois ou quatre greffiers. Dans l'auditoire, sept cent soixante-quinze avocats en robe qui n'avaient jamais plaidé, et douze ou quinze qui plaidaient sept fois par semaine. Derrière ces avocats, le public, où, parmi les oisifs et les gens sans ouvrage, on remarquait un certain nombre de vieux soldats et de vieux officiers rentrés dans la vie civile, ouvriers, industriels ou commerçants de toute espèce.

Tous ceux-là étaient favorables aux accusés ou, pour mieux dire, les auraient non seulement acquittés, mais récompensés d'avoir conspiré contre la dynastie des Bourbons. Mais la présence de quarante gendarmes, la baïonnette au bout du fusil, contenait leur ardeur.

Ce public-là, c'était le vrai, celui qui dans les théâtres de drame applaudit le héros, pleure sur les malheurs de l'héroïne, siffle violemment le traître et

quelquefois lui jette à la tête des trognons de chou.

Mais un autre public était assis sur l'estrade, derrière « messieurs de la cour ».

Un public choisi, celui-là, et composé de tout ce qu'il y a de mieux dans le grand monde parisien, je veux dire les duchesses, les marquises, les princesses, les ambassadrices, – chacune avec son mari, son frère ou son petit-cousin.

Puis, un peu au-dessous, les riches bourgeoises, femmes ou filles de gros banquiers, d'académiciens, d'industriels puissants, de pairs de France, de députés.

Quant aux jolies filles sans profession qui vivent de leur beauté, et qui n'en vivent que mieux, – n'ayant à rendre compte de leurs actions à personne, si ce n'est à la police qui n'en demande jamais quand le protecteur est puissant, – elles brillaient comme des étoiles dans tous les coins de la salle, se faufilaient partout, glissaient comme des anguilles entre les mains des huissiers, entre les chaises des grandes dames, souriaient aux pairs de France, faisaient un signe de la main aux députés, et se plaçaient le mieux du monde sans embarras.

Mais la reine de la fête, si l'on peut appeler ce procès une fête, était une petite actrice des Variétés, leste, fringante, piquante, moqueuse, bonne enfant, adorée de son public et qui fera son chemin tôt ou tard, je vous le garantis. Au reste, tout Paris la connaît : c'est la petite D ***, qui joue si bien les travestis, et qui a tourné, dit-on, cinq ou six têtes princières, – sans parler des autres, bien entendu.

Aussitôt qu'elle parut (je ne l'ai pas vu moi-même, étant enfermé dans la salle des témoins, mais les journaux l'ont raconté), un grand brouhaha s'éleva dans la salle. On applaudit de tous côtés, et tous les hommes derrière l'estrade se levèrent pour lui faire place.

Mais une vieille dame de la colonie étrangère, femme d'un ambassadeur, resta obstinément plantée dans son fauteuil qui barrait le chemin à l'actrice, et comme celle-ci la priait poliment de la laisser passer, elle dit en la regardant par-dessus l'épaule :

– Comprend-on ça ? Une princesse de théâtre qui va déranger tout le monde !

À quoi l'autre répliqua :

– On se dérange bien pour une princesse douairière !

Ce qui fit tomber la vieille dame en pâmoison, car elle était princesse en Allemagne et douairière partout.

En même temps, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique, l'actrice ajouta :

– Voyons, Rodolphe, donne-moi la main et passons.

Rodolphe était le mari de la douairière. Il aurait bien voulu, je crois, se fourrer quelque part pour échapper à cette corvée ; mais l'actrice ne l'entendait pas ainsi. Elle lui souffla ou siffla ces mots qui furent entendus de cent personnes :

– Obéis, ou je ne te reverrai de ma vie.

Il obéit ; c'est ce qu'il avait de mieux à faire. La foule applaudit comme si elle avait été au théâtre. Quant à Rodolphe, il ne reçut pas le prix de son obéissance ; dès le soir même il fut consigné à la porte de l'actrice : car il avait hésité, dit-elle, et le lendemain, sa femme légitime, la vieille douairière, lui intenta une demande de divorce. Elle gagna son procès et fut divorcée. Il fut ruiné ; et par-dessus le marché, son roi, qui était vertueux (du moins en public), donna l'ambassade à un autre margrave.

Deux jours après ce nouvel échec, Rodolphe, se voyant sans argent, sans femme, sans maîtresse et sans ambassade, se brûla la cervelle.

Vous devez vous en souvenir. Les journaux en ont parlé assez longtemps, Dieu merci !

Mais ce n'est pas des amours du malheureux Rodolphe et de leur triste fin que je veux vous raconter l'histoire.

Quand l'assemblée fut au complet, on fit entrer les jurés, les accusés, et un huissier annonça :

« Messieurs de la cour ! »

Ce qui mit fin à toutes les conversations particulières.

On n'attend pas de moi sans doute que je fasse le portrait des juges de la cour d'assises, ces hommes intègres et redoutables. Ils ressemblaient à tous ceux qui ont jugé et condamné en France depuis trois siècles, depuis Achille

de Harlay et Laubardemont jusqu'à d'Aguesseau et Fouquier-Tinville. Il y avait chez eux, comme chez tous les autres hommes, du bon, du médiocre et du pire. Le malheur est qu'ils n'en voulaient pas convenir, et qu'ils se croyaient plus infaillibles que notre saint-père le Pape.

Pour moi, je n'en dirai jamais de mal. À quoi bon critiquer ceux qui peuvent vous faire pendre ? Critiquer est certainement agréable ; mais être pendu est bien pénible.

C'est pourquoi je vous dirai tout bonnement que jamais magistrats plus éminents et plus illustres ne jugèrent les simples mortels avec plus de science, d'équité, de désintéressement et de capacité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira.

Cette précaution prise, on peut analyser l'acte d'accusation dont M. le procureur général donna lecture, et qui fut publié tout au long dans la *Quotidienne* le lendemain matin.

Voici l'exorde. N'oubliez pas que M. le procureur général était entré dans la carrière par le sentier de la poésie, et que sa prose majestueusement cadencée en gardait le suave parfum. S'il n'était pas la rose, il avait passé près d'elle.

« C'était par une de ces belles nuits de printemps où la nature déploie toute sa magnificence, où les étoiles, – ces clous d'or du firmament, comme les appelle un grand poète, – semblent avec les hommes, les fleurs et les animaux vivants, adresser leur hommage au Créateur divin de ce splendide univers. Il était minuit. Tout reposait dans la grande ville, sous la garde vigilante de ce monarque qu'on peut appeler le père de ses sujets, et qui les arracha deux fois à l'odieuse tyrannie de Bonaparte. La France était heureuse, Paris était tranquille, tout se taisait dans les villes et dans les campagnes, l'humble pâtre qui mène tous les jours son troupeau dans la vallée, comme le savant dont les travaux vont enrichir la France de nouvelles découvertes et illustrer un règne déjà si glorieux... »

Ici, le procureur général fit une pause et reprit d'une voix sombre et sinistre :

« Le crime seul veillait dans l'ombre... Qui le croirait, messieurs ?... »

Suivait l'exposé du crime. Je ne le citerai pas à cause de sa longueur, mais il était de nature à faire frémir toutes les âmes sensibles et à effrayer

tous les fidèles sujets de Sa Majesté.

Un complot affreux avait été tramé contre la personne de Louis XVIII et contre l'État. On voulait tuer l'un et renverser l'autre. Le chef apparent du complot était le colonel Crabanac ; mais qui sait quels infâmes ou perfides complices se cachaient derrière ce scélérat ? Ici des allusions assez claires à certains généraux, à certains députés, à quelqu'un encore qu'on ne nommait pas, et que sa naissance rapprochait du trône...

Puis venait l'article particulier de Crabanac. Il fut, comme on peut croire, accommodé de toutes pièces. On cita contre lui quelques lettres compromettantes qui semblaient faire allusion à un coup d'audace : ses discours bruyants au café Lemblin, qui n'étaient que trop exactement rapportés ; ses liaisons particulières avec tous les officiers à demi-solde ou réformés, ses menaces extravagantes contre le gouvernement, ses duels tragiques... que sais-je encore ? Enfin, pour l'achever, on parla de ses mœurs dépravées, de ses débauches effrénées, de sa résistance criminelle aux agents de la loi, qui avait coûté la vie à l'un de ces hommes intrépides ; on réclama contre lui l'application de trois ou quatre articles du Code pénal, dont deux au moins entraînaient la peine de mort, et l'on en vint à Proserpine.

Ah ! dieux immortels, et vous, Jupiter Capitolin, de quelle façon fut traitée cette femme charmante, la plus belle de vos œuvres, qui n'avait eu d'autre tort que de céder une fois au penchant de son cœur, comme la reine Cléopâtre, Sémiramis, Marie Stuart et une foule de dames couronnées dont on vénère aujourd'hui la mémoire ! Toutes les épithètes les plus outrageantes parmi celles qui entrent dans le style noble, lui furent appliquées comme des coups de fouet. Si elle avait offensé la morale, ah ! certes, la morale fut bien vengée ce jour-là, et toutes les dames assises sur l'estrade, qui la regardaient avec une attention maligne et méprisante, eurent le plaisir de la voir pâlir sous l'injure. Mais elle resta calme, au moins en apparence. Une seule fois, elle leva les yeux sur Crabanac ; son regard rencontra celui de Sylvie, qui était placée à côté de l'avocat, derrière son mari. Alors elle abaissa son voile, soit par un secret remords, soit pour ne pas braver sa rivale.

Au reste, malgré toutes les injures dont on l'avait couverte, il était à peu près évident pour tout le monde que Proserpine n'était coupable de rien, si ce n'est d'avoir aimé Crabanac, et la cour d'assises n'était pas chargée de

punir ce crime. Tout au plus aurait-on pu dire qu'elle avait connu le complot, s'il existait, et qu'elle ne l'avait pas révélé. Mais qui pouvait la condamner pour n'avoir pas dénoncé son amant ? À coup sûr, elle n'avait rien à craindre des jurés.

Quant au général Fortenpanne, on lui reprochait à peu près les mêmes choses qu'au général Crabanac, c'est-à-dire des lettres injurieuses pour les Bourbons, des paroles inconsidérées, des fanfaronnades. Mais il s'était laissé arrêter sans résistance et niait avec force, aussi bien que le Tigre, qu'il y eût complot.

Tel était, à peu de chose près, l'acte d'accusation.

Le président de la cour d'assises, homme de grand mérite, au dire de ses collègues, et d'une figure à glacer l'équateur lui-même, prit la parole et interrogea Crabanac sur ses nom, prénoms et qualités.

La même formalité fut suivie pour Proserpine et Fortenpanne. Du reste, aucune question. Il se réservait de commencer par les témoins, et je dus à ce plan de conduite d'être interrogé le premier et de voir toute la scène.

Donc, on vint me chercher dans la salle où j'attendais avec les autres témoins, et je fus conduit devant « messieurs de la cour », non sans un tremblement intérieur dont toute mon innocence (qui était bien réelle, Dieu le sait !) avait peine à me défendre.

Voici le résumé de mon interrogatoire.

Après que j'eus décliné mes nom et prénoms, le président demanda :

- Vous avez rempli des fonctions sous l'usurpateur ?
- C'est-à-dire, monsieur le président...
- Parlez nettement. Vous avez été chef de bureau ?
- Oui, monsieur le président, sous Napoléon, et avant lui sous la République ; mais...

Ici le procureur général prit la parole :

- Enfin, Denisot, vous avez été de tout temps parmi les ennemis du roi légitime ?

Je fus consterné de cette question. Est-ce qu'on allait me mettre en jugement comme les autres ? Je repris :

– C’est-à-dire, messieurs...

Le procureur général me coupa de nouveau la parole, et se tournant vers le jury :

– Je dois vous avertir, messieurs, que si ce n’était l’indulgence, peut-être excessive, de la magistrature, le témoin serait assis au rang des accusés et non au rang des témoins.

Bonne recommandation auprès des jurés !... Ah ! que je me repentais d’avoir voulu planter la crémaillère chez ma pauvre Proserpine !

Après qu’on eut mis les jurés en défiance contre moi, le président continua :

– Vous étiez à souper chez la fille Alavoine, le 22 mai dernier ?

Je répondis assez fièrement, car j’étais indigné de l’affront qu’on faisait à ma chère Proserpine :

– Chez mademoiselle Proserpine, oui, monsieur le président.

– Vous saviez de quoi il devait être question entre les convives ?

– Oui, monsieur le président.

– De quoi ?

– De souper.

Le magistrat dont l’aspect aurait glacé l’équateur me regarda fixement et dit :

– Denisot, prenez garde ! Ne cherchez pas à vous jouer de la cour ! Soyez sérieux !

Ah ! oui, j’étais sérieux, et sans avoir besoin de m’y faire exhorter. J’aurais donné de bon cœur la moitié de ma fortune pour être à Bruxelles, en sûreté avec Proserpine !

C’est pourquoi je ne répliquai rien. Avant d’entrer dans la salle, je m’étais fait un plan de conduite dont je comptais bien ne m’écarter jamais : « Nier tout et ne contredire personne. »

On me tâta de divers côtés pour savoir si j’avais entendu parler de complot, si l’on m’avait confié quelque chose, si les conspirateurs prétendus ne m’avaient pas fait des propositions, etc., etc.

Je répondis à tout :

– Non, non, non, et non !

Alors le président me demanda (c'est ce que je craignais) quelles relations je pouvais avoir, moi Denisot, avec la fille Alavoine, maîtresse avérée du nommé Crabanac, et par conséquent rivale de ma nièce Sylvie.

À quoi je répliquai hardiment que j'avais connu mademoiselle Alavoine au café Lemblin, où elle jouissait à juste titre de la meilleure réputation du monde ; que j'avais pour elle, aussi bien que tous les autres habitués, le plus profond respect.

– Mais, dit le président, quand elle a quitté le café Lemblin et vous a invité à planter la crémaillère chez elle, n'avez-vous pas conçu quelque soupçon sur l'origine de sa fortune nouvelle ?

Je répliquai :

– Monsieur le président, je n'ai rien conçu. J'ai cru et je crois encore que mademoiselle Alavoine, étant née d'un père inconnu, a reçu de ce père, soit directement, soit par une voie cachée, une petite fortune qui lui permettait d'inviter ses amis.

– Alors, demanda le président, vous avez toujours ignoré les relations intimes qui existaient entre Crabanac, le mari de votre nièce et la fille Alavoine ?

– J'ai ignoré, monsieur le président, et j'ignore encore. Quel motif l'un et l'autre (en supposant que les relations aient existé) pouvaient-ils avoir de m'en faire confidence ?

– C'est bien. Denisot, allez vous asseoir.

J'étais content. Je m'étais tiré avec assez de bonheur de cet interrogatoire qui me causait tant de frayeur. L'auditoire paraissait bien disposé pour moi.

Si les hommes, sachant que j'étais amoureux de Proserpine, me trouvaient un peu innocent suivant le mot de Véturie, les femmes me savaient gré de ma confiance aveugle. L'une d'elles dit assez haut pour être entendue de moi :

– Voilà le mari qu'il me faudrait, s'il avait trente ans de moins.

Cet éloge, quelque restreint qu'il fût, me fit un vrai plaisir. Mais ce qui me charma par-dessus tout, ce fut le regard de Proserpine.

Ah ! quel regard ! Tout rempli d'amitié, de reconnaissance, de je ne sais quoi qui me rendit heureux pour quelques minutes et me fit goûter pendant ce temps toutes les joies qui sont à la portée d'un sexagénaire.

Après moi vint M. de Vilpatour.

Il s'avança en face du tribunal, non sans quelque peine, car il n'était pas encore tout à fait guéri de sa blessure.

Comme il était noble, joli garçon et jeune, toutes les dames se levèrent à demi pour le mieux voir, surtout celles qui étaient placées sur l'estrade et qui le considéraient comme le champion de la royauté.

Au reste, il n'abusa pas de son succès, il regarda les dames avec assez de modestie, salua le colonel Crabanac d'un air de politesse et de générosité sincère qui fut applaudi de toute l'assemblée, et se tint prêt à répondre.

– Monsieur le marquis, dit le président, racontez ce que vous savez du sieur Crabanac.

Vilpatour répondit :

– Monsieur le président, je ne sais rien de M. le colonel Crabanac, si ce n'est que nous avons eu querelle ensemble, que nous sommes allés sous un réverbère, et qu'il m'a donné loyalement et dans les règles un coup d'épée dont je souffre encore.

– Loyalement ?

– Oui, monsieur le président, le plus loyalement du monde. Et c'est de la même façon que je compte le lui rendre aussitôt que je serai guéri.

Cela fut dit avec une bonne grâce parfaite et charma Crabanac, qui s'écria :

– Quand il vous plaira, monsieur de Vilpatour. Je suis, en tout temps, tout à votre service.

Il y eut des applaudissements dans l'assemblée. C'étaient vraiment deux Français de la vieille roche, et la nouvelle armée ne devait rien à l'ancienne.

Le président, lui, fronça le sourcil. Il n'était pas là pour assister à l'échange de paroles courtoises entre les deux adversaires, mais pour juger et condamner son homme. Aussi ne voulut-il pas lâcher Vilpatour avant de lui avoir adressé une dernière question :

– N’est-ce pas Crabanac qui a provoqué le duel dont vous parlez ?

– Non, monsieur le président. C’est moi.

Et comme il allait s’expliquer davantage, il fut interrompu par ces mots :

– MM. les jurés apprécieront.

Le vicomte Crottin de la Renaudière vint à son tour, donna des explications à peu près pareilles, et fut renvoyé de la même façon au banc des témoins.

Cependant peu à peu le public se déclarait en faveur du Tigre. Je le voyais échanger des paroles joyeuses et pleines d’espérance avec son avocat et sa femme, placés tous deux derrière lui.

C’est alors que le procureur général fit donner la vieille garde, c’est-à-dire la foule des petits témoins.

L’un, inspecteur de police, vint déclarer qu’il avait fréquenté pendant quelque temps le café Lemblin, et qu’il avait entendu proférer par le colonel Crabanac des menaces atroces contre la vie des Bourbons et contre le gouvernement.

Un autre déclara qu’il avait entendu dire que Crabanac était un coupe-jarret, et qu’en particulier dans son duel avec le capitaine Buschner, des Suisses de la garde royale, il avait tué ce malheureux officier d’un coup d’épée sans lui laisser le temps de se mettre en garde.

Le Tigre indigné allait se récrier, mais son avocat le retint :

– Je prie monsieur le président, dit-il, de demander au témoin qui lui a fait cette confidence.

Sur la demande du président, le témoin répondit qu’il l’avait entendu dire à plusieurs hommes considérables...

– Lesquels ? reprit l’avocat.

– On m’a demandé le secret.

– Eh bien, répliqua l’avocat, il fallait le garder jusqu’au bout et ne pas apporter ici des mensonges infâmes.

Nouveaux applaudissements. Jusque-là tout allait bien, et je commençais à croire que Crabanac lui-même gagnerait son procès.

Mais le procureur général, qui craignait de perdre sa proie, fit un quart de conversion et dit d'un air indulgent :

– Nous reviendrons tout à l'heure aux duels prétendus de l'accusé, et MM. les jurés apprécieront. La vraie question est celle-ci : Le nommé Crabanac a-t-il ou non trempé dans un complot contre le gouvernement et la personne de Sa Majesté ?

Le président prit la parole :

– Accusé Crabanac, levez-vous.

Le Tigre obéit.

– Vous avez entendu, dit le président, de quel crime on vous accuse ?

– J'ai entendu.

– Qu'avez-vous à répondre ?

– Rien.

– Comment ! rien !

Ici Crabanac, à qui l'avocat avait, je crois, soufflé sa réponse, répliqua tranquillement :

– Monsieur le président, ce n'est pas à moi de prouver que je suis innocent, c'est à M. le procureur général de prouver que je suis coupable.

Le procureur général reprit :

– Les preuves abondent ! Et l'effronterie de l'accusé...

Crabanac se tourna vers le procureur général :

– Monsieur, dit-il, vous perdez le sang-froid et vous oubliez de qui vous parlez.

La leçon était méritée, mais M. le procureur général n'était pas habitué à en recevoir. Loin de là ! Il devint furieux et s'écria :

– Accusé, vous manquez de respect à la justice !

Crabanac reprit :

– Si tout autre qu'un magistrat m'avait fait un pareil affront...

Son geste et son regard complétèrent sa pensée.

Le procureur général, qui peut-être n'était pas trop rassuré, malgré la présence des gendarmes, s'écria :

– Des menaces à présent !

Et il requit sur-le-champ je ne sais combien d'années de prison, – toutes celles apparemment que lui accordait le code pénal, – contre le malheureux colonel.

La cour se retira pour délibérer, revint cinq minutes après, et M. le président prononça une condamnation à six mois de prison contre Crabanac pour outrage et menace à la magistrature.

– Ça, dit un de mes voisins, c'est pour commencer et se mettre en appétit.

L'arrêt fut suivi d'un long murmure. Le président menaça de faire évacuer la salle, ce qui ramena le silence sans calmer les esprits. Bientôt même, et sous prétexte qu'il était déjà tard, il leva la séance et renvoya la suite du procès au lendemain.

OceanofPDF.com

XX

Je rentrai chez moi, en proie aux plus graves préoccupations. Voilà donc le fruit de la première journée ! Six mois de prison pour le malheureux Crabanac ! Et ce n'était qu'un début, ou pour mieux dire, un accessoire du procès ! C'était pour lui apprendre à garder en public une tenue humble et repentante, et à se prosterner devant ses juges !

Je dînai tristement, car enfin, malgré tout, il faut dîner, d'un pigeon rôti et de deux bottes d'asperges. Il y a dans l'asperge, dit un philosophe inconnu, je ne sais quoi qui purifie le sang et qui raffermi le cœur.

Si je fus purifié ou raffermi, je l'ignore. À coup sûr, mes idées devenaient plus riantes lorsque ma nièce Sylvie entra, suivie de Mangou. Ce fut comme un rayon de soleil qui perce les nuages et les renvoie au-delà de l'horizon.

Elle leva son voile et me dit :

– Mon oncle, que pensez-vous de ces juges ? Sont-ils assez... ?

Je l'interrompis pour ne pas entendre de blasphème, et je répondis :

– Ma chère enfant, c'est leur habitude.

– Oh ! oh ! oh !

Et elle se mit à sangloter.

–... Six mois de prison pour avoir dit ce que tout homme de cœur aurait dit à sa place !

J'essayai de rire et je lui dis :

– Eh bien, c'est une preuve qu'ils ne veulent pas le guillotiner tout de suite ! Car enfin, la prison ne se confond pas avec la guillotine !

Mangou prit alors la parole qu'on ne lui offrait pas et dit d'un air profond :

– Ah ! si nous étions dans mon pays, ça ne se passerait pas comme ça !

– Qu'est-ce que tu ferais dans ton pays ?

– J'irais chercher, dit Mangou, trente ou quarante de mes amis de la tribu des Houlan-Houlan. Nous enfoncerions les portes de la prison. Ma

colonelle monterait sur un cheval, moi sur un autre, mon colonel sur le troisième, et nous irions à plus de six cents lieues dans les steppes, sans avoir peur de rencontrer des gendarmes.

Le plan de campagne de Mangou nous fit rire aux éclats, Sylvie et moi. Mais il ne riait pas, lui.

Je demandai encore :

– Qu’est-ce que ton colonel ferait dans les steppes ?

Les yeux du Tartare brillèrent de joie et d’enthousiasme.

– Mon colonel ! Il montrerait le maniement du sabre et des pistolets à mes amis, comme firent mon grand-père Gengis et mon grand-oncle Houlagou. Dans six mois il serait sultan. Dans deux ans, tout le monde crierait par toute l’Asie : Vive le sultan Crabanac !

– Ceux qui ne voudraient pas crier...

– On leur couperait le cou.

– Et alors ?

– Eh bien, nous irions à cheval par toute la terre, et nous serions maîtres de tout ; nous brûlerions les villes, nous brûlerions les forêts, nous passerions les rivières à la nage, nous monterions sur les montagnes au trot, nous descendrions au galop...

– Et moi, dit Sylvie, qu’est-ce que je ferais ?

– Vous, ma colonelle, s’écria Mangou, vous seriez sultane...

Puis, après réflexion :

–... Sultane en chef.

Ce mot, innocemment lâché par le Tartare, fit froncer le sourcil à ma nièce en lui rappelant Proserpine. Je m’en aperçus et je renvoyai Mangou à la cuisine pour qu’il expliquât ses projets d’avenir à Véturie.

Alors Sylvie, restée seule avec moi, me dit :

– Savez-vous, mon oncle, pourquoi les folies de ce bon Mangou me font sourire ?... C’est qu’il y a quelque chose de sérieux au fond.

– Comment ! tu penses à chercher un asile au fond du Turkestan ou de la grande Mandchourie ?

Elle tira de son corsage une lettre et me dit :

– Lisez, et vous jugerez.

« Londres, 17 juin 1822.

Chère Sylvie, que je ne puis m’empêcher d’adorer malgré vos rigueurs, mais que je ne reverrai plus jamais puisque telle est votre volonté inflexible, je veux vous donner une dernière preuve d’a... mitié. Je veux, puisque je ne dois plus vous revoir, que vous sachiez que celui qui vous a aimée était digne de vous.

Ne vous faites pas d’illusion. Votre mari est condamné d’avance. Non à mort, assurément, mais à une peine longue et infamante. Il a trop d’ennemis et trop haut placés pour échapper. M. de Vilpatour, qui a mille moyens de le savoir et qui est un cœur généreux, me l’a dit de façon que je ne pusse pas en douter.

En même temps, car il ne fait pas les choses à demi, il m’a suggéré le moyen de préparer la fuite de Crabanac. Il m’a donné le nom d’un gardien de la Conciergerie, pauvre homme chargé de famille, ancien soldat de Napoléon et qui fera volontiers tout ce qu’il faut faire et risquera sa liberté pourvu que l’on assure du pain à sa femme et à ses enfants s’il est pris, et à lui-même, s’il peut fuir avec son prisonnier.

Surtout défiez-vous d’un certain Angeli, que j’ai vu chez vous, que votre mari regarde comme son meilleur ami, et dont Vilpatour m’a dit – sans rien affirmer pourtant, car il n’est sûr de rien, – des choses inquiétantes.

Pas un mot de ce projet de fuite à cet Angeli ni à ma tante Eulalie, votre mère, que j’aime et que je respecte comme je le dois, mais qui, pour diverses raisons et peut-être simplement pour faire voir qu’elle est au courant de tout, pourrait traverser nos desseins.

Adieu, Sylvie. Adieu pour jamais. Montrez ma lettre à notre oncle Denisot, qui est le vrai chef de la famille. Lui seul sait combien je vous ai aimée, combien je vous aime encore, et quand nous serons à quinze cents lieues l’un de l’autre, car je retournerai dans quelques jours à l’île Maurice, lui seul pourra me dire où vous êtes et si vous êtes heureuse comme vous le méritez et comme je le souhaite ardemment.

Celui qui avait autrefois espéré que vous seriez heureuse par lui,

Charles FORTIN.

Adieu ! adieu ! »

Je lus cette lettre d’un air aussi froid et aussi indifférent que possible, quoique j’eusse le cœur pénétré de l’amour et de la générosité de ce brave garçon, et je dis à Sylvie :

– Eh bien, mon enfant, c’est parfait. Mais je ne connais pas les moyens de fuir que Charles a promis.

Au même instant et avant que Sylvie pût répliquer un mot, la porte s’ouvrit, et Véturie entra d’un air de bonne humeur, que je ne lui avais pas vu depuis longtemps. Sous le vieux parchemin jauni qui couvrait son visage

perçait et brillait une joie profonde, pareille à une bougie allumée dans une cave.

– Monsieur, dit-elle, voici une lettre de Londres, vous savez bien, Londres, une ville d’Angleterre, où l’on voit des brouillards et des milords par centaines.

– Véturie, qui vous a dit ça ?

– Monsieur, c’est Mangou.

– Ah ! ah !

Je la regardai de plus près.

– Eh ! mais votre bonnet est tout de travers, Véturie. Qui vous a défait votre bonnet ?

– Monsieur, c’est Mang...

Mais alors Sylvie et moi, nous nous mêmes à rire de telle façon qu’elle s’interrompit pour se mettre en colère :

– Eh bien, oui, dit-elle, c’est ce vilain Tartare qui m’a presque décoiffée. Tout ça ne serait pas arrivé si madame Sylvie n’amenait pas ici des sauvages qu’il faudrait attacher avec des chaînes de fer... Pensez un peu si c’est gai à soixante ans, quand on a toujours été honnête fille et qu’on se trouve seule dans sa cuisine, occupée à laver la vaisselle et à récurer ses casseroles, de voir un sauvage qui saute sur vous pour vous décoiffer !

– Calme-toi, ma bonne Véturie, dit ma nièce qui riait toujours, je vais mettre Mangou à la porte.

Mais alors le bon cœur de ma servante se déclara.

– Oh ! ce n’est pas la peine, dit-elle. Je lui ai donné un si bon soufflet que le plancher lui en a donné un autre ; je vous promets qu’il n’y reviendra pas.

Et en effet, il n’y revint pas. Du moins, je le suppose, car nous n’entendîmes plus aucun bruit.

Alors j’ouvris la lettre de Londres. C’était une série d’indications données par mon neveu Charles pour préparer la fuite de Crabanac. J’aurai plus tard occasion d’en expliquer le détail.

Pour plus de précautions, Charles m’avait envoyé un bon de dix mille francs sur son banquier, afin que je pusse faire les frais de l’entreprise sans

exciter par quelque emprunt en mon nom ou au nom du Tigre les soupçons de la police.

Je demandai à Sylvie :

– As-tu vu ton mari après l’audience ?

– Je l’ai vu, mais pendant dix minutes seulement. Vous connaissez sa tendresse... quand il ne lui reste à aimer que moi, ajouta-t-elle avec un sourire mélancolique. Jamais il ne m’avait aimée davantage. Il a juré de ne jamais revoir Proserpine. Il m’a fait jurer que je le suivrais partout, dès qu’il serait libre. Il a juré lui-même, sur ma prière, de ne plus s’emporter comme il l’a fait aujourd’hui contre ses juges, et alors, sans lui dire d’où lui viendrait le salut, je lui ai fait espérer qu’il pourrait fuir s’il était condamné. J’ai seulement exigé qu’il n’en dît pas un mot à ce maudit Angeli qui est son âme damnée, qui lui sert d’espion et qui, j’en suis sûre maintenant, m’espionne pour son propre compte.

Je demandai avec inquiétude :

– Comment ! Tu le soupçonnes ?...

– Oui, mon oncle, de m’aimer. Je ne le soupçonne même plus, j’en ai la preuve, et je tremble aussitôt que même pour une minute on me laisse seule avec lui. La confiance aveugle que lui témoigne ma mère m’épouvante. Elle se croit adorée de lui...

À son âge !

–... Et, continua Sylvie, ce misérable, après mille paroles obscures, a osé me dire que s’il avait promis d’épouser ma mère, c’était pour se rapprocher de moi !

– Il a osé !...

– Oui, mon oncle ! Je l’ai chassé comme un laquais... Si vous aviez vu son sourire sinistre, ses yeux étincelants ! J’ai pris la fuite dans l’escalier en appelant Mangou. Mon Tartare, toujours à son poste comme un bon chien de garde, est entré. Alors Angeli est sorti pour guetter le retour de ma mère. Je ne sais ce qu’il a pu lui dire pour la prévenir contre moi, mais au premier mot que j’ai voulu hasarder quand nous avons été seules, elle m’a dit que j’étais une sotte, une folle, que je croyais toujours, comme toutes les petites filles, que les hommes n’avaient d’yeux que pour moi, mais qu’elle savait mieux que personne à quoi s’en tenir ; que le Corse était le plus honnête

homme du monde, qu'il l'aimait tendrement, – elle, – et moi à cause d'elle, et qu'il n'avait pour moi que les sentiments bien naturels et l'affection d'un futur beau-père, et qu'enfin je le verrais bien dans trois semaines, époque fixée pour leur mariage.

Je m'écriai alors :

– Ah ! ma pauvre Sylvie, elle est insensée ! Mais ton mari, au moins, l'as-tu averti ?

– J'ai commencé, mais il m'a interrompue en disant que je ne connaissais pas Angeli, que c'était le cœur le plus dévoué, l'âme la plus loyale ;... que c'était par son ordre qu'il ne me quittait ni d'un pas ni d'une minute ; enfin j'ai vu que rien au monde ne pourrait lui ouvrir les yeux, et qu'il soupçonnait Charles de rôder autour de moi... Pauvre Charles que j'ai renvoyé, à qui j'ai dit un éternel adieu, qui obéit sans se plaindre, et qui dans ce moment même ne pense qu'à préparer sa fuite !... Ah ! mon oncle, je suis bien malheureuse !

Quand ce triste récit fut terminé, Sylvie prit congé de moi. Nous traversâmes la cuisine où Mangou l'attendait assis sur une chaise et ronflait.

Décidément il avait été découragé par la vigoureuse défense de Véturie.

J'ouvris la fenêtre pour apercevoir Sylvie une dernière fois, et derrière elle et Mangou je vis une ombre se détacher du mur et les suivre.

Je reconnus l'ombre aisément au clair de lune. C'était le Corse Angeli.

Il les suivait à vingt pas de distance et ne s'en cachait même pas.

À quoi bon ? N'avait-il pas les pleins pouvoirs du mari et de la mère, de Crabanac et d'Eulalie ? Quel étrange aveuglement dans les deux personnes qui auraient dû et qui pouvaient veiller sur ma chère Sylvie !

Mangou seul restait pour la défendre ; mais il y avait mille moyens d'écarter Mangou.

Le sommeil vint me surprendre au milieu de ces pénibles réflexions, et le lendemain, de bonne heure, après avoir, suivant les instructions de Charles, tout préparé pour la fuite de Crabanac, je retournai à la cour d'assises, où je n'étais plus, grâce au ciel, que spectateur.

L'audition des témoins continuait.

On appela le général Pinson, le plus ancien ami de Crabanac.

Celui-là était un témoin à décharge.

Son entrée fit sensation, comme on dit dans les journaux. J'entendis un murmure respectueux dans la salle. Quelques-uns dirent : C'est le vieux républicain, l'ami de Hoche, de Marceau, de Lecourbe, de Kléber, de Masséna.

Et vraiment il était digne d'avoir combattu à côté de tels compagnons d'armes ! Il s'avança d'un pas grave et tranquille, soigneusement boutonné dans sa redingote noire, un peu râpée, mais où l'on aurait vainement cherché un grain de poussière : il serra, en passant, la main à Crabanac et attendit devant la barre les questions du président.

Après qu'il eut décliné son nom :

– Vos qualités ? demanda le président.

– Ancien général de division au temps de la grande République, dit-il, mis à la réforme sans solde par les Bourbons. Aujourd'hui, peintre de portraits.

À ces mots « la grande République ! » huit ou dix des assistants applaudirent. C'étaient des jeunes gens de la bourgeoisie et des ouvriers en blouse. Le président les rappela sévèrement au silence.

– Que savez-vous du complot de Crabanac ?

Le vieillard répondit d'un air étonné :

– Crabanac conspire ?

Comme si c'eût été pour lui la première nouvelle.

– Témoin, ne faites pas l'étonné. Dites ce que vous savez !

– Je ne sais rien.

– Vous étiez l'ami de l'accusé ?

– Je le suis encore, dit Pinson. Le père Crabanac et moi nous sommes sortis du même village, à deux lieues d'Aurillac, dans le Cantal. J'ai aimé le fils, d'abord à cause du père, et ensuite pour lui-même, parce qu'il est l'un des plus honnêtes gens, des plus braves soldats et des plus généreux que je connaisse. En Russie, à la Moskowa, bien jeune encore, il entra l'un des trois premiers dans l'assaut de la grande redoute. Les deux autres étaient

Montbrun, qui fut tué d'un biscaïen au front, et Murat, que les Napolitains ont fusillé trois ans plus tard.

Le procureur général demanda :

– Comment savez-vous qu'il y était ?

– J'étais à cent pas de là avec ma division, répliqua modestement le vieux Pinson.

– Et en tête, au milieu de la mitraille ! cria une voix dans le fond de la salle. J'étais derrière vous, mon général, quand vous êtes entré, l'épée à la main, dans la redoute de Sémenofskoï.

Un tonnerre d'applaudissements retentit dans tous les coins de la salle, après cette interruption. Les jurés eux-mêmes, quoique choisis parmi les royalistes les plus zélés, ne purent s'empêcher d'applaudir, et les grandes dames qui, placées sur l'estrade derrière les juges, étaient venues pour voir le spectacle, sourirent gracieusement au général.

Le président, lui, prit sa mine à glacer l'équateur et ordonna :

– Huissiers ! faites sortir cet homme !

On obéit ; mais « l'homme », comme disait le président, n'en parut pas ému. C'était un charbonnier en blouse, à la figure noircie comme on l'a dans son métier, mais franche et énergique. En sortant il cria :

– N'empêche que le général et moi nous avons pris Sémenofskoï, et qu'il n'y a pas un de ces vieux en toques qui pourrait en faire autant !

Cette fois tout le monde éclata de rire, et les juges eux-mêmes, ou du moins ils en firent semblant.

Le président, voyant ces dispositions de l'auditoire, se hâta de terminer l'interrogatoire du général Pinson.

– Enfin, à ce que vous dites, témoin, vous ne savez rien de cette conspiration ?

– Absolument rien. Et mon ami le colonel Crabanac, te que je le connais, – hardi, vaillant et généreux, – n'a pas pu conspirer, car il n'aurait pas gardé le secret un seul jour.

– Ça, dit le président, c'est votre opinion, mais ce n'est pas un fait. MM. les jurés apprécieront.

Le procureur général, qui voyait avec regret le tort que le témoignage du général Pinson avait fait à son réquisitoire, ajouta d'une voix solennelle :

– Il ne faut pas oublier que le témoin a servi Bonaparte, et que les gens de cette espèce sont toujours prêts à s'aider les uns les autres.

Alors le vieux républicain répondit avec une dignité admirable et qui frappa tous les assistants :

– Oui, monsieur le procureur général, j'ai servi au temps de Bonaparte, mais non Bonaparte, comme vous dites. Citez-moi un grade, une décoration, une pension, une faveur que j'aie reçue de lui, après vingt-trois campagnes et neuf blessures ! Je fus fait lieutenant à Valmy, capitaine à Jemmapes, colonel à Wattignies, général de division à Zurich, sur la demande de Masséna. On m'envoya à Saint-Domingue, pour mourir de la fièvre jaune avec Richepanse et tant d'autres braves républicains dont Bonaparte se défiait. Je suis du petit nombre qui revint. On m'oublia tout exprès quatre ou cinq ans dans les garnisons de l'intérieur, et l'on m'employa à compter des boulets et des obus pendant que les autres allaient à Austerlitz, à Iéna, à Wagram. Plus tard, quand Bernadotte fut chargé avec la garde nationale de défendre Anvers, menacé par les Anglais, on m'envoya dans les marais de l'Escaut, et les Anglais n'allèrent pas plus loin. L'année suivante, j'allai en Espagne, où personne ne voulait aller. J'étais en Portugal avec Masséna, devant les lignes de Torres-Vedras, et à la bataille de Fuentes d'Oñoro... Quel pays n'ai-je pas vu ?... Et dans la campagne de France, mal guéri d'un coup de sabre que j'avais reçu à Leipsick, ai-je fait mon devoir ? Demandez-le, monsieur le président, au maréchal Mortier, duc de Trévise, qui est assis derrière vous, qui m'entend et qui m'a vu combattre sous ses ordres.

En effet, le maréchal était là et répondit :

– C'est vrai, général, et le plus grand honneur de ma vie sera d'avoir commandé à un lieutenant tel que vous.

– Quelle récompense ai-je reçue de Bonaparte ? ajouta le vieux républicain. Aucune. Pas même la croix de la Légion d'honneur, qui ne manque à aucun vieux soldat de mon grade ! Et maintenant je vis de mon métier, la peinture, que j'avais appris par bonheur avant d'être soldat.

– Général, dit le président, vous pouvez reprendre votre place.

Il la reprit en effet, mais au bruit des murmures flatteurs de toute l'assemblée.

– C'est un des vieux de la République ! souffla mon voisin à demi-voix, et des vieux comme celui-là, on n'en a pas des flottes.

Le succès du général Pinson était si grand qu'on avait presque oublié Crabanac.

Mais le procureur général ne l'oubliait pas, lui.

Je passe sous silence, et pour cause, ce qu'on reprochait à Fortenpanne et au colonel Duval qui fut cité comme témoin et qui nia obstinément avoir assisté au souper de Proserpine. Par hasard aucun agent de police ne le connaissait assez pour le désigner à coup sûr, et il s'était échappé si vite, étant d'ailleurs habillé en bourgeois, qu'on n'avait pas pu remarquer ses traits.

Naturellement, comme il niait tout, excepté d'avoir connu Crabanac, dont il était l'ancien camarade, Proserpine et Fortenpanne ne répondirent que par un profond silence à toutes les questions qui le concernaient. D'ailleurs, maintenant tout le monde s'était convaincu qu'il n'y avait ni conspiration ni conspirateur dans l'affaire de Crabanac.

Quelques paroles inconsidérées ou violentes, quelques lettres trop familières, – mais entre amis intimes, – où l'on donnait les Bourbons au diable après les avoir accusés de tous les malheurs de la France, comme si la guerre de Russie, la guerre d'Espagne, Leipsick et Waterloo avaient été leur ouvrage et non celui de Napoléon, voilà tous les crimes dont on pouvait accuser Crabanac et ses amis.

Cependant ce reste d'espérance qui n'abandonne jamais un malheureux procureur général dont le réquisitoire s'évapore peu à peu et se réduit à rien, fit prolonger l'interrogatoire des témoins.

On fit appeler Angeli.

Le Corse entra d'un air affligé comme s'il avait eu peine à supporter l'idée de voir son chef et son ami assis sur le banc des accusés. Il le salua avec un profond respect, saisit et serra la main que le Tigre lui tendit avec une cordialité affectueuse, et l'on vit deux grosses larmes, qu'il retenait à peine, rouler sur ses paupières.

Son émotion était si mal contenue que le président, homme impassible et rigide (il le faisait dire du moins dans les journaux), se crut obligé de le rassurer ou plutôt de mettre les jurés en garde contre son témoignage.

– Le témoin, dit-il après les premiers mots, a donné mille marques de dévouement à l'accusé.

Pour moi qui les connaissais tous les deux, je pensais plutôt le contraire ; mais je ne jugeai pas à propos de protester. J'étais hors d'affaire, personne ne s'occupait plus de moi. À quoi bon attirer sur moi l'attention de la magistrature ?

Au reste, Angeli, toujours profondément ému, mais dominant son émotion (je songe à présent que cet effort ne dut pas lui coûter beaucoup), au lieu de témoigner pour ou contre le Tigre, se borna à déclarer sous mille formes différentes qu'il donnerait avec bonheur sa vie pour son colonel, pour madame Crabanac, pour toute la famille, de manière que tout ce qu'il put dire en faveur du Tigre fut interprété tout naturellement comme un discours dont il ne fallait pas croire un mot et que lui dictait son dévouement à l'accusé.

En même temps il s'embrouilla d'une façon bien singulière dans le récit de certaines visites que le colonel avait reçues de certains hommes ou faites à certains autres... Il se reprit comme s'il avait trop parlé, comme s'il avait laissé entrevoir des secrets dangereux ; en un mot, si les charges qui pesaient sur Crabanac avaient eu quelque fond de réalité, il l'aurait compromis gravement par ses airs calculés de dévouement mystérieux.

Heureusement, le témoignage du général Pinson et celui de la plupart des autres témoins, – de Vilpatour surtout, – avaient créé en faveur du colonel un tel courant de sympathie que les réticences d'Angeli n'y purent rien changer.

Une chose me frappa dans cet interrogatoire, c'est l'air de mépris mal dissimulé avec lequel le procureur général traitait le Corse.

Ce n'est pas ordinairement par un excès de politesse envers les témoins ou les accusés que nos magistrats de tout ordre se font remarquer ; mais pour Angeli, et surtout lorsqu'il protesta de son dévouement au colonel Crabanac, le procureur général se montra presque indigné.

D'où venait cette indignation ? Je ne l'appris que trop tôt.

Puis vint le tour du précieux M. Baratel, ancien maître des requêtes, de mesdemoiselles Brunhilt et Kriemhilt Krompholz et du baron leur père, et enfin celui de Mangou.

M. Baratel parut en habit bleu à boutons d'or, en gilet blanc, en pantalon collant. Sa cravate était nouée avec un art admirable, son toupet était merveilleusement relevé sur le front à la façon de Mgr le duc d'Orléans. Dans toute sa personne il y avait du baryton et du maître des requêtes. Au conseil d'État il avait dû être baryton et maître des requêtes auprès des dames. Enfin il était charmant ou croyait l'être, ce qui pour lui devait être à peu près la même chose. Quand on croit être heureux, on l'est, a dit quelque partie savant Aristote.

Il déclara, non sans grâce, qu'il connaissait depuis plusieurs années la famille Crabanac, les dames surtout, madame Eulalie Denisot et sa fille madame Sylvie ; que par elles il avait fait la connaissance du colonel.

– C'est à ce titre que vous alliez dans la maison ? demanda le président.

– Oui, monsieur, répondit Baratel d'un air assez fat, et parce que je faisais de la musique avec madame Sylvie Crabanac. Nous avons chanté ensemble bien souvent *Fleuve du Tage* et quelques autres romances.

Le contentement où l'ancien maître des requêtes paraissait être de lui-même est inexprimable et faisait la joie d'une bonne moitié de l'assemblée. Je voyais le Tigre grincer des dents ou peu s'en faut.

– Quelle opinion aviez-vous de l'accusé ? demanda le président.

– Euh ! euh ! répondit Baratel d'un air capable et indulgent tout ensemble. C'était un brave soldat, un ancien militaire, mais...

Et du geste il indiqua que le Tigre n'était pas un homme de haute capacité. Pour corriger cette opinion désobligeante, il ajouta qu'il le croyait d'ailleurs, et par cette raison même, tout à fait innocent de toute intrigue ou menée politique.

– Le voyiez-vous souvent ?

– Oh ! bien peu, monsieur le président.

– Excepté deux fois par semaine, chez moi, à l'heure du dîner, interrompit le Tigre, furieux de l'opinion que Baratel avait donnée de son intelligence.

Le public se mit à rire. Le président conclut :

– Monsieur Baratel, allez vous asseoir !

L'ancien maître des requêtes fit une sortie moins brillante que n'avait été son entrée.

Alors parut M. le baron Krompholz, grand, gros, blond, bien portant, décoré de plusieurs ordres de chevalerie, imposant comme un margrave, quoiqu'il eût commencé sa fortune en vendant des contremarques à la porte des théâtres et des lorgnettes à l'intérieur ; du reste, bienveillant et doux si l'on s'en rapportait à l'apparence. Sur son ventre s'étalait une grosse chaîne d'or au bout de laquelle pendaient deux breloques dont l'une contenait le portrait de sa femme et l'autre celui d'un prince allemand auquel il avait prêté l'argent des Français, et qui pour ce motif l'avait fait baron de Krompholz.

Son vrai nom, celui de ses pères, était Gédéon.

– Qu'est-ce que vous savez de l'accusé ?

– Je ne sais rien, monsieur le président, dit le baron avec ce gracieux accent allemand qui donne tant de prix et de finesse à toutes les paroles, je ne sais rien du tout, rien du tout...

Puis, se ravisant :

– Ah ! si, monsieur le président, je sais que M. le colonel Crabanac est un brave officier, un de mes meilleurs clients, et qu'il a cent mille francs placés chez moi à trois pour cent...

– Et qu'il prête, lui, Krompholz, à vingt-cinq pourcents aux pauvres diables, dit à demi-voix un de mes voisins.

– Alors, reprit le président, vous ne savez rien, si ce n'est que Crabanac est un bon client ?

– Oui, monsieur le président. Je n'en sais pas davantage. Si j'en savais davantage, j'en dirais davantage ; mais je n'en sais pas davantage, foi de Krompholz !

– Allez vous asseoir !

On interrogea encore, mais pour la forme, ses deux filles, Brunhilt et Kriemhilt.

Brunhilt, quoique noire de peau, entra tout habillée de rose. La robe était rose. Les rubans étaient roses. Le chapeau était rose. Le teint aurait voulu être rose, mais ne pouvait pas. La nature s'y opposait.

Elle entra en glissant sur le parquet comme un sylphe attaché à la terre et qui voudrait s'envoler dans les cieux, regarda les assistants d'un air naïf et doux, et se tint prête à répondre.

– Vous alliez souvent chez l'accusé ?

– Oh ! oui, bien souvent !

Et elle poussa un soupir, comme si cette question réveillait en elle des souvenirs délicieux, mais douloureux.

– Parlait-on souvent politique ?

– Je ne sais pas... Je ne connais pas la politique. Nous autres Allemandes, nous ne connaissons que Klopstock et le grand Wolfgang. Les jeunes messieurs français légers ne m'ont jamais parlé politique.

Nouveau soupir qui montrait suffisamment que les « jeunes messieurs français légers » avaient des choses plus intéressantes à lui confier.

Mais le président, qui avait hâte d'en finir, ne demanda pas quelles étaient ces confidences et la renvoya s'asseoir comme les autres.

Quant à Kriemhilt la rousse, elle n'y mit pas tant de cérémonie, et du premier coup déclara en riant ce qui suit :

Qu'elle allait souvent chez le colonel ; qu'elle y dînait en particulier avec son père, sa sœur et plusieurs autres personnes la veille de l'arrestation du colonel ; que la soirée avait été très gaie ; que M. Charles Fortin, cousin de madame Crabanac, avait eu beaucoup d'attention pour elle...

Comme elle allait continuer, le président reprit :

– Enfin on n'a pas parlé politique ?

Elle fit un effort de réflexion et répondit :

– Ah ! si, monsieur le président ; quelqu'un, mais je ne sais pas qui...

– Faites bien attention, messieurs les jurés, interrompit le procureur général.

–... cria, continua Kriemhilt en éclatant de rire, que Louis XVIII était un gros...

Ici, malgré sa naïveté allemande, elle s'arrêta net comme un cheval lancé au galop devant une muraille trop difficile à franchir.

– Un gros... quoi ? insista le procureur général.

– Un gros *Bourbon*, répondit Kriemhilt d'un air fin, pour faire entendre qu'elle aurait eu des révélations beaucoup plus graves à faire.

Mais le procureur général et le président échangèrent un coup d'œil pour s'avertir réciproquement du danger qu'il y avait de causer quelque scandale, et Kriemhilt fut renvoyée à sa place, tout près de moi.

Là, elle reçut de son père et de sa sœur autre chose que des compliments.

Je ne compris pas les mots, car ils parlaient allemand ; mais, aux gestes, voici ce que je crus deviner :

– Bavarde ! dit Krompholz.

– Grande bête ! ajouta Brunhilt.

– Pourquoi parler de ça ? continua le père. Est-ce que tu crois que cela fera plaisir à Sa Majesté quand elle saura qu'on l'a appelée gros... *Bourbon* ?

À quoi Kriemhilt la rousse répliqua (du moins je le supposai en voyant son geste) :

– Tant pis ! C'est dit ! c'est dit !

Le dernier témoin était Mangou. On croyait peut-être arracher quelque aveu compromettant à sa naïveté. Mais tout Baskir et Mandchou qu'il était, il flairait le danger avec l'astuce et la circonspection du sauvage.

– Je dois avertir messieurs les jurés, dit l'avocat du colonel qui peut-être avait fait sa leçon à Mangou avant l'audience, que le témoin parle assez mal le français et le comprend plus mal encore.

– Nous verrons bien, dit le président.

Et après quelques questions préliminaires :

– Qu'est-ce que vous savez du complot ?

– Complot ?... répondit Mangou en se grattant la tête... Connais pas... Jamais venu chez nous, ce monsieur-là !...

– Qui est-ce qui venait chez vous ?

– Pourquoi faire ? demanda Mangou.

– Pour voir le colonel Crabanac.

Sa bouche se fendit jusqu’aux oreilles.

– Oh ! beaucoup de messieurs. Beaucoup de demoiselles. Jolis garçons...

Il montrait Baratel.

... Jolies filles...

Il montrait Brunhilt et Kriemhilt.

... Gros baron...

Et il regardait Krompholz.

... Bon souper, bon appétit.

– Parlait-on politique ? demanda le président impatienté.

– Politique ? répondit Mangou. Connais pas. Gros baron aime beaucoup jambon. Jolies filles aussi aiment jambon avec pain et beurre dessous. Aménaïde m’a dit...

Mais au moment où il allait répéter le discours d’Aménaïde, le président l’interrompt :

– Mangou, allez vous asseoir.

Ce qu’il fit en riant de toutes ses forces et montrant toutes ses dents, avec lesquelles il aurait pu mâcher du fer.

Alors le procureur général et l’avocat prirent la parole l’un après l’autre, et quelquefois tous les deux ensemble ; mais alors le procureur général, au dire de Mangou, devenait rouge comme un coq. Pourtant il abandonna, ou peu s’en faut, l’accusation contre Proserpine et Fortenpanne, ou, ce qui revient au même, il déclara s’en rapporter à la sagesse de la cour, avouant par là que sa propre sagesse, à lui, était en défaut. Quant à la conspiration dont Crabanac était le chef, il la soutenait mollement, et déjà je croyais le Tigre acquitté.

Mais ce n’était qu’une feinte. Il revint avec une véhémence extraordinaire sur les circonstances qui avaient accompagné l’arrestation du Tigre. Il montra les deux agents de police grièvement blessés, et le troisième tué. Il parla de guet-apens, d’assassinat, d’exemple à faire ; il rappela les duels sanglants de Crabanac, qu’il nomma spadassin, coupe-

jarret, assassin soldé par un parti ennemi des lois et de la monarchie légitime.

Et enfin il s'arrêta, couvert de sueur, après avoir requis contre le malheureux colonel l'application de plusieurs articles du Code pénal, dont le moindre l'aurait fait condamner à mort.

Crabanac ne souffla pas mot pendant ce discours, où l'ancien poète de la *Louisiade* avait déployé tout ce qu'il avait d'éloquence et de poésie. La main dans la main de Sylvie, qui se tenait derrière lui et le calmait d'un regard, il paraissait, non pas indifférent, mais transporté dans un autre monde. De temps en temps, il échangeait à voix basse quelques mots avec elle et semblait lui dire :

– Quand je serai sorti d'ici, tu verras comme nous serons heureux !

La pauvre Proserpine, qui voyait ce manège sous son voile, en paraissait consternée. Mais comment aurait-elle pu s'y opposer ?

À son tour, l'avocat se leva. C'était le même pour les trois accusés. Il examina dédaigneusement les charges, qui pesaient sur Fortenpanne et Proserpine, et qui étaient, en effet, fort légères.

Puis il vint à Crabanac.

De la conspiration il dit peu de chose, si ce n'est qu'après l'audition des témoins, personne n'en croyait plus un mot. (C'était vrai, et le procureur général lui-même semblait découragé.).

Restait le meurtre de l'agent de police. Mais l'avocat montra par le témoignage de tous les assistants (les agents de police seuls exceptés) qu'on avait tiré sur Crabanac un coup de pistolet et qu'on lui avait brisé l'épaule gauche avant qu'il eût frappé lui-même.

Devait-il se laisser tuer sans défense, ou plutôt assassiner, lui, cet intrépide soldat, ce brave des braves qui avait tant de fois versé son sang pour la France ? Sans, armes contre des gens armés, déjà blessé, n'avait-il pas le droit d'user de la force prodigieuse dont la nature l'avait doué, et qu'il n'avait employée jusque-là que contre les ennemis de son pays ? Parce qu'il avait combattu comme un héros à la Moskowa, à Leipsick, à Montmirail, à Waterloo, avait-on le droit de le tuer comme un chien enragé au coin de la rue ?

Il dit cela, et beaucoup d'autres choses encore, l'éloquent M^e S...

Et tout l'auditoire applaudit, du moins tout ce qui n'était pas officiel. Après quoi, le jury, s'étant retiré pour délibérer, rapporta le verdict suivant :

1° Sur la question de conspiration :

– Non, Crabanac, Proserpine Alavoine et Fortenpanne ne sont pas coupables.

2° Sur la question de coups et blessures ayant causé la mort, mais sans intention de la donner :

– Oui, Cabanac est coupable.

C'est pourquoi Fortenpanne et Proserpine furent mis en liberté sur-le-champ, « n'étant retenus pour autre cause », et le Tigre fut condamné à cinq années de prison.

« Lesquelles, était-il dit dans l'arrêt, ne devaient pas se confondre avec les six mois de prison précédemment encourus par ledit Crabanac. »

OceanofPDF.com

XXI

C'est ici que commence la tragédie véritable qui va finir mon histoire ; mais avant tout, qu'on me laisse soulager mon cœur en disant de quelle joie je fus saisi lorsque Proserpine recouvra sa liberté.

Après avoir serré précipitamment la main au malheureux Crabanac et à ma nièce Sylvie, je me bâtai d'aller rejoindre Proserpine, qui m'attendait, pâle et triste, sur le perron du Palais de justice.

Dans le premier transport de ma joie, je l'embrassai tendrement ; elle fondait en larmes.

– Qu'avez-vous ? lui demandai-je.

– Ah ! mon ami, ne voyez-vous pas qu'il ne m'aime plus ?... Je voudrais être morte !

J'essayai de la consoler ; mais elle continua :

– Je sais bien que cela devait arriver un jour. Je sais bien qu'il devait retourner à sa femme et m'abandonner, moi, comme il m'a déjà abandonnée ; mais j'attendais, j'espérais... je croyais qu'il m'aimerait encore pendant deux ou trois ans, et je me contentais de ce bonheur passager. Et maintenant !

Je la fis monter dans une voiture et j'y montai avec elle. Là ses sanglots redoublèrent, et ma tendresse aussi.

– Oui, reprit-elle, vous êtes mon vrai, mon seul ami, monsieur Denisot. Vous me connaissez, vous m'aimez, et vous me pardonnez tout.

Je la ramenai à Saint-Mandé...

– Quand vous reverrai-je ? demanda-t-elle en me quittant, les larmes aux yeux, sur le seuil de la porte.

– Tous les jours, si vous voulez !

Elle se jeta à mon cou et me dit en m'embrassant de toutes ses forces :

– Ô mon père ! ô mon ami !

Vous me croirez si vous voulez. Ma tendresse pour elle ne diminua pas, au contraire ; mais elle changea de nature. Je crus, en effet, devenir ce père, cet ami qu'elle appelait à son secours.

Le lendemain, à midi, je reçus un billet de Sylvie ainsi conçu :

« Cher oncle Denisot, tout est prêt ce soir. *Il* sera libre à cinq heures de l'après-midi. On ne pourra s'en apercevoir qu'à huit heures du soir. Avant que la police soit avertie, nous serons en sûreté, lui et moi.

Quand il sera temps, je vous dirai notre cachette, et vous pourrez venir nous voir. Aujourd'hui, ce serait compromettant pour vous, et si vous veniez, la police, qui certainement vous épiera, serait bientôt sur nos traces...

Suivant vos instructions, je n'ai rien dit au Corse et à ma mère : au Corse, parce que je m'en défie comme vous ; à ma mère, parce qu'elle n'a pas de secret pour lui. J'ai fait jurer à mon mari lui-même de n'en parler à qui que ce soit, excepté au gardien que j'ai payé d'avance par moitié et qui ne me trahira pas. Il a trop d'intérêt à nous servir. D'ailleurs, c'est un brave homme qui aime mon mari à cause de l'empereur Napoléon qu'ils ont servi tous les deux.

Vous ne pouvez pas deviner, cher oncle, à quel point je suis heureuse. Ce soir il sera libre, il m'aimera, il me suivra, il ne pensera plus à cette... Non, je ne veux pas la nommer à cause de vous. Cher oncle, je suis si heureuse que je lui pardonne et même que je vous permets de planter une autre crémaillère chez elle, si le cœur vous en dit, et à condition que mon mari ne sera pas de la fête.

J'ai loué moi-même le logement garni où nous allons nous installer. Ce n'est pas magnifique, vous pouvez m'en croire, car je ne veux pas attirer l'attention des voisins et bien moins encore de la police ; mais c'est très convenable, je vous assure.

Un second étage dans une rue retirée, à Montmartre, un jardin au-dessous de nous, où nous n'entrerons pas ; mais nous verrons les arbres et nous aurons le parfum des fleurs. Au-delà, vers l'horizon, les collines bleues qui sont au midi et à l'ouest de Paris. Avec cela un mobilier presque neuf et une vieille portière qui offre de faire le ménage ; car je n'emmène pour le moment ni Mangou ni Aménaïde.

Elle m'a dit, la vieille, car elle est curieuse :

– Madame, êtes-vous seule ?

– Non, madame.

– Êtes-vous mariée ?

– Oui, madame.

– C'est M. votre mari qui vous a chargée de chercher un logement ?

– Comme vous voyez.

– Ah ! c'est drôle !

J'ai vu qu'elle n'en croyait pas un mot et qu'elle me prenait pour une demoiselle un peu libre. Ma foi, j'aime mieux ça que raconter mes affaires à une vieille bavarde. Qu'en

pensez-vous, oncle si sage et si prudent, mais si tendre... pour moi ? Je ne parle pas, bien entendu, de mademoiselle Proserpine.

À bientôt, oncle Denisot. Je vous embrasse sur les deux joues.

Votre petite SYLVIE.

P.S. Mangou, qui vous portera cette lettre, sera pour quelque temps notre messenger.

Par bonheur, ma mère, qui ne sait pas un mot de mes projets et qui est tout entière à la joie d'épouser le sombre Angeli (car vous savez que le mariage est certain et fixé au 5 juillet prochain), va sortir toute l'après-midi avec son beau fiancé pour faire ses emplettes de noces. Mangou sortira de son côté ; c'est lui qui doit attendre mon mari avec un fiacre à cent pas de la Conciergerie, et moi, pour ne pas attirer l'attention des passants, j'irai par un autre chemin dans notre logement de Montmartre, où j'attendrai très impatiemment mon seigneur et maître. Si vous voulez me faire vos adieux, car qui sait quand nous nous reverrons ? venez à cinq heures au plus tard. »

Mangou, en me remettant cette lettre, me dit d'un air rusé :

– Tout va bien, monsieur Denisot. La vieille Vinaigriska va partir avec le lieutenant. Moi, je reste avec Aménaïde, qui me prend pour mari. Dans un mois nous serons loin, bien loin, hors de France avec mon colonel et ma colonelle, là où il n'y a pas de gendarmes.

Je ne sais par quel pressentiment cette lettre de Sylvie, qui respirait la joie et le bonheur, me laissa inquiet. Je craignis de ne plus la revoir, et j'ordonnai à Mangou de l'avertir que j'irais chez elle vers cinq heures, ou un peu avant, pour être plus sûr de la rencontrer.

Mangou partit chargé de ce message, heureux de retrouver bientôt son colonel en liberté et d'aller courir le monde avec lui et sa colonelle, car il ne doutait pas que, suivant son conseil, Crabanac ne fût prêt à partir pour le Turkestan, où l'attendaient, la lance en main, les amis de Mangou, les petits-fils de Gengis-Khan.

Chacun a son rêve en ce monde, et celui de Mangou n'est pas moins séduisant que tous les autres.

J'aurais dû, si j'avais été sage, suivre Mangou jusqu'à la rue de Vaugirard ; mais la crainte d'y rencontrer madame Eulalie et le lieutenant Angeli me retint.

À quoi tiennent les destinées ! Ce retard changea celle de toute la famille.

Vers quatre heures et demie, j'arrivai rue de Vaugirard. La porte de l'hôtel était toute grande ouverte. Mangou était occupé à favoriser l'évasion

de Crabanac et l'attendait au coin du pont Neuf avec un fiacre. Aménaïde causait devant la porte avec les voisins. Toute la rue était en joie, et toutes les dames du quartier (j'entends celles qu'on charge de tirer le cordon) étaient occupées à éplucher les vertus de leur prochain, et naturellement elles y trouvaient plus de vices qu'il n'y a de vers dans les cerises gâtées.

Je demandai :

- Aménaïde, où est ma nièce ?
- Chez elle, monsieur Denisot.
- Toute seule ?
- Oui, le vieux gendarme est sorti avec le lieutenant...

Puis, par réflexion :

– Ah ! pardon ! je me trompe. M. Angeli était sorti avec la vieille, mais il vient de rentrer tout à l'heure.

Quoique très contrarié de cette rencontre, qui allait me mettre face à face avec Angeli, que je haïssais et craignais considérablement, j'allais monter assez lentement l'escalier, lorsqu'un grand cri retentit tout à coup, et j'entendis que ma pauvre Sylvie appelait au secours par la fenêtre.

Derrière elle, faisant tous ses efforts pour l'enlever de force et pour fermer la fenêtre, dont deux vitres furent brisées, j'aperçus le sinistre Angeli.

Impossible d'exprimer la frayeur et l'horreur dont je fus saisi en même temps. Ainsi donc ce scélérat jetait le masque !

Je dis à Aménaïde :

- Va chercher les sergents de ville. Je monte !

Et sans autre arme que ma canne, je montai le premier étage où Sylvie, toujours à la fenêtre, appelait au secours.

Elle m'avait aperçu, et j'entendis qu'elle disait :

- Misérable ! Voici mon oncle Denisot !
- S'il entre, je le tue ! répliqua le Corse, et j'entendis qu'il armait un pistolet.

Mais je n'avais garde, d'abord parce qu'il faudrait être fou pour se risquer à mon âge avec une simple canne de promenade contre un mauvais gueux armé de trois ou quatre pistolets (il en avait tout un arsenal) et qui, brûlant ses vaisseaux, n'avait plus rien à perdre ; ensuite parce que la porte était fermée et verrouillée avec sein, et que je n'étais pas de force à l'enfoncer.

J'essayai pourtant et je frappai de toutes mes forces avec le pied et avec ma canne, mais sans succès.

Ô Dieu tout-puissant ! si jamais j'ai douté de ta justice, c'est ce jour-là ! Devais-tu laisser périr, ou, ce qui est pire encore, avilir l'une de tes créatures les plus parfaites !...

Cependant, Sylvie criait toujours et se cramponnait de toutes ses forces à la fenêtre. Aménaïde, qui était sortie dans la rue, rentra tout à coup en criant :

– Mangou ! voilà Mangou !

Au même instant, le Tartare, averti en deux mots de ce qui se passait, monta l'escalier en trois bonds et d'un coup d'épaule furieux enfonça la porte et se trouva dans l'antichambre.

– Ah ! gueux ! criait-il, ah ! brigand ! Tu oses toucher à ma colonelle ! Je vais te mettre en pièces, en bouillie, en marmelade !...

Malheureusement, il était sans armes et séparé par un galandage du salon où se trouvait Sylvie. Mais son arrivée fit diversion.

Angeli, craignant que la seconde porte ne fût enfoncée comme la première, s'occupait à la barricader et à entasser les meubles. Comme Sylvie, à force de se débattre, lui avait échappé et appelait toujours à son secours, il lui dit d'une voix terrible et qui me fait frissonner encore quand j'y pense :

– Je vous aurai vivante ou morte !

Cependant, à force de frapper avec son épaule plus dure qu'un marteau de forge, le Tartare avait fini par disjoindre le haut de la porte, et les battants commençaient à craquer. Alors Angeli jugea qu'il fallait en finir.

Il entrouvrit lui-même la porte, sachant que son adversaire était sans armes, et comme le Tartare essayait d'agrandir l'ouverture, il lui appliqua

son pistolet à bout portant en pleine poitrine et fit feu.

Le pauvre Mangou tomba inanimé comme une masse et ne poussa qu'un soupir.

Je vis alors que la bataille était perdue, et n'ayant aucune espérance de la regagner moi-même, je poussais presque sans y songer des cris affreux qui se mêlaient aux appels de Sylvie, lorsque tout à coup ma nièce s'écria :

– Mon Tigre ! à moi mon Tigre ! Le voilà !

Et dans l'espace d'une seconde, lancé avec la vitesse d'un boulet de canon, le colonel Crabanac, que personne n'attendait là, entra.

Il demanda d'une voix rauque :

– Où est Angeli ?

Et quand j'eus montré le salon et l'obstacle qui l'en séparait, d'un seul coup de pied le cuirassier enfonça trois mètres carrés du galandage et se précipita sur Angeli par la brèche qu'il venait d'ouvrir.

Je vis le combat. Ce fut prompt comme l'éclair et horrible comme une scène de l'enfer.

Angeli déchargea sur le Tigre, à trois pas, son second pistolet, et comme Crabanac chancelait, il s'élança sur lui le poignard à la main, pour l'achever.

Le colonel, mal guéri (on se souvient qu'il avait eu le bras cassé d'une balle un mois auparavant), était encore un peu faible, mais la fureur qui le transportait lui rendit, pour un moment, toutes ses forces.

Il saisit de la main droite, la seule qui fût libre, un fauteuil voltaire d'une énorme pesanteur, et en frappa la tête d'Angeli comme avec un marteau.

Le Corse tomba étourdi et laissa échapper son poignard. Le Tigre s'en saisit, et, d'un seul coup, le tua roide, sous les yeux de Sylvie épouvantée.

Elle se jeta dans ses bras :

– Ah ! pauvre ami, dit-elle, est-ce ainsi que je devais te revoir ?

Il fit un effort et répondit en pâlisant :

– C'est bien. Je suis arrivé à temps. Envoie chercher un chirurgien. J'étouffe. Sylvie, je t'aime !...

C'est alors que nous vîmes qu'il avait reçu une balle dans le cœur. Par un prodige de volonté, il était resté debout une minute, et il avait tué Angeli ; mais ce fut le dernier exploit de cet intrépide soldat. Une minute après il mourut. C'est plus tard que j'ai su par quel hasard si heureux et si malheureux à la fois Crabanac et Mangou étaient arrivés au secours de Sylvie.

Mais d'abord il faut dire ce qui avait fait le danger terrible où elle pensa périr.

En temps ordinaire, elle ne restait jamais seule dans son appartement, par crainte d'Angeli. Or, ce jour-là par hasard, se voyant près de rejoindre son mari, sachant aussi que le Corse devait assister sa mère dans ses emplettes de noces, elle était restée seule. Malheureusement Angeli, qui la guettait depuis longtemps, sachant que Mangou était sorti, ignorant que le Tigre allait sortir de prison, avait cru l'occasion favorable, était revenu sous un prétexte rue de Vaugirard avec l'intention de commettre le plus horrible de tous les crimes, – ce qui serait arrivé, si le hasard ne m'avait pas amené d'abord, et après moi Mangou et le malheureux Tigre.

Quant à Crabanac, le hasard fit que le gardien de la Conciergerie, qui devait lui fournir les moyens de fuir, fut prêt une heure plus tôt ; que Crabanac, libre, eut l'idée de revenir chez lui pour chercher de l'argent et des papiers ; qu'il s'arrêta dans la rue Dauphine pour acheter je ne sais quel joujou dont il voulait faire présent à sa femme chérie ; que Mangou le précéda fort heureusement de quelques minutes. Ce hasard bienheureux sauva ma pauvre Sylvie.

Ainsi finit le brave Crabanac, le meilleur homme du monde, le plus brave, le plus loyal, le plus généreux, le plus emporté aussi et le plus amoureux de sa femme. Qu'est-ce qui lui manqua pour vivre heureux et tranquille ? je n'en sais rien. Le lecteur le dira.

Ceci est le dernier chapitre de mon histoire. Dix-huit mois plus tard, mon neveu Charles Fortin épousa ma nièce Sylvie, veuve du colonel Crabanac. Elle est mariée depuis un an et aussi heureuse qu'on peut l'être dans cette vallée de misère. Elle a déjà un petit garçon de trois mois. Pour me faire plaisir, elle dit qu'il me ressemble. Je n'en crois rien, mais je lui sais gré de l'intention.

Mangou n'est pas mort de sa blessure. Il a épousé Aménaïde, et il laboure avec des chevaux une ferme que mon neveu Charles vient d'acheter en Normandie. « Mes chevaux et moi, dit Mangou, c'est toujours moi. » Quant à sa femme, « elle me mène comme un conscrit, dit-il souvent ; mais ça fait mon bonheur tout de même ». Ils ont déjà deux enfants, dont l'aîné, qui n'a que deux ans, monte à cheval comme un homme. « Ça fera un petit Gengis-Khan », dit Aménaïde, qui est fière des ancêtres de son mari.

Et moi ?

Moi !... Eh bien, riez de moi, si vous voulez, j'ai épousé Proserpine et chassé Véturie quinze jours après la mort du malheureux Tigre.

Mes raisons sont bien simples. J'étais seul. J'avais soixante ans. Ma vieille servante était acariâtre. Mes neveux, trop occupés d'eux-mêmes, pensaient à moi une fois par semaine, et encore !...

Que faire ?

Il faut s'accrocher à quelque chose et à quelqu'un dans la vie. J'aimais Proserpine comme un ami, comme un amant, comme un père, comme un frère, comme tout ce que vous voudrez ; m'aimait-elle ? À peu près ! Elle m'estimait. Du moins, elle me l'a dit.

J'avais besoin d'elle pour me caresser, me dorloter et faire mon lait de poule. Elle avait besoin de moi pour vivre, car la maison que le Tigre avait fait bâtir pour elle à Saint-Mandé est revenue à Sylvie. Quand on a besoin l'un de l'autre, n'est-il pas naturel de s'accorder ? « Donne-moi de quoi que t'as, je te donnerai de quoi que j'ai », comme disent les petits enfants.

Entre une veuve ordinaire et Proserpine, après la mort du Tigre, quelle différence voyez-vous ? Enfin, à mon âge, quand on n'espère plus être aimé pour soi-même, il faut bien se faire aimer par quelque autre moyen.

C'est ce que j'ai fait. Je lui ai donné par contrat de mariage tout mon bien. Je la connais. Elle a bon cœur. Elle ne sera pas ingrate. Et si par hasard elle l'était, le Code a prévu le cas, et ma donation serait révoquée *hic et nunc*.

C'est pourquoi je dors bien tranquille. Je l'aime, comme mes deux yeux, et elle le mérite. Pour lui faire plaisir, j'ai adopté son petit garçon qui est né cinq mois après la mort du colonel Crabanac. Il portera mon nom.

Vous riez encore ? Eh bien, n'avez-vous pas lu l'histoire de Napoléon qui adopta le petit Beauharnais, fils de sa femme, et le fit vice-roi d'Italie ?

Est-ce que Napoléon, empereur des Français, n'était pas un aussi grand seigneur que Pierre Denisot, ancien chef de bureau ? Ce que l'un a fait, pourquoi l'autre ne le ferait-il pas ?

FIN.

OceanofPDF.com

Note au lecteur :

Pour constituer le catalogue BnF collection ebooks, les ouvrages sélectionnés sont numérisés à la BnF dans les règles de l'art. Ensuite, un outil de reconnaissance de caractères analyse le texte pour le restituer sous un mode « traitement de texte ». Enfin des traitements complémentaires et contrôles qualité sont réalisés par un opérateur. Cependant, l'état de l'édition originale ne permet pas toujours de produire un ePub parfait.

C'est pourquoi si vous constatez une coquille ou un défaut, n'hésitez pas à nous le signaler à l'adresse suivante :

BnFcollectionebooks@bnf.fr

ooo0ooo

OceanofPDF.com

LE TIGRE



PAR

ALFRED ASSOLLANT



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—
1879

Tous droits réservés

OceanofPDF.com

BnF collection ebooks est une marque déposée de BnF-Partenariats, filiale de la Bibliothèque nationale de France.

Date d'édition numérique : 2015

EAN : 9782346036806

Cet ebook est issu d'une édition conservée par la Bibliothèque nationale de France.

Éditeur : E. Plon et Cie (Paris), 1879

OceanofPDF.com